

W-FENEK

MAGAZINE



LOFOFORA

THE SOMNAMBULIST / RESCUE RANGERS / LYSISTRATA
A VOODOO EXPERIENCE / HERE LIES MAN / COILGUNS
DIESEL / TVSO / NO ONE IS INNOCENT / GHOST



0418

ÉDITO

« Condamné à mort ! dit la foule ; et, tandis qu'on m'emmenait, tout ce peuple se rua sur mes pas avec le fracas d'un édifice qui se démolit. » Le dernier jour d'un condamné - Victor Hugo.

Bertrand Cantat rentrant dans la salle de concert de Grenoble sous les huées, les crachats et les invectives d'un groupuscule révolté, lui balançant des détritrus au visage. S'ils avaient eu des pierres, l'auraient ils lapidé ? Avec l'affaire Harvey Weinstein, les hashtags #balancetonporc, et #metoo, qui ont suivi, c'est toute une libération de la parole de la femme qui s'est initiée. Mais dans cette initiative évidemment positive et nécessaire, certains excités ressortent quelques affaires ultra médiatiques et se servent de celles-ci comme d'un étendard. En premier lieu, l'association Osez le Féminisme qui a extrait Cantat de son (relatif) anonymat et organise activement ces attroupements devant les salles de concerts. Quelle est la motivation de cette association loi 1901 ? Sur leur site, elles expliquent qu'il faut empêcher Cantat de se produire, car « Rendre ainsi hommage à un assassin protège d'autres agresseurs, nourrit une amnésie coupable et couvre de mépris les femmes et leurs droits ». En résumé, les spectateurs viendraient voir l'assassin et non l'artiste. C'est vraiment prendre les auditeurs pour des cons !

Bertrand Cantat a été jugé, condamné et il a purgé sa peine. Il a donc le droit, comme toute personne sortant de prison, de se réinsérer dans la société, c'est le processus normal. Il est d'ailleurs heureux que plusieurs intervenants sur tous les types de médias aient rappelé ces évidences. A l'opposé, d'autres personnes interviennent pour remettre en cause la décision de justice, le traitement médiatique du chanteur, sa volonté de reprendre sa carrière de musicien. Si je comprends que les proches de Marie Trintignant ne puissent lui pardonner son geste, geste impardonnable, il est beaucoup d'autres, anonymes moralisateurs pullulant dans les réseaux sociaux, qui s'en délectent afin d'instaurer le tribunal populaire. Quand c'est la foule qui rend justice.

Personnellement, j'ai adoré Noir Désir, et j'ai du mal à écouter Detroit. Il y a pour moi un avant et un après Vilnius. Mais cet avis ne concerne que moi, et en aucun cas je ne tenterai de l'imposer à autrui. Car en quoi devrais-je condamner l'œuvre avec l'auteur et par extension ceux qui l'apprécient ? Contrairement au mobile porté par Osez le Féminisme, les spectateurs et auditeurs de Cantat viennent écouter de la musique en live, et aucunement applaudir un meurtrier, ils l'apprécient pour son talent, sa voix, sa prestation scénique. Comme l'ont répété pas mal de personnalités sensées ces derniers jours, il faut dissocier l'homme de son œuvre, sa vie privée de son art.

Cette dissociation est une évidence, mais il est désormais plus difficile de le faire naturellement avec la vie des artistes qui se retrouve de plus en plus présente sur le Web. Depuis quelques années, pour un besoin de visibilité, d'information, tous les groupes sont sur Facebook, Instagram, bandcamp, ont leurs propres sites, blog, etc.... . C'est évidemment un avantage pour tout individu qui recherche un peu de médiatisation que ne permettent pas les supports mainstream. En revanche, l'obligation de mise à jour, de postage de photos, vidéos, tweets, selfies, sont autant d'interactions qui nécessitent de dévoiler leur personnalité, leur vie intime au détriment de l'œuvre. La horde piaillarde de Tweeter ou Facebook se repaît alors de tout faux pas, jette l'impertinent artiste au bûcher et le regarder brûler, fier d'en être partiellement responsable.

Les réseaux sociaux désinhibent la parole, exacerbent les pensées et chauffent les esprits critiques. Cette masse informe, qui avance masquée, est fière de son pouvoir de destruction. Elle cible tout individu, toute pensée, toute forme d'art et n'a souvent comme objectif que son anéantissement. La création artistique est complexe, fragile, si facilement critiquable. Elle mérite donc d'être respectée et protégée, quel que soit son porteur. Et face à ces comportements de meute il est plus que nécessaire de supporter et de défendre toute expression artistique. Car c'est bien l'art qui nous différencie de l'animal.

Dans ce n°32, on va donc parler d'art. De musiques, de concerts, de processus de créations artistiques et autres matières chimiques, phoniques, de celles qui nous procurent du plaisir et nous chatouillent l'esprit. Et on commence avec Lofofora qui nous a fait le plaisir de nous accueillir pour une interview juste avant la sortie de leur nouvel album Simple appareil. Le cactus psychotrope qui a toujours su amalgamer rage électrique avec textes incisifs. Et si pour leur nouvel album, le côté électrique a été mis de côté, l'impact des lyrics persiste. Lofofora qui n'avait d'ailleurs pas attendu le scandale Weinstein pour prendre position contre les violences faites aux femmes. Dès 1996, dans « Macho blues », Lofofora y proposait une solution tout à fait pertinente et radicale.

« Regarde dans les yeux, celui qui te souille, fais un vœu et coupe lui les couilles » - Macho Blues - Lofofora (Peuh !)

■ Eric

SOMMAIRE

06 LOFOFORA

13 NO ONE IS INNOCENT

14 THE SOMNAMBULIST

26 DANI LLAMAS

28 RESCUE RANGERS

32 NEBULA

34 DIRTY SHIRT

35 LYSISTRATA

42 GHOST

43 A VOODOO EXPERIENCE

51 HANGMAN'S CHAIR

53 HERE LIES MAN

62 NOT SCIENTISTS

63 DYSFUNCTIONAL BY CHOICE

64 COILGUNS

68 POGO CAR CRASH CONTROL

69 FU MANCHU

72 DAVID BASSO

77 BLACK SABBATH

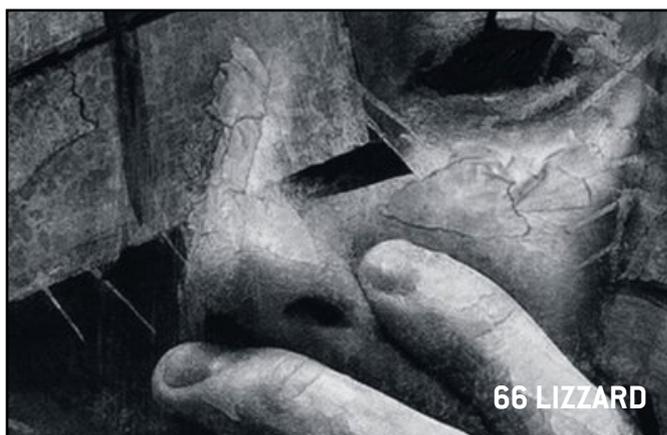
78 INTERVI OU : TVSO

80 EN BREF

98 LIVE : ALWAYS

102 IL Y A 10 ANS

104 DANS L'OMBRE



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Julien, Éric, Gui de Champi, Mic, Stéphan.
Créatif vétérans et toujours actifs :
Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JANVIER

Surprise ! Le **W-Fenec** a **20 ans** et on a fait quelques surprises dans le gros gros Mag #31...

Mumakil a annoncé la fin de ses activités.

A l'occasion d'une interview, Danny Carey de **Tool** a réaffirmé que le nouvel album sortirait «définitivement cette année».

Dolores O'Riordan, chanteuse de **The Cranberries** est décédée, elle avait 46 ans.

Slayer a annoncé aujourd'hui vouloir raccrocher les guitares à l'issue de leur prochaine tournée mondiale baptisée The end is near.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN FEVRIER

Il se murmure dans les milieux autorisés qu'**Axl Rose** (Guns n' Roses) pourrait enregistrer un nouvel album avec **AC/DC**.

Les **Bad Brains** travaillent sur un nouvel album studio.

Les **Smashing Pumpkins** vont se reformer sous le line-up presque original, à l'exception de la bassiste D'Arcy Wretzky en fait. Cette tournée de «reformation» n'est prévue dans l'immédiat qu'en Amérique.

Maynard James Keenan a trouvé le temps d'enregistrer un album d'**A Perfect Circle** (il sort le 20 avril), continue de bosser sur le **Tool** et prévoit même un nouveau **Puscifer** !

Nostromo vient de finir le shooting d'un clip à paraître pour la mi-mars. Ce sera le premier pour les Genevois.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MARS

Dans le cadre du Record Store Day, **Quicksand** sortira un nouvel EP 3 titres, Triptych continuum, le 21 avril prochain via Epitaph.

Fred Durst de Limp Bizkit va passer derrière la caméra pour réaliser un film, «Moose», qui aura notamment John Travolta au casting.

Contraddiction de **Mass Hysteria** vient d'être certifié disque d'or. Furia ! Le groupe a reçu sa récompense à sa date du 9 mars au Mondial du tatouage à la Grande Halle de la Villette.

Pearl Jam a confirmé que le groupe avait un nouvel album dans les cartons. Il sera produit par Brendan O'Brien (Rage Against The Machine, Incubus, Audioslave, etc.). Le groupe a sorti un nouveau morceau, dispo en premier lieu aux membres du fan club du combo et depuis peu à l'achat via leur site officiel.

A l'occasion de la mort du physicien Stephen Hawking, **Nofx** a posté un nouveau titre : «There's no 'too soon' if time is relative».

MAIS QUI A DIT ?...

«Je fais souvent des parallèles entre la musique et la bouffe parce que c'est un peu pareil, c'est un truc que tu prépares dans ta cuisine et puis après t'es content de partager avec tes potes.»

- A. Lofofora
- B. Coilguns
- C. Lysistrata
- D. The Somnambulist

«Quand t'envoies pendant trois ans des centaines de démos de nouvelles chansons partout dans le monde, et que tu n'obtiens aucun résultat, tu te dis que ce serait pas si stupide comme idée de garder ton énergie, ton argent, et ton temps en gérant directement un label toi-même au lieu d'en chercher un constamment.»

- A. The Somnambulist
- B. Coilguns
- C. Rescue Rangers
- D. The Very Small Orchesta

«C'est bien ça, ça sonne vraiment bien, on dirait des Français qui jouent du Neil Young.»

- A. Page Hamilton à propos de Rescue Rangers
- B. Phil Anselmo à propos de Coilguns
- C. David Gilmour à propos de Lysistrata
- D. Eddie Vedder à propos de Stellar Temple

«Si tu massacres un morceau de Bowie, personne ne va te dire que c'est de sa faute.»

- A. The Very Small Orchesta
- B. Lofofora
- C. Nic-U / A Voodoo Experience
- D. Here Lies Man

«On dit rock «alternatif» parce que parfois ça alterne.»

- A. Lysistrata
- B. The Very Small Orchesta
- C. Rescue Rangers
- D. Lofofora

«... quand tu regardes à la fin le morceau sur cette pourriture de soundcloud ça ressemble du début à la fin à un gros saucisson bien compact et dégoulinant de graisse satanique.»

- A. Coilguns
- B. Lofofora
- C. The Very Small Orchesta
- D. Rescue Rangers



LOFOFORA

NOUS SOMMES ALLÉS RENCONTRER LES LOFO EN FÉVRIER DERNIER À MAINS D'OEUVRES ALORS EN PLEINE PRÉPARATION DE LEUR TOURNÉE ACOUSTIQUE. COMPLET CETTE FOIS-CI, LE GROUPE NOUS LIVRE - TOUJOURS AVEC CETTE HUMEUR JOYEUSE ET TAQUINE IMPARABLE QUI LES CARACTÉRISE TANT - SON SENTIMENT SUR CETTE SORTIE UN PEU PARTICULIÈRE DANS SA DISCOGRAPHIE. UNE INTERVIEW SPÉCIALEMENT POUR VOUS, LES PUCEAUX !

Ça sort d'où cette idée d'un album acoustique, pouvez-vous me raconter la naissance de ce projet ?

Phil (basse) : L'idée de ce projet, c'était de faire quelque chose de différent pour ce neuvième album. Ce n'était pas nécessairement de surprendre, mais de faire surtout ce qu'on a envie, d'aborder notre musique différemment avec un peu de musicalité et d'amener notre création un peu plus loin en réalité. En découvrant de nouvelles choses, on s'aperçoit qu'en grattant à la guitare et à la basse comme ça, on arrivait à sortir des mélodies et des idées très musicales, ce qui permettait à Reuno de poser ses textes différemment, sans les hurler, mais en faisant toujours passer le même message avec un peu plus de poésie. On voulait amener un peu de nouveauté dans ce qu'on sait faire jusqu'à présent.

En quoi le travail de composition acoustique sur Simple appareil est-il différent de celui des albums électriques de Lofofora ?

Phil : C'est différent déjà parce qu'on joue sur des amplis acoustiques derrière nous, on s'entend jouer. Du coup, c'est beaucoup plus calme, l'instrument n'est pas le même, on communique beaucoup différemment. Ça laisse place à l'imagination et à la musicalité, et moins aux coups portés comme on peut le faire jusqu'à présent dans nos morceaux qui sont plus métal, punk, énergiques, énervés. Là, c'est comme si tu bois ton café, et tac, tu joues, tu cherches, tu gratouilles, t'as une mélodie qui vient, tiens «qu'est-ce qu'il se passe ?».

Comme pour Dur comme fer ou Mémoire de singes, vous êtes allés trouver l'inspiration en Franche-Comté pour composer le disque. C'est «the place to be» ?

Reuno (chant) : Tu sais, chez Lofofora, il y a toujours eu un aspect social, les minorités ethniques, tout ça... (rires)

Daniel (guitare) : C'est une région en perte de sens.

Reuno : On a même un batteur de Dunkerque, donc tu vois.

Kevin (batterie) : Ça aurait pu être pire, il aurait pu être roux.

Reuno : Roux et Irlandais... (rires)

Phil : Et de Saint-Étienne !

Reuno : Non, mais ça fait longtemps cette histoire, Dur comme fer avait été en partie composé en Franche-Comté, on a toujours eu des affinités avec les gens de cette région qu'on pourrait qualifier de... je sais pas... Doudou tu les connais mieux que moi...

Daniel : Ouais, un petit peu.

Reuno : En même temps, tu vas pas trop la ramener parce que c'est là bas que t'habites.

Daniel : C'est ça, c'est surtout que j'habite là bas, donc de temps en temps on changeait de lieu, moi je viens souvent répéter à Paris chez Phil ou chez Reuno, puis des fois ils viennent chez moi. C'est pour ça qu'on s'est retrouvés parfois en Franche-Comté.

Reuno : Ouais, et puis on a composé en partie dans une ferme comtoise tout en bois. Et quand tu fais de la musique acoustique dans une maison en bois, ça prend tout son sens je trouve, au niveau du son et de l'atmosphère.

Phil : Au niveau du chauffage aussi, les bûches... (silence général)

Kevin : Coupez !

Reuno : C'est pas Phil qui écrit les paroles, je vous rassure. (rires)

À lire le titre, Simple appareil, vous considérez que vous avez été mis à nu. Vous ressentez quoi quand vous débranchez les instruments ? Ou l'inverse ?

Reuno : Des acouphènes ! (rires). Ça, c'est un truc qu'on a pas.

Phil : Si, moi j'en ai. Je les ai d'origine.

Où l'album a-t-il été enregistré et par qui ?

Reuno : Pour cet album, on souhaitait travailler à nouveau avec Serge Morattel, qui a bossé sur nos deux derniers albums studio et l'album live. C'est un mec avec qui on s'entend super bien, c'est quelqu'un qui est connu pour ses grosses productions mais qui, on le sait, est très polyvalent. Il peut enregistrer aussi bien de la pop que de l'électro acoustique et il a plein d'idées. C'est quand même l'idéal quand tu pars en studio avec un ingé-son qui soit comme le membre supplémentaire à un moment donné. Avec Serge, c'est vraiment le cas, il nous connaît bien, humainement et artistiquement, c'est un régal de bosser avec ce type-là. On lui a suggéré plusieurs studios, et c'est lui qui a choisi et on s'est retrouvés au studio MidiLive à Villetaneuse. Ce sont les anciens studios du label Vogue dans les années 60, donc un vieux studio qui a été réhabilité depuis une bonne dizaine d'années. D'après les dires de Serge, c'était l'endroit idéal car c'est un lieu qui a été construit pour être un véritable studio, contrairement à beaucoup de studios qui ont été montés dans un lieu qui existait auparavant. Et puis, ce studio a été construit à une époque où tout n'était pas forcément électrifié, donc il a une acoustique intéressante avec un paquet de matos vintage avec de la lampe à gogo. Comme on a toujours souhaité avoir un son le plus organique possible, c'était le lieu idéal. Même sa configuration permettait d'enregistrer ensemble sans se



polluer au niveau du son, parce qu'il y a des panneaux qui te séparent les uns des autres. C'est vraiment un lieu chargé en histoire, il y a aussi bien Carlos qu'Annie Cordy qui ont enregistré là-bas que Aretha Franklin ou Led Zeppelin.

Daniel : Ou Jimi Hendrix.

Reuno : D'où l'intro des «Anges» de Doudou ! (rires)

Reuno, plusieurs fois, tu m'as parlé de ton admiration pour l'œuvre de Bashung. Dans «Les anges» notamment, j'ai l'impression de l'entendre. T'as pas eu cette impression ?

Reuno : C'est vrai que c'est sur ce morceau-là qu'il y a le plus l'influence de Bashung dans mon travail. Quand j'ai trouvé le placement de voix, tout de suite je me suis dit que ça faisait très Bashung. Après, il y a plein de groupes qui trouvent des riffs qui sont forcément inspirés de ce que tu as écouté. Sur les premiers retours de ce titre, les gens nous ont beaucoup parlé d'une filiation de Bashung ou de Gainsbourg, c'est plutôt cool quand t'écris des chansons et que tu chantes en français, qu'on cite ces messieurs-là plutôt qu'Obispo et Grand Corps Malade. Ouais, c'est assumé complètement, c'est le morceau qu'est sorti en premier mais c'est pas le plus représentatif de l'album parce qu'il y a cette couleur un peu ténébreuse alors qu'il y a en a quand même d'autres dans ce disque.

Vous n'en avez pas profité pour introduire une petite reprise acoustique d'un groupe que vous affectionnez ?

Reuno : Le fait de faire des reprises avec Lofa, ça fait un petit moment que ça ne nous est pas arrivé. C'est plus le genre d'exercice maintenant qu'on va pratiquer en live plus qu'en studio. D'ailleurs, il y aura une reprise sur les concerts à venir, enfin, si on arrive à bien la bosser (rires), on l'a commencé hier, ça tournait pas mal. On doit avoir une bonne centaine de titres aujourd'hui avec Lofofora, donc on essaye déjà de voir ce qu'on a sous le coude. Et puis je crois que ça ne nous est pas venu à l'idée de faire ça.

Daniel : Ouais, on n'en avait pas envie. On préférerait composer quelque chose à nous. Déjà, c'était un truc complètement nouveau, avec des instruments nouveaux, on avait beaucoup de matière et on a tranché en se retrouvant avec 11 morceaux, mais je crois qu'on avait au moins...

Reuno : ...une bonne quinzaine.

Phil : Un peu plus.

Daniel : Ouais, c'est ça, un peu plus d'une quinzaine de morceaux. Et puis, on sortait du Bal des Enragés avec beaucoup de reprises jouées en un an.

Reuno : C'est ça aussi, les reprises, on est calmé pour un moment.

Plus généralement, pour chacun d'entre vous, à quels artistes vous fait penser Simple appareil quand vous le réécoutez ?

Kevin : À Lofa !

Reuno : Je ne vois pas, non.

Phil : À nous-mêmes.

Reuno : Ouais, des fois, je pense plus à Daniel, d'autres fois à Kevin ou à Phil (rires). Non, là je ne trouve pas qu'il y ait un lien direct dans la musique qu'on a pu faire en acoustique avec quelque chose qu'on aime ou qu'on écoute, ou même qu'on connaîtrait. C'est peut-être prétentieux de répondre

ça, mais je vois pas.

Phil : Un peu comme les autres albums d'ailleurs. Même si tu ressens des influences de part et d'autres, ça ressemble à Lofofora.

Kevin : Et pis faut dire aussi qu'on n'écoute pas de la musique acoustique à longueur de journée. Donc forcément, ça ne nous influence pas autant.

Daniel ou Phil, ça vous arrive de composer à l'acoustique pour les albums qui ne le sont pas ?

Daniel : Il m'est arrivé une fois, surtout sur le dernier album, d'avoir composé pour un album électrique sur une acoustique, notamment un morceau comme «Pornolitique» où je délirais sur mon acoustique à ce moment là, et y'a cette idée-là qu'est sortie, ça tournait et s'enchainait bien, je l'ai rejoué en électrique et leur ai proposée. Ça a donné ce que ça a donné, mais c'est parti d'une composition acoustique à la base, et pourtant c'est un morceau qui envoie pas mal. Donc, oui, ça peut arriver des fois.

Kevin, tu es arrivé dans Lofofora pour ce projet acoustique, on te connaît plus pour tes collaborations avec des groupes métal. Est-ce que tu t'es décidé à les rejoindre grâce à ce projet spécifiquement, pour varier un peu les plaisirs ?

Kevin : Non, je ne suis pas rentré dans Lofa pour ce projet. Phil, via un copain en commun, m'a contacté pour me raconter l'histoire de Vincent, le batteur toujours actuel de Lofa, qui est parti faire le cycliste à plein temps dans le monde entier avec sa chérie. Du coup, il m'a proposé de faire un remplacement, et vu que j'écoutais Lofofora depuis mon adolescence, je me suis dit : «Carrément !». Ensuite, ils m'ont dit que c'était acoustique, je leur ai dit «Sûrement pas, plutôt mourir !» et ils m'ont convaincu avec le temps. Non, je plaisante, dès le début ça m'a tenté parce que j'avais envie de faire autre chose que du death métal. Lofofora en électrique c'est déjà autre chose, alors en acoustique c'est encore plus différent, il y avait ce challenge personnel qu'était super cool à prendre. J'ai accepté avec grand plaisir.

Ça peut aussi vous amener à jouer dans des endroits un peu plus intimistes, donc plus de possibilités ?

Reuno : C'est vrai que, du fait qu'on ait enregistré un album acoustique, on va faire une tournée acoustique. Il y a pas mal de gens qui se demandent si ça va être uniquement acoustique, oui, ça sera bien une tournée acoustique. On ne va pas faire moitié-moitié. Pour l'instant, il n'y a pas des lieux vraiment atypiques, si ce n'est qu'on doit être programmé sur un festival de jazz en Suisse dans lequel on va jouer sans électricité dans un temple que j'imagine protestant. Donc, pas d'ampli, pas de micro, à l'ancienne, ça va être une espèce de challenge, j'ai hâte de voir ce que ça peut donner, c'est assez excitant. On aime bien le fait d'avoir fait cet album comme ça, et puis de faire des concerts qui vont être différents de ce qu'on a toujours fait ensemble. C'est quand même plaisant quand un groupe qui existe depuis pas loin d'une trentaine d'années de se retrouver dans une situation de jeune premier.

Daniel : De jeune premier (rires)

Reuno : Ouais, d'habitude, je dis puceau. Je me dis, il y a plein de puceaux qui vont sur le fenec, donc je voulais pas... (rires)

Daniel : Faut pas le couper ça !

Kevin : Je ne savais pas qu'on avait un concert acoustique en Suisse.

Phil : Il est maintenu ce concert ?

Reuno : Ah, je ne sais pas, je pensais. Bon, ben on ne va peut-être pas le faire alors (rires). C'est pas grave, les gens vont pas voir des concerts en Suisse, à part Doudou (NDLR : Daniel, le guitariste).

Quels sont les albums acoustiques qui ont le plus tourné dans vos vies ?

Reuno : Je pense à tout ce qu'a enregistré Johnny Cash vers la fin de sa vie. Au niveau de la prod', c'est Dieu qui s'en est chargé, quand c'est Rick Rubin aux manettes, forcément c'est bon.

Kevin : John Garcia.

Reuno : Ouais, le dernier album du chanteur de Kyuss en acoustique est hyper bien. Celui des Young Gods aussi, une magnifique performance, je me suis dit : «OK, on peut faire un album acoustique, ça peut être bien», parce que je les avais vus en acoustique à l'occasion de cette expérience là, ça fait partie des raisons qui m'ont personnellement convaincu que c'était possible. Sinon quoi d'autres ?

Kevin : Nostromo forcément, Hysterion-Proteron que j'avais pas mal écouté.

Daniel : En dehors de ce qu'a cité Reuno, je dirais Steve Von Till, l'un des guitaristes de Neurosis. J'aime beaucoup ce qu'il fait en acoustique, c'est particulier, il est tout seul, c'est très sombre, j'aime beaucoup l'atmosphère qui s'en dégage.

Reuno : Je suis assez fan de vieux blues, du delta blues, c'est souvent des gars tout seuls avec leur guitare. Ce sont un peu les pères fondateurs du blues donc ces sonorités là résonnent aussi dans mon petit cerveau.

Est-ce qu'il y a des groupes pour lesquels vous aimeriez qu'ils sortent un album acoustique ?

Daniel : Ils font ce qu'ils veulent... (rires)

Reuno : Je dirais Clutch, on en parlait hier, c'est un groupe qu'on aime bien. Et il me semble qu'ils avaient fait ça mais je ne sais pas si c'est sorti sous forme d'un album ou d'un bonus d'un de leurs disques. Je trouvais que ça leur collait bien aussi. Sinon, je ne vois pas trop. Daft Punk ? (rires)

Ça ne vous surprendrait/dérangerait pas que les gens découvrent seulement Lofofora par le biais de cet album acoustique ?

Reuno : S'il y a des gens qui ne connaissent pas Lofofora et qui nous découvrent avec ce disque-là, ça leur fera une bonne introduction pour écouter par la suite les albums précédents, ça reste nous. Je fais souvent des parallèles entre la musique et la bouffe parce que c'est un peu pareil, c'est un truc que tu prépares dans ta cuisine et puis après t'es content de partager avec tes potes. Ça met vachement plus de temps à préparer qu'à dévorer ou déguster, selon le cas, mais du coup c'est un peu comme si on avait toujours fait du chili bien épicé et puis là on fait une tartiflette (rires). C'est la même équipe, la même cuisine, mais pas la même recette.

Du coup, est-ce que vous pensez que ça peut vous ouvrir des portes pour passer sur des radios un peu plus grand public ?

Daniel : C'est le but ! On fait ça pour passer à la radio et à la télé, et surtout aller aux Victoires De la Musique (rires).

Reuno : Franchement, si on voulait passer sur France Inter, on ferait du rap autotune, pas du rock acoustique. Vu que c'est la nouvelle émotion des gens de la culture aujourd'hui, ça y est, maintenant que les rappeurs se prennent vraiment pour les mecs de la variété, c'est le truc qu'il faut faire car ça leur fait plus peur. Je ne pense pas que la musique acoustique puisse nous ouvrir des portes «commerciales» ou promotionnelles.

Dans quel état d'esprit pensez-vous trouver vos lofofurieux à l'aube de cette nouvelle tournée ?

Reuno : C'est évident qu'on se demande comment notre public qu'on a secoué à base de pogos et de mosh-pits pendant 25 piges, va prendre le fait de partager un moment un peu plus posé avec nous. Mais jusqu'alors, en ayant posté juste un seul titre pour les réseaux sociaux, ils ont l'air en majorité de plutôt bien prendre la chose. Je pense qu'il y a une partie de notre public qui sait que notre manière de les respecter c'est de ne pas leur réchauffer la même soupe en permanence, mais au contraire essayer de se renouveler, de leur montrer ce qu'on a dans le bide à un moment donné. Je pense que la plupart d'entre eux le prennent comme ça et se disent qu'on peut partager autre chose avec eux que juste des torgnoles.

Le plan pour cette année, c'est uniquement de tourner en acoustique ? Même pour les festivals rock ?

Reuno : Ouais, pendant à peu près 6 mois, Lofofora sera en acoustique. Cette tournée comportera les 11 titres du nouvel album, et on en train de réadapter des morceaux de nos précédents albums électriques en acoustique. Ce n'est pas forcément évident mais c'est un exercice intéressant.

Daniel : On voyage un peu dans chaque album pour trouver les titres qui s'adaptent le mieux en acoustique. C'est une coïncidence si tous les albums sont représentés.

Reuno : Ouais, on puise dans tous. Je ne crois pas qu'il y ait de morceaux du premier album pour l'instant. Et puis, on ne réadaptera pas forcément nos standards, nos classiques.

Merci aux Lofo, à Olivier d'At(h)ome, à Guillaume et Simon pour la capta vidéo et au personnel du restaurant de Mains d'Oeuvres.

Photos : Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

■ Ted

LOFOFORA

Simple appareil (At(h)ome)



Voilà, Lofofora l'a fait ! Sortir un disque acoustique était une étape que le groupe - qui est «plus près de la fin que du début» («Les boîtes») - aurait pu ne pas envisager, comme beaucoup. Pourtant, l'idée s'est formalisée au bout de 28 ans d'existence par le biais de Phil. Le temps de récupérer un batteur (Kevin Foley, connu pour ses blasts et son groove dans des formations aussi diverses que Benighted et Nostromo) afin de remplacer Vincent le temps qu'il finisse son tour du monde en vélo avec sa nana, et le groupe est allé retrouver son producteur actuel, Serge Morattel, pour lui lancer le défi de façonner cet album acoustique dans les anciens studios des Disques Vogue à Villeteuse. Un challenge que l'équipe a pris à cœur et qu'on attendait fatalement avec impatience et avec une certaine curiosité. Car Lofofora ne s'était jamais essayé à l'exercice de la chanson acoustique.

Simple appareil met clairement à nu Lofofora. Sa musicalité fait logiquement preuve d'une légèreté qui en devient exquise au fur et à mesure de sa découverte, même les vocalises sont d'une étonnante clarté et l'on découvre finalement que Reuno sait s'adapter à tous les terrains dont celui de la chanson acoustique rock. Oui, Lofofora reste un groupe rock, même débranché,

avec les aspérités qui le caractérise. Qu'elles soient vibrantes et punchy («L'appétit», «Troubadour», «Sven»), qu'elles inspirent de la quiétude («Théâtre», «Les anges») ou qu'elles nous saisissent d'émotions par ses mélodies légères («La splendeur», «La dose»), les 11 compositions de ce Simple appareil sont comme une bonne sauce aigre-douce accompagnant un plateau de fruits de mer. On s'en délecte, les goûts varient selon le moment et si la formation est passée en acoustique, ce n'est pas pour autant qu'elle rejette d'un geste auguste sa marque de fabrique. En effet, on distingue clairement le riffing et les gimmicks de guitare de Daniel sur «Les boîtes» ou «L'appétit» même s'il aime s'essayer à d'autres tonalités comme l'orientale «Le martyr». La basse de Phil a toujours été l'ossature de Lofofora et ne change pas de rôle sur Simple appareil où elle s'impose et se marie merveilleusement bien à la batterie grâce à ce son congrûment granuleux et gras. Quant à Reuno, ses textes non brailés et plus personnels s'en trouvent ainsi davantage mis en valeur et apporte une sensibilité supplémentaire à l'ensemble instrumental comme il a pu le faire par le passé chez Madame Robert. Quelques influences du chanteur viennent se répandre ci-et-là telle l'ombre de Bashung planant sur la langoureuse «Les anges» ou bien sur le titre-hommage au guitariste de Parabelum et du Bal Des Enragés, «Sven».

Ce nouvel album un peu à part dans la discographie de Lofofora est un nouveau tour de force. Changer de style, d'instruments, incorporer un nouveau batteur habitué à des genres opposés et plus frontaux, revoir le chant et la façon d'écrire les textes pour qu'ils épousent au mieux l'acoustique, préparer une tournée en réadaptant certains des anciens morceaux, autant de travail et de bouleversements pour une formation même expérimentée comme celle de Lofofora, nous oblige à leur tirer un grand coup de chapeau car Simple appareil a tout de l'album réussi. Encore plus naturellement lorsqu'on a des affinités avec ce quatuor inoxydable.

■ Ted

TABLE

Uncut (Atypeek Music)



Pépite droit devant ! Atypeek Music déterre Table de la lande noise des années 90, une bien belle idée que de rééditer ce Uncut sauf qu'aucun support physique n'est disponible, résultat: CDR étiqueté sans artwork donc zéro infos... rien, que dalle, walou, makache, peau d'balle ! Et comme si cela ne suffisait pas ledit disque est encodé au format AIFF que rien, à part un putain de PC, ne peut lire ! C'est à ce moment précis que je comprends l'intérêt du «bluetooth» sur mon ampli BC Acoustique... Reste les infos à aller glaner sur la toile et là même topo : c'est comme le cerveau d'un électeur FN... vide ou presque !

Originaires des environs de Chicago, Vito Greco (guitare), Timoty Stevens (batterie) et Warren Fischer (basse) vont furtivement (entre 92 et 95) enregistrer une petite dizaine de titres, lesquels seront compilés plus tard sous la forme de cet album. Les membres du groupe suite à une rencontre avec Steve Albini arrivent à débaucher ce dernier pour la production, laquelle, abrasive, directe et sans fioriture sied comme un gant à leur noise post-hardcore à mi-chemin entre Fugazi et Jesus Lizard. La batterie martèle sèchement tout du long, la basse sert de métronome à des riffs versatiles prompts aux échappées noisy. Il y a beaucoup de chan-

gements de rythme, de plans tortueux chez les natifs du Wisconsin, à tel point que l'on pourrait croire à une formation matheuse avec un surplus de gras, Table prend le temps d'installer ses titres, de les développer : mélodies retorses, envolées cacophoniques (parfois proche d'un The Blood Brothers en moins propre...) et basse entraînante pour lier l'ensemble, la musique des Chicagoans n'est pas toujours facile d'accès même si des titres comme l'excellent «Gag box» (qui aurait pu être un morceau culte des 90's), «Ditch recall» ou «Dead bird» capteront immédiatement l'auditeur grâce à leurs formats plus directs et moins alambiqués, il n'en sera pas de même pour le reste, notamment la paire «Spindrift» et «Feasting time» qui demanderont plus d'efforts, si tant est que l'on accroche...

«Ignition», «Unwind» et «Vacuum» quant à eux représenteront un peu la synthèse de ce que le groupe aura été capable de faire avec une mention toute particulière à «M.E.G.O», ultime titre issu d'une session live radio qui, malgré un son bien dégueulasse et indigne de figurer sur un album, en dit long sur la qualité, l'inspiration et le potentiel qu'avait le groupe... Albini, contrairement à tous les autres de l'époque, n'est pas passé à côté, frustrant... énormément frustrant même, tout comme cette réédition qui mérite beaucoup mieux qu'un simple format numérique, et ce même si l'on peut saluer la démarche d'Atypeek Music pour avoir rendu à Table ce qui appartenait à Table.

■ Stéphane

NO ONE IS INNOCENT

Frankenstein (Vercords)



L'actualité avait remis No One Is Innocent sur de bons rails avec Propaganda, ce Frankenstein qui déboule deux ans plus tard profite clairement de la dynamique tant les deux albums se ressemblent, faisant tous deux de jolis ponts avec le passé du No One «historique» marchant sur les traces d'Henry serial killer (pour presque citer «Desperado»). Ce nouvel opus contient donc tout ce qu'on attend d'un bon album de la bande de Kemar.

A commencer par un putain de son qui donne toute sa puissance aux rythmiques, tout leur tranchant aux guitares et une force de percussion importante au chant. A la manœuvre derrière la console, on retrouve de nouveau Fred Duquesne (Mass Hysteria, The ARRS, Ultra Vomit, Eths) qui n'a plus à faire ses preuves et Ted Jensen qui s'est occupé du mastering (les bandes de Gojira, [Alice in Chains]), Deftones, Pantera... sont aussi passées par chez lui). Une prod qui sied autant aux titres les plus punchy («A la gloire du marché», «Ali (king of the ring)», «Teenage demo»...) qu'à ceux qui jouent davantage avec les mélodies («Les revenants», «Mad-king», «Nous sommes la nuit»...). Autre constante, les textes engagés contre l'interventionnisme écervelé («Frankenstein»), le capitalisme outrancier («A la

gloire du marché»), pour la liberté de penser autrement («Nous sommes la nuit») et la facilité à traiter de personnalités particulières. A cette galerie de portraits qui compte déjà «Henry, serial killer», «Massoud» ou «Johnny Rotten» (très clairement puisque des titres portent leurs noms) mais aussi Pinochet, Neruda et d'autres (dans quelques passages), No One Is Innocent ajoute un superbe titre en hommage à Mohamed Ali. Sur «Ali (king of the ring)», certains pourraient découvrir que le boxeur n'était pas que le Greatest sur le ring mais un porte-parole du pacifisme et un ardent défenseur de l'égalité des droits. Côté politique, l'arrivée de Trump donne également quelques idées, notamment sur «What the fuck», en partie en anglais donc où les premières Trumperies tissent un texte bien ficelé où le slogan de campagne devient «Make America insane again». C'est également devenu une habitude, No One Is Innocent nous livre une reprise, après Bérurier Noir, Depeche Mode ou The Clash, c'est Black Sabbath qui a cette année les honneurs avec leur mythique «Paranoid», même si le morceau a bientôt 50 ans, il est indémodable et si la version qu'en donne Shanka est assez proche de l'original dans l'idée, les petits bidouillages et le traitement des guitares lui donnent un sacré coup de jeune.

A la fois varié dans ses thèmes, ses sonorités, ses rythmes et très équilibré, ce Frankenstein coche toutes les cases du cahier des charges du fan de No One Is Innocent que je suis, le groupe répond une fois de plus à certaines attentes, affrontant 2018 sans oublier d'où il vient et sachant tout à fait où il va. Même si la posture du mouton n'est certainement pas ce qu'ils nous enseignent, je les suis.

■ Oli

THE SOMNAMBULIST

Quantum porn (Slowing Records)



On avait plus ou moins perdu la trace des Berlinois de The Somnambulist depuis la sortie de leur deuxième album, *Sophia Verloren*, et un concert au Klub à Paris en septembre 2013 en compagnie de *Besoin Dead* et d'*Ulan Bator* à l'époque où le trio était encore signé sur le label d'Amaury Cambuzat, *Acid Cobra Records*. 100% indépendante depuis, avec la création de son propre label *Slowing Records*, la formation a passé plusieurs années à bûcher sur la mise en boîte d'un ambitieux troisième LP, puisque *Quantum porn* fait tout de même son 70 minutes avec 16 titres à la clé. Tout ça n'ayant pas été aussi simple que prévu, la faute principale à une erreur de casting de producteur et puis (moins grave mais à noter) à un double changement de batteur qui ont entraîné un retard considérable à l'élaboration d'une œuvre qui demandait beaucoup à une équipe dont les affaires tournent aujourd'hui encore difficilement financièrement parlant (comme la majeure partie des groupes actuels).

Bref, The Somnambulist a voulu garder son intégrité mais aussi celles des aspirations portées à ce *Quantum porn* qui après plusieurs écoutes sérieuses nous paraît comme une réussite, même si l'on reconnaît presque naturellement qu'il ne se range pas dans la catégo-

rie des disques à «écouter/jeter». De toute façon, on ne se débarrasse jamais vraiment d'un disque de The Somnambulist, tant l'univers du trio a la capacité de séduire assez naturellement depuis *Moda borderline*.

Ceci étant dit, quand une sortie aussi riche de 70 minutes de musique conceptualisée par des personnes hautement passionnées par l'art (dont la musique classique) et paraissant perfectionnistes - voire un tantinet élitistes - t'arrive dans les oreilles, ton cerveau ne prend pas vraiment de repos. Ça a beau être de la pop, du rock indé - ajouté de quelques vellétés jazz ou expérimentales - ou n'importe quels styles «accessibles» que tu peux déceler assez aisément en découvrant ce troisième disque des Berlinois, il n'empêche que ce *Quantum porn* demande une certaine assiduité à l'écoute pour y trouver son bonheur. Marco Biancardi (voix, guitare, sampler), compositeur en chef de la troupe, le reconnaît volontiers et ne nous facilite pas la tâche. L'homme à la voix rauque qui la laisse aisément s'emporter par moments, à commencer par l'inaugurale et excellente «*Transverberate*», garde comme socle l'inévitable guitare-basse-batterie pour diffuser à la masse la quintessence de ses idées.

Même si des invités comme l'habituel Raphaël Bord (ex-*Les Hurléments d'Leo*) au violon, Olivier Bernet au synthé, Mareike Hube à la trompette et au trombone ou Mickael Weilacher au marimba et à la tabla, ajoutent différentes couleurs à des morceaux répartis sur les quatre parties (Pi, epsilon, phi et upsilon) de l'œuvre, il n'en demeure pas moins que tout le travail en trio amène déjà, à quelques exceptions près, l'ambiance générale et l'humeur très versatile du disque : vibrante («*Transverberate*»), groovy («*A ten thousand miles long suicide note*»), calme («*The grand anthem of the un noble nation of.*»), dérangée («*The science of hidden purpose*»), labyrinthique («*Goddamnland*»), inquiétante («*Sundrum Ln*»), mélancolique («*Green ice*»), enjouée («*Resume where God has stopped*»), nerveuse («*Scurf*»)... nous te laisserons compléter cette liste d'adjectifs, une fois que tu auras bien

consciencieusement digéré l'ensemble.

L'empreinte musicale de The Somnambulist demeure intacte au travers de ce Quantum porn qui livre une facette peut-être plus aventureuse du groupe, bien qu'elle soit déjà présente sur ses précédentes réalisations, un ressenti naturellement aidé par sa longueur. Avec du recul, cette dernière n'est pas un problème tant les titres sont globalement bien répartis, alternant de manière intelligente les différents caractères des pistes qui se distinguent par un refus catégorique à toute forme de stagnation artistique. On se laisse prendre au jeu de ce nouvel album, même mieux : on devient progressivement accroc à l'ivresse de ses ondes.

■ Ted





THE SOMNAMBULIST

IL AURA FALLU CINQ ANNÉES DE TRAVAIL ET QUELQUES PÉRIPÉTIES POUR ENFIN VOIR ARRIVER CE TROISIÈME ALBUM DES BERLINOIS DE THE SOMNAMBULIST. MARCO, FONDATEUR DU PROJET, A BIEN VOULU NOUS PARLER DE CE QUANTUM PORN, OEUVRE DENSE ET AMBITIEUSE DE 70 MINUTES DANS LAQUELLE LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET LE FUTUR DU ROCK ET DE LA POP COHABITENT. RIEN QUE ÇA !

La dernière fois qu'on s'est parlé Marco, c'était à Paris, il y a plus de 4 ans. Peux-tu me raconter dans les grandes lignes ce qu'a fait The Somnambulist depuis ?

Je vais te la faire courte : pendant deux ans, nous avons écrit de nouvelles chansons et sommes partis en tournée autant que nous pouvions pendant la période hivernale, tandis que tous les étés, je faisais la plongée dans un restaurant pour payer la production du nouvel album qui a été enregistré en 2015. Ce dernier est sorti en mai 2017.

Ce nouvel album nommé Quantum porn a pris beaucoup de temps à être réalisé. Pour quelles raisons ? Peux-tu m'expliquer son processus de création ?

Il y a deux raisons expliquant cette longue durée. La première

c'est qu'après deux albums écrits et arrangés à travers un très lent processus de travail monacal, nous voulions expérimenter une nouvelle approche différente. Cela consiste à accumuler une somme très importante d'idées en les enregistrant pendant des heures de jam sessions, les réécouter, prendre du recul et éliminer les choses inutiles ou peu intéressantes, en les réduisant jusqu'à l'os pour développer ce qui reste. Tout ça nous a pris deux ans et demi de notre temps pour être prêts à entrer en studio. La deuxième raison, c'est que juste avant d'enregistrer, nous nous sommes aperçus que nous avions fait le mauvais choix de producteur qui n'a malheureusement pas respecté les accords que nous avions passés ensemble. Il a été viré juste avant que le mixage soit terminé. Notre plan A était de sortir l'album



début 2016 avec le premier single «Transverberate» (NDLR : seul le single est sorti à ce moment-là), et le plan B, c'était de prendre une année et demie supplémentaire pour économiser de l'argent qui n'était pas prévu pour remixer toutes les chansons de A à Z et de le sortir au final sur notre propre label pour définitivement le libérer au public. C'est ce dernier choix que nous avons fait.

Oui, donc justement j'ai vu que tu avais créé ton propre label, Slowing Records, suite à l'arrêt de votre collaboration avec Acid Cobra Records. Gérer un label est un travail différent et qui prend pas mal de temps, n'as-tu pas préféré laisser ça à des personnes dont c'est le métier pour te concentrer sur la musique ? Ou ce sont les mauvaises expériences avec les labels qui t'ont fait prendre conscience d'être indépendant à 100% ?

Tu sais, quand t'envoies pendant trois ans des centaines de démos de nouvelles chansons partout dans le monde, et que tu n'obtiens aucun résultat, tu te dis que ce serait pas si stupide comme idée de garder ton énergie, ton argent, et ton temps en gérant directement un label toi-même au lieu d'en chercher un constamment. Le contrôle total de

ton œuvre est sûrement quelque chose de très excitant, et c'est une bonne chose en somme, mais je reste toutefois un très mauvais gestionnaire. C'est un job que je déteste faire, et parfois le stress engendré par le management, la promotion, le webmastering, le booking, l'administratif, plus la vie d'artiste avec la production des disques, les concerts à donner et essayer de survivre dans le même temps pour assurer le mois suivant, ça compromet directement le travail créatif qui nécessite beaucoup de temps, de silence et de concentration. C'est une chose que je tolère difficilement parce que le travail sur ma musique est la seule et unique chose importante à mes yeux, tout le reste c'est de la merde qui doit être faite pour rester vivant et en bonne santé afin de continuer de faire ce que j'aime. La porte reste toujours ouverte à n'importe quel professionnel qui souhaite nous aider à gagner plus d'argent avec notre groupe, mais nous en avons fini avec cette humiliation subie en envoyant des démos sans réponses et d'être jugé en quelques minutes par je ne sais quel nouveau découvreur de talents. Nous sommes conscients du fait que nous allons très probablement continuer à jouer juste quelques concerts par an devant pas grand monde, mais c'est un bon prix à payer pour



Freya Schreiber
Der Traumpilger

garder cette authentique liberté de jouer exactement ce qu'on veut et essayer du mieux qu'on peut de sonner comme aucun autre groupe.

OK, revenons à l'album *Quantum porn*, quel est très exactement le concept derrière ce nom ?

Il n'y a pas de concept spécifique derrière. Ou mieux que ça, il pourrait y avoir autant de concepts différents que tu le souhaites. J'ai personnellement trouvé au moins cinq significations différentes derrière ce titre d'album et toutes ont un sens, d'une certaine manière. On est impatients de faire rêver ou de faire réfléchir les auditeurs et de les émerveiller grâce à notre musique, l'objectif de cet album n'est surtout pas de leur laisser une idée ou un message explicite.

Vu la densité et la longueur de ce disque (1h10 !), j'imagine que tu as eu un fil conducteur, un concept, une histoire qui défile au fur et à mesure des chansons ?

Nous avons fait de notre mieux pour trouver la bonne liste de chansons qui nous permette de diviser le tout en deux albums, deux parties différentes, mais nous n'avons trouvé aucune solution, sans perdre ce sentiment très particulier presque écrasant, pour que l'auditeur puisse l'écouter jusqu'au bout sans arrêt. D'une certaine manière, c'est quelque chose de plus grand que juste la somme de deux parties. Je dirais que *Quantum porn* est très similaire à un voyage vers nulle part, ou bien à une histoire écrite avec une encre invisible.

Avec *Quantum porn*, vous poussez encore plus l'exploration sonore, on peut y entendre plein d'influences, de styles, et des titres assez farfelus comme «*Goddamnland*» qui est très surprenant par son côté 80's et n'incarne pas du tout votre personnalité. Puisqu'on en parle, comment est né «*Goddamnland*» ?

Je ne sais pas de quelle personnalité tu parles, moi-même je n'en ai pas la moindre idée. Je ne sais même pas comment nommer le style qu'on joue. Tout ce que je peux te dire c'est que c'est bien évidemment de l'expression à travers la musique, mais je ne suis pas le seul à penser qu'il y a des aspects subliminaux, que ma musique ne vient pas d'une langue, d'une culture ou d'un genre spécifique ou de ce que tu veux. Ça peut être très changeant, flou parfois, même nous, par moments, ne savons pas quoi penser de certaines idées qui sortent brusquement comme ça et qui nous échappent. Il y a beaucoup d'idées qui se développent chez *The Somnambulist*, un peu comme celle de la rivière qui se sépare et qui dévie son cours jusqu'à la mer, et à la fin ça devient une chanson entièrement composée. «*Goddamnland*» est une de ces chansons dans laquelle tu sembles essayer de t'échapper d'un labyrinthe en essayant toutes les voies et directions possibles et en jetant des tonnes de mauvaises solutions, et dans le cas spécifique de ce titre, nous avons dû passer par un discoclub afrocore plein de gens moroses et grincheux afin de trouver la sortie.

Un 2-titres *Monday morning carnage* est sorti à Noël, est-ce que ces chansons ont été enregistrées pour l'occasion ? Ou c'était des chutes des enregistrements de *Quantum porn* ?

Les deux titres ont été enregistrés en août dernier, spéci-

fiquement autour de l'idée d'un single de Noël «live en studio». Après la sortie d'un album aussi lourd, en terme de son et de format, nous avons le besoin de freiner la pression sonore en réduisant le groupe à une forme semi-acoustique. On avait sorti une version différente de «*Monday morning carnage*» avec Albertine Sarges sur l'album *Sophia Verloren* mais jamais avec ma propre voix, on s'est dit que ce serait drôle de la retravailler dans un contexte de fête de Noël et voir si ça pouvait provoquer un court-circuit dans le sapin !

L'autre titre qui accompagne ce single est une adaptation d'une scène du semi-opéra «*King Arthur*» composé par Henry Purcell, d'où t'est venue cette idée et comment tu t'y es pris pour arriver à tes fins ? Ta voix part même dans les aigus, limite falsetto, c'est plutôt rare !

Cet air est simplement l'un des plus beaux et profonds jamais écrit dans l'histoire de l'humanité. Nous n'avons jamais eu l'occasion d'en parler beaucoup mais nous sommes tous des passionnés de musique classique dans le groupe. Des compositeurs comme Stravinski ou Mahler ont eu plus d'influence dans l'évolution de notre style que beaucoup de groupes de rock. Pour la face B de ce single, nous voulions faire quelque chose que nous n'avions jamais encore fait, comme reprendre la musique d'un autre artiste. On s'est dit : «Alors, pourquoi ne pas reprendre une création vieille de plusieurs siècles ?». Pour moi, qui suis chanteur autodidacte, c'était un vrai challenge, j'ai dû bosser beaucoup, ce qui m'a permis de développer encore plus mes capacités vocales et repousser mes limites.

Vous avez fêté en fin d'année dernière les dix ans du premier disque, l'EP d'*Hotel Ambiente*, qui était les prémices de *The Somnambulist*? C'est un repressage du master ou ça a été remixé/remasterisé ?

Oui, c'est un repressage du master car comme je te le disais on a dû pas mal économiser pour l'enregistrement du nouvel album et n'étions pas en mesure financièrement d'y effectuer un nouveau mastering, mais je trouve que l'EP d'origine sonne encore pas trop mal dix ans après pour qu'il puisse subir un quelconque remastering.

Quel regard portes-tu sur ce disque 10 ans après ?

Je pense que les chansons ne sont pas mauvaises, j'ai même été surpris par certaines d'entre elles en les réécoulant, il y a des atmosphères et des humeurs que je n'avais jamais réexploitées depuis cet EP et je me suis inspiré de certaines d'entre elles pour écrire de nouvelles compositions. Ce disque représente ma première réelle expérience de chanteur et compositeur dans un groupe de rock, après avoir été pendant des années batteur et guitariste dans plusieurs formations (NDRL : Elton Junk et Caboto). Sa re-sortie m'a permis de me réveiller un peu et de voir tout ce qui a été accompli pendant une décennie, de voir comment les choses se sont passées pour moi et les différentes vies que j'ai vécues durant tout ce temps. Ça a été bien sûr magnifique de revoir beaucoup d'amis présents à la release party et de se souvenir des paroles, et bien évidemment un pur plaisir de rejouer après autant de temps avec mes camarades qui composaient le line-up originel d'*Hotel Ambiente*.

En parlant de line-up, revenons à celui de The Somnambulist. Tu me disais il y a quatre ans qu'avec Manuel et Thomas, tu avais retrouvé un vrai groupe. Je constate que Manuel est parti depuis, remplacé par Luca, qui lui aussi a quitté le navire après l'enregistrement de Quantum porn. Sur le disque, le batteur est Valentin, c'est toujours aussi compliqué de stabiliser un line-up à Berlin ?

Il me semble que c'est assez compliqué de garder exactement le même line-up pour n'importe quel genre de groupe, que ce soit d'une part, pour celui qui va avoir besoin d'un temps de vie assez long pour pouvoir se développer et être compris ou, d'autre part, celui qui se forme autour d'une initiative personnelle avec un tout petit budget voire avec que dalle en poche. Sans déconner, de nos jours, combien d'albums en moyenne un groupe indé sort avant de disparaître de la circulation ? Deux ? Trois, peut-être ? À un moment donné, tu dois être assez chanceux pour choper un bon deal avec une structure pour être en mesure d'enregistrer des albums comme il se doit, sinon ça voudrait dire que tous les membres doivent être déjà assez riches pour se manager eux-mêmes et ce pendant des années avec le même line-up. La vérité, c'est que les bonnes choses prennent du temps, la vie est un système chaotique et les gens sont tous différents les uns des autres. La contribution de Manuel et Luca a été fondamentale pour amener Quantum porn à la vie, mais durant son processus, ils ont dû abandonner car leurs priorités ont changé entre temps. Il s'est passé la même chose pour Valentin d'ailleurs, qui a été remplacé par Leon Griese, car il a finalement obtenu un certain succès avec ses deux formations que sont PeroPero et Edi Nulz, il n'avait plus assez de temps pour poursuivre l'aventure avec nous. Garder le line-up flexible est la seule façon de soutenir ce projet sur la durée, malgré le manque d'argent, de «likes» et de «followers». Quand il s'agit de s'engager dans un projet artistique pour l'amour de l'art, le mieux que tu puisses faire est tout simplement de le faire jusqu'à ce que tu puisses le faire.

Est-ce qu'une tournée est prévue en 2018 ? Pourquoi ne venez-vous pas assez en France ?

On est constamment en train de rechercher des dates pour jouer, parfois aidés par des potes ici et là, mais la plupart des clubs et des tourneurs ne trouvent pas notre groupe assez intéressant à leurs goûts. C'est le cas en France, mais aussi en Allemagne et d'autres pays. Mais ce qui est certain, c'est que les tourneurs ne sont pas intéressés pour nous programmer et qu'on ne sait pas se vendre. C'est pourquoi on joue rarement dans des salles de concerts qui ont les moyens de payer un peu plus. La conséquence, c'est que ça prend beaucoup de temps pour obtenir suffisamment d'offres afin de couvrir les frais de la tournée. Aujourd'hui, nous avons quelques concerts de prévus à Bayonne et Bordeaux pour la mi-avril et nous ne pouvons qu'espérer avoir mieux pour la suite.

Qu'est-ce qui tourne sur ta platine actuellement ?

Actuellement, j'essaie doucement de me remettre à jour sur ce qui s'est passé dans le monde de la musique ces dernières années. Vivre dans une ville comme Berlin t'aide à être exposé à la musique de beaucoup de groupes venant du monde entier, que je trouve pour ainsi dire, pour la plupart

d'entre eux, métaphoriquement inutiles vis à vis de l'histoire de la musique. Ces dernières années, je me suis isolé pour me concentrer exclusivement sur la réalisation de cet album qui contient bien sûr, entre autres, ma réaction créative à la frustration causée par les dix dernières années de rock, indie ou ce qui s'y apparente. Après la sortie de Quantum porn, j'ai ressenti le besoin d'écouter de nouvelles choses, et je peux dire que maintenant je trouve plus intéressant et stimulant des styles qui ont peu ou rien à voir avec le rock, comme Kendrick Lamar, Lorde, King Krule ou le dubstep. Toutes ces choses-là que je viens de te citer sont déjà en train d'influencer les nouveaux titres sur lesquels on est train de bosser. Malheureusement, notre musique continue souvent à être incomprise et comparée à du post-grunge ou du prog-rock, car la plupart des gens n'ont pas ou n'auront pas le temps de creuser plus profondément dedans pour la saisir. C'est la raison pour laquelle j'ai hâte d'appliquer nos idées et notre façon de penser sur des planètes musicales où nous ne sommes jamais allés, comme le hip-hop ou la dance music alternative. Comme pour montrer plus clairement que nos chansons viennent toutes de quelque part, d'un existant musical, elles peuvent être appliquées à différents genres autres que le rock tout en gardant la même saveur et la personnalité de The Somnambulist. Ce que je dis peut paraître paradoxal car, en théorie, être indépendant pour un groupe devrait signifier une totale liberté de création, mais en réalité, c'est sacrément difficile de nos jours d'avoir une originalité reconnue et appréciée si tu n'es pas déjà un artiste établi. Tu n'as pas idée du nombre de personnes qui essaient de nous convaincre de jouer des choses plus «normales» et qui soient plus «en phase» avec le marché de la musique, même après trois albums et plus de deux heures et demi de chansons écrites ! Comme si dans le petit monde de la musique dans lequel on survit, quelque chose qu'on appelle «le marché de la musique» n'existait pas.

Pour terminer, l'habituelle question : L'avenir ?

Nous avons prévu d'enregistrer en mars la bande son du ciné-concert Die Sinfonie der Großstadt pour une sortie de DVD avant la fin de l'année en collaboration avec le Cineforum de Bozen. Et avant cela, Leon et moi voulons prendre du temps pour finir l'enregistrement de démo de quelques nouvelles chansons que nous venons d'écrire et que nous essayons de mettre en œuvre pour le live en ce moment. On peut dire que nous avons déjà une idée de base de ce à quoi le quatrième album de The Somnambulist pourrait ressembler et qu'il donnera une vision rafraîchissante totale à la musique du groupe, quelque chose qui pourrait aussi montrer sous une lumière différente nos albums précédents. Et il sera bien plus court que Quantum porn ! Plus qu'un haïku, comparé à ce grand poème épique. Tout ça est en train de se passer actuellement, il reste encore beaucoup de travail à faire et on a tous hâte d'enregistrer ça cet été et de le sortir au début de l'année prochaine.

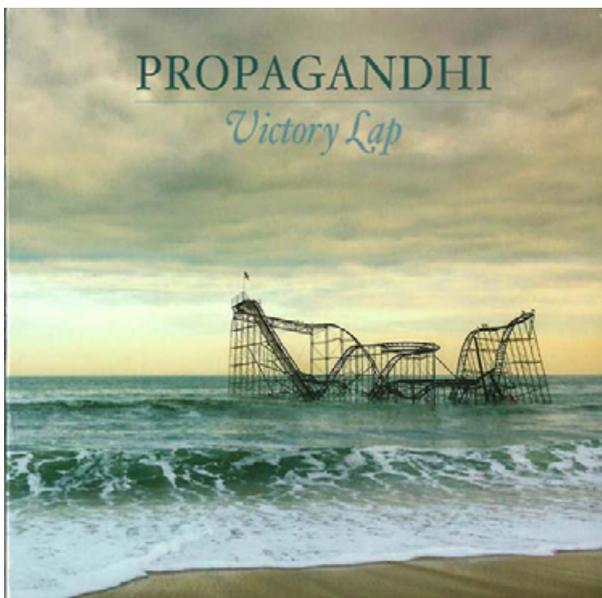
Merci à Marco Biancardi et The Somnambulist

Photo : Arne Fleischmann

■ Ted

PROPAGANDHI

Victory lap (Epitaph)



Si tu ne connais pas Propagandhi, la simple énonciation des 2 labels qui les ont accompagnés depuis leurs débuts en 1986, vont te permettre de lever toute interrogation. Signés à leurs débuts sur Fat Wreck Chords et désormais Epitaph pour le sixième et ce septième album *Victory lap*, tout porte à croire qu'ils sévissent dans le punk rock. Eh bien en fait, c'est plus complexe que ça. Si à leurs débuts, ils étaient dans la lignée des groupes comme Pennywise, Millecollin ou autres The Offspring, à envoyer 15 titres de 2 minutes 30 à 150 BPM, ils ont amorcé un virage vers un registre plus complexe, mêlant punk-rock et métal voire hardcore mélodique, depuis le LP *Failed states* (confère la chronique sur le W-Fenec), sorti en 2012. Et pour cette nouvelle galette, ils continuent de proposer ce crossover sympathique et assez novateur (pour un groupe estampillé Epitaph). Côté line-up, on peut noter qu'être fan du groupe peut rapporter gros, car la nouvelle guitariste, Sulynn Hago, a été auditionnée parmi plus de 400 candidatures et embauchée pour remplacer David Guillas, parti poursuivre sa carrière d'enseignant. Elle rejoint donc le batteur Jord Samolesky, le chanteur Chris Hannah et le bassiste Todd Kowalski.

Pour ce septième LP, avec des montagnes russes en

guise d'artwork on n'est pas loin d'avoir un résumé des sensations procurées par ce tour (de manège) victorieux. On enchaîne des bonnes descentes punk-rock old school à s'en décoiffer la crête comme «Failed imagineer» ou «Letter to a young anus»; puis on se prend en alternance riffs métal et power rock sur «When all your fear collide»; on passe sur des instants de répit (pas de repos) sur «Adventures in Zoochosis» ou «Nigredo» et même des passages quasi pop rock sur «Lower order (a good laugh)». Mais contrairement à l'illustration de l'album, on ne prend jamais l'eau. Pas de débordement guimauve, de love song ou de ballades miaulantes qui collent aux oreilles. Propagandhi sait sortir de son pré carré sans partir en vrille dans des digressions hasardeuses. Côté lyrics, Propagandhi est un groupe de punk-rock, donc pas d'amour, de ruptures sentimentales déprimantes ou de problèmes relationnels juvéniles. Le discours est politisé : féministes, antispécistes, antifascistes, végan, anticapitalistes. Il y a même une track anti-Trump avec les meilleurs discours de Donald («Grab by the pussy», «We have to build the wall»). En bref, Propagandhi a un message à faire passer.

Pour ceux qui cherchent du punk-rock 2.0, Propagandhi peut donc se charger de la mise à jour de votre application auditive.

■ Eric

COOPER

1st EP (Kicking Records)



J'ai croisé Mr Cu! l'été dernier, le jour même où il a entendu pour la première fois les nouveaux morceaux de Cooper. Dans sa retenue habituelle et son sens de la formule légendaire, il m'a quand même bien fait comprendre que le prochain disque du trio batave allait faire un malheur. J'ai une confiance presque aveugle en Mr Cu! quand il me parle de musique (et non quand il m'évoque le thème du football, c'est certain). Et surtout quand le sujet de discussion en question concerne un disque qu'il va sortir sur son label Kicking Records. En même temps, comment être déçu quand il s'agit de Cooper ?

Un quart de siècle que René et ses acolytes dispersent dans l'Europe entière la bonne parole du punk rock énergique, mélodique et efficace. 25 ans que ça envoie des riffs qui sentent le soufre et que ça balance des mélodies à en faire chialer les sans-coeurs. La formule est connue et reconnue. Pour ce coup-ci, Cooper propose, sous la forme d'un EP sobrement et intelligemment intitulé 1st EP, huit titres pour une bonne vingtaine de minutes de sensations fortes. Huit tubes qui vont faire frissonner les plus sensibles et détendre l'atmosphère en deux temps trois mouvements. Mis en boîte par René et mixé par Bill Stevenson (batter des

légendaires Descendents) au studio Blasting Room, 1st EP est bien parti pour être une pièce maîtresse de la discographie du groupe. Et dans le détail, voici ce que ça donne.

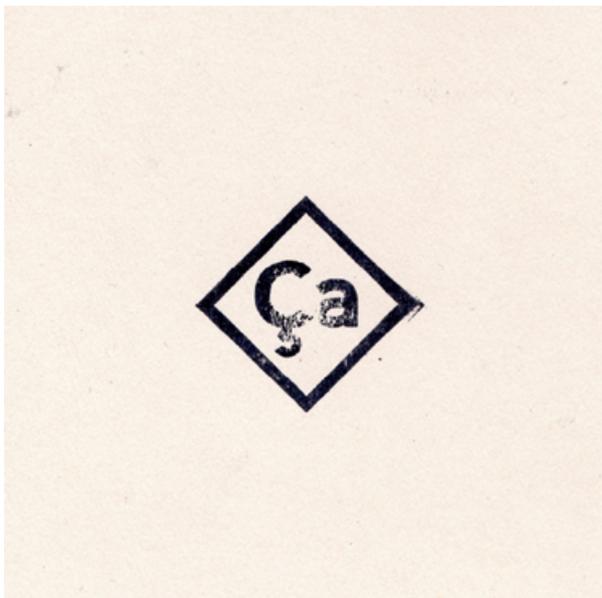
«Back on track», qui déclenche le feu d'artifice, a tout pour plaire : chœurs millimétrés, ligne de basse précise et efficace, tempo soutenu, couplets posés et refrains explosifs. La formule, inchangée, est toujours gagnante. «The manual» emboîte le pas, toujours dans l'urgence et sans dévier du grand chemin du bon goût. Dans une formule plus «pop», «Ann» (putain, ces chœurs !) et «Let the war begin» font mouche. Et l'excitation est à son comble avec le survitaminé «Star again» joué à un tempo fou, nuancé aux moments propices, aussi bien exécuté que composé et au final devastateur. «Star again» est incontestablement le chef d'oeuvre de ce disque avec «Stuck in the middle», septième plage mid tempo chantée en lead par Vertus de Blaauw, batteur du trio. «Thousand times», calé entre ces deux pièces maîtresses de ce EP, ne démérite pas, et «Walking out on love» termine en beauté un disque bien évidemment trop court.

À l'image des membres (d'une gentillesse et d'une simplicité dont beaucoup devraient s'inspirer), Cooper est et demeurera un groupe fun, respectueux et sympathique. Toujours dans un format court (un seul titre au dessus de 2'50) mais sans jamais bâcler la marchandise, les chansons de Cooper vont droit au but, dans un état d'esprit positif et sans frime aucune, en s'assurant astucieusement que là je suis nul en hollandais, mais je suis persuadé que Cooper peut se traduire par «classe». Définitivement mon deuxième groupe hollandais préféré de tous les temps (après Urban Dance Squad, mais personne ne pourra les détrôner ceux-là).

■ Gui de Champi

CA

Mtpçamsdagjqlsv (Atypeek Music)



Un emballage digisleeve cartonné en deux volets dans lequel quelques éléments visuels viennent prendre place de manière aléatoire à l'intérieur, dont un «La police du bon goût» (coucou Gui de Champi !), leur collectif Vox Project qui compte notamment dans ses rangs les formations Milkilo, The Canyon Observer, Plevre, Parween et Seine, le logo de leur label défricheur de groupes incongrus Atypeek Music, et une couverture comprenant des «Ça» encadrés à ses quatre coins : voilà un peu comment les Stéphanois de Ça présentent leur dernier disque. Pas même un titre. Ah si, attendez... je recherche sur Internet... c'est bon ! : Mon tout petit ça à moi s'est dévoilé au grand jour quand j'ai su le voir sans lunettes ou plus simple (?!) : MTPÇAMS-DAGJQJSLV. Ah ah, on dirait du Pryapisme, je me disais bien que tout n'était pas épuré dans ce truc mystérieux ! Les (mal)chanceux qui connaissaient le trio, que ce soit sur scène ou sur album (voir par ailleurs notre chronique de 24615), n'y verront là aucune surprise, leur musique est aussi un énorme foutoir math-rock free-jazz. Un contraste saisissant, on n'est plus à une surprise près.

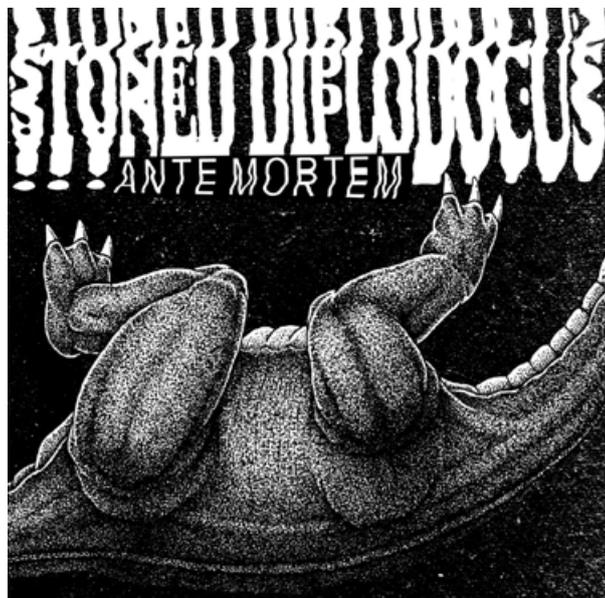
Ben oui, on ne change pas une formule qui gagne, Ça c'est toujours ce joyeux bordel sonore, on est véritable-

ment chez mémé, comme des gamins qui ont une technique instrumentale confirmée et qui font mumuse avec les extrêmes. Prenons comme bon exemple cette chanson de 10 minutes intitulée «S'est dévoilé», le trio mène le bal à coup de répétitions vocales de mots (soit le titre de la chanson), de petits jeux de ralentissements pour mieux accélérer par la suite avec des belles saccades en sus, pour finir avec une petite ballade jazzy qui frôle le silence et qui se termine par une ambiance totalement neurasthénique. On n'est pas loin de penser que n'importe quel bout de titre pourrait s'imbriquer facilement dans l'un ou dans l'autre tant les parties s'effacent pour laisser d'autres s'exprimer. Voilà de la belle musique pour patients d'hôpitaux psychiatriques, et le pire c'est que c'est comme ça tout le long, soit 53 minutes... Un gros délire anxiogène qui, selon moi, se délecte bien mieux en live que sur album, vous savez donc ce qu'il vous reste à faire si Ça passe près de chez vous !

■ Ted

STONED DIPLODOCUS

Ante mortem (L'Étourneur)



Un dinosaure défoncé, que ce soit par les artworks ou leur nom, les Normands aiment l'image d'une grosse bête en voyage dans les paradis artificiels. Les adjectifs «psyche» et «acid» leur vont très bien, même si les principales dénominations de leur travail tendent vers «math» et «noise».

Les bestioles sont trois : Anthony Retailé (à la guitare et au «chant» si on peut appeler ça du chant vu que ce ne sont surtout que quelques cris), Armel Sfaxi à l'autre guitare et Robin Dufour à la batterie. Oui, ils n'ont pas trouvé de bassiste. Originaires de Ouistreham, ils sont aujourd'hui basés à Caen et se sont liés d'amitié avec l'asso L'Étourneur qui touche un peu à tout (studio, concerts, label), offre ses productions à prix libre et aide donc des groupes du coin (Nooumena, Multimodal Brothers, F.A.T Animal...) et sort donc leur premier album Stoned Diplodocus fin 2016. Après une démo Weird jamming tapes qui présentait 4 petits titres, Stoned Diplodocus passe à l'opus éponyme. Cinq longs titres qui sont handicapés par un son trop léger (pousse le volume !), un peu sourd, certainement trop saturé car à trop être brouillé, il en devient brouillon comme sur «Empress» où le chant lointain, pas forcément nécessaire, se perd au milieu d'une satura-

tion grave. Pour autant, un titre comme «Paxton» et sa déferlante de riffs math/noise et des passages qui sonnent comme des impros presque jazzy indiquent que le trio en a dans le ventre.

Fin 2017, on prend les mêmes et on recommence avec Ante mortem, cette fois-ci la prod' a été davantage soignée et les 4 titres sonnent plus agréablement, ça reste accrocheur, granuleux et très électrique mais on ne doit pas forcer l'attention pour comprendre le propos. C'est déjà pas évident d'essayer de suivre les morceaux (qui en moyenne durent un quart d'heure même avec le blanc qui cache un «Frère Jacques» déstructuré en fin de galette) pour que le son ne s'en mêle, certains moments sont plus que graves et attaquent les neurones mais mes oreilles ont entendu pire. Et taper dans le gras et le dérangeant est assumé par les Normands sans quoi, ils n'auraient pas transformé «Sun song», titre qui débute calmement et clairement avant de fondre en un maelstrom distordu où des hurlements viennent déchirer ce qui pouvait encore l'être. Plus psychédélics et moins mathématiques, les ambiances sont un peu plus chaleureuses et on sent que le groupe aime le live dans la manière qu'il a de faire progresser ses énormes plages. Le «chant» ressemble d'ailleurs davantage à un cri primal, un exutoire qui permet à une énergie brute de fuir un corps qui cherche à tout maîtriser. Ou alors, Stoned Diplodocus ne voulait pas être entiché de l'adjectif «instrumental»... En tout cas, si tu veux explorer des terres lointaines, qu'elles soient enfumées ou vieilles de plusieurs millions d'années, écoute Ante mortem.

■ Oli

DANI LLAMAS

Dead labor (Kicking Records / BlackOut Prod / GPS Prod)



Dead labor est le troisième album solo de Dani Llamas, guitariste/chanteur des excellents espagnols G.A.S Drummers ayant entamé depuis un peu moins de dix ans une carrière solo. Ce sont les labels Kicking Records (Les Sheriff, G.A.S Drummers...), BlackOut Prod (Flying Donuts...) et GPS Prod (Hateful Monday...) qui ont décroché la timbale pour sortir ce nouvel effort en format LP, tandis que One Week Records, le label du frontman de Lagwagon Joey Cape) s'est occupé de la sortie digitale. Une belle équipe pour mettre en avant un très joli disque qui mérite d'être écouté. Et réécouté.

Car oui, Dead labor est un très joli disque. Le genre de disque qu'on peut écouter pour se détendre entre amis dans une ambiance folk aux accents indie pop. Loin des tumultes punk rock de son groupe principal, Dani Llamas offre une toute autre image de son talent de compositeur interprète (pour être honnête, je ne connais pas ses précédents disques) avec Dead labor. Cet album est en effet une ode aux mélodies mélancoliques, au spleen touchant et aux arrangements bien inspirés.

Puisant son inspiration dans la scène folk (l'ombre de Dylan plane sur certains titres), pop (les Beatles sont

éternels) et même alternative («Lonesome lamb» est une belle référence à Baby chaos, «Never panic» étant un petit bijou que ne renierait pas Billy the Kill), Dani Llamas propose un album riche en émotions multiples, aux chansons diversifiées et à la production impeccable. La qualité des chansons est indéniable, et l'univers que le talentueux compositeur souhaite nous faire partager est aussi délicieux qu'attachant.

Difficile de faire ressortir un titre en particulier, l'album s'écoutant d'une traite sans lassitude et privilégiant l'homogénéité plutôt que des hits et du remplissage. Il m'est difficile de trouver les bons mots pour te faire ressentir mon attachement à ce disque qui est une vraie réussite. J'aime Dead labor, tout simplement, tout comme j'aime les choses simples et belles. Et je pense que toi aussi, quand tu auras pris le temps de l'écouter, tu l'aimeras aussi.

■ Gui de Champi



ULTRA VOMIT • LES SHERIFF
LUDWIG VON 88 • IGORRR
CROWBAR • GUERRILLA POUBELLE
PSYKUP • LES 3 FROMAGES • S.U.P
DADABOVIC • OVERDRIVERS • KILL FOR PEACE • LETHAEOS

6 & 7 avril 2018

1 JOUR : 22 € • PASS 2 JOURS : 37 €

RESCUE RANGERS

C'EST À PASCAL, GUITARISTE, CHANTEUR ET SURVIVANT DE L'AVENTURE RESCUE RANGERS QUE NOUS AVONS POSÉ QUELQUES QUESTIONS SUR LEUR EXCELLENT NOUVEL ALBUM ET LA RENCONTRE AVEC PAGE HAMILTON.



Remontons un peu le temps : 2005 le groupe annonce une date de péremption de 5 mois, tu dois immigrer au Canada...12 ans plus tard vous êtes toujours là, qu'est-ce qui s'est passé !?

Je serais tenté de dire « Qu'est-ce qui ne s'est pas passé ? »... Mais je vais tâcher de faire court : je suis resté deux ans au Canada, et à mon retour j'avais pas mal de chansons. J'ai demandé aux gars si ça les intéresserait de remettre le couvert, et c'est comme ça qu'on a enregistré Guitars and dust dancing. Quelques temps après, sur invitation de Dave Angstrom, on a eu la chance d'ouvrir pour Hermano sur deux dates ; je pensais que nous étions lancés, que les efforts avaient payé, que le projet était sérieux. Mais en quelque sorte il a fallu tout reprendre de zéro. Un an plus tard Trendkill nous a proposé la première partie de Nick Oliveri et ça a été la rencontre déterminante... mais pas forcément dans le bon sens. Nick flashe sur notre musique et nous invite d'une part à ouvrir pour Mondo Generator l'été suivant, et en plus nous propose de le rejoindre à Los Angeles pour faire de la musique. On n'a pas vraiment pris la deuxième proposition au sérieux. Mais durant des mois ça a été compliqué au sein du groupe. Arrivés sur la tournée d'été, il réitère son invitation ; on se lance dans l'enregistrement de Manitoba, on projette ensuite de partir sur Los Angeles, mais rien ne se passe. Avec le recul, on aurait bien eu besoin de quelqu'un sorti d'une école de commerce pour nous expliquer comment fonctionne ce milieu, mais aurait-on été prêt à l'entendre à l'époque ?

Bref, j'ai fini par partir tout seul à Los Angeles. J'y ai rencontré Joey Castillo, un gars très sympa, et surtout... Page Hamilton ! Nous sommes en février 2013, et en novembre de cette même année il vient sur Marseille pour la première session de ce qui deviendra Join hate, précédée d'une super tournée européenne... Je pensais avoir prouvé au groupe qu'on pouvait faire de belles choses si on s'en donnait la peine, puisque censément nous avions tous le même objectif et la même passion. J'ai en fait compris que c'était vraiment fini. J'ai essayé de rebondir, grâce à mon ami Seb du groupe Abrahma, avec une formation parisienne. On a fait quelques belles dates puis enregistré la suite de Join hate, et puis c'est tout, ça a tourné court. J'ai arrêté pendant deux ans, dégoûté, jusqu'à ce que Page me dise « allez faut remonter un groupe et venir faire quelques dates avec Helmet ! »

La formation aujourd'hui est géniale, très professionnelle : les frères Martinez assurent la section rythmique, Manu à la basse et Julien à la batterie, ils viennent du groupe Mindlag Project et Nico à la seconde

guitare, c'est lui aussi qui a commis l'enregistrement et le mixage de l'album.

Vos précédents efforts avaient une couleur très stoner-rock, vous mêmes vous revendiquez une influence «kyussienne», sur Join hate on sort radicalement de ce courant pour embrasser le post-hardcore et le grunge des 90's, comment peut-on opérer un tel virage ?

En ne se posant aucune question et en écrivant simplement des chansons. Et en travaillant avec Page Hamilton... Pour ce qui est du stoner et Rescue Rangers, question qui affole les salons parisiens, j'aime Fu Manchu, QOTSA période Oliveri et Hermano. On a tourné et travaillé avec Oliveri et Dave Angstrom/Hermano. Ça fait partie de l'histoire du groupe, et je dirais de ma formation musicale. Après, est-ce qu'on fait du «stauneure», du grunge, de la pop...ou de la musique ? Je n'ai pas envie de faire partie d'une clique, par contre j'ai envie de créer et de partager ça avec tous ceux que ça peut intéresser. On se défait de cette étiquette stoner et au passage on commence à nous qualifier de «noise». J'aime bien, c'est marrant, mais d'ici deux albums il risque d'y avoir des déçus ! Le principe c'est d'apprendre, se renouveler et se faire plaisir pour que notre musique reste intéressante, pour nous et pour ceux qui nous écoutent.

En dehors d'Helmet («Moped synch», «Choke», «Keep smiling»), votre dernier album respire l'indie rock des 90's : des Smashing Pumpkins («Khalil») à Stanford Prison Experiment («Malcontent») en passant par Unsane («Join hate») et Sugar («Vibe hotel», «Broken faces»), tous ces groupes font partie de votre back ground musical ?

Pas du tout, sauf peut-être les Smashing Pumpkins, vaguement. J'ai été marqué par ce qui passait à la radio à l'époque du collège, la grande époque Fun Radio et Skyrock. Et je ne vais pas raconter d'histoire, j'ai pris de plein fouet la vague qu'on appelle grunge, surtout Nirvana et Soundgarden. Mais puisque l'occasion m'en est donnée, la grande, voire seule, influence reste les Beatles : Revolver, Magical mystery tour, l'album blanc, Abbey Road... Tout est basé sur ça pour ma part... et pour Page en grande partie aussi. Tu peux comparer le morceau «Join hate» à «Helter skelter» ; pour «Khalil», il s'agit de ma version d'un titre à la Harrison, avec un arrangement à la «Tomorrow never knows». Je n'ai jamais écouté ni Sugar ni Hüsker Dü. Cette comparaison est revenue plusieurs fois. C'est marrant ! Du coup je m'y mets, j'adore l'album Zen arcade !

L'alchimie du groupe naît d'un ensemble d'éléments parfois contradictoires, quelles sont tes influences culturelles en tant qu'individu ?

Aujourd'hui c'est un tout nouveau groupe - et surtout une sacrée équipe ! Musicalement on est tous largement influencé par le rock anglais et américain. Comme tout le monde, on s'est fait bouffer le cerveau par la culture anglo-saxonne. Une fois ce point établi, et hormis le fait que je ne chante pas en provençal, j'ai l'impression que dans cet album tu entends le son de ma ville, Marseille. Mon environnement a filtré à travers moi, et voilà. Page a vu ça de suite, en quelques minutes. Cette direction artistique n'est pas un hasard.

L'album est donc produit par Page Hamilton, ce dernier intègre le groupe au niveau des «backing vocals», comment s'est faite cette rencontre et comment une rencontre se transforme en collaboration ?

En 2012 on a joué à Besançon avec Karma To Burn pour la sortie de Manitoba. Les gens avaient l'air de se faire chier, du coup j'ai dit en plaisantant : «Bon je vous mets à l'aise, il ne nous reste que quelques chansons à jouer, j'espère qu'on vous a pas trop gâché la soirée !» Après le concert un type vient me voir et me dit : «T'as cru qu'on s'était emmerdé mais pas du tout, on s'attendait simplement pas à ça de la part d'un groupe de Marseille ! En fait ça ressemble à Helmet !». A l'époque je me sentais coincé musicalement et je réfléchissais à la possibilité de travailler avec un producteur. Ce fut le déclic ! J'ai conservé cette intuition quelques mois puis je suis parti le rencontrer. Il donnait un concert de jazz dans un restaurant à Santa Monica. À l'entracte je suis allé me présenter et lui demander s'il accepterait de produire le prochain album du groupe. On s'est revu pour en parler, il m'a demandé ce que j'attendais et m'a expliqué sa méthode ; le reste c'est l'histoire !

Le mastering est signé Howie Weinberg (Nervermind, Blood sugar sex magik, Licensed to Ill, White pony, Fear of a black planet et j'arrête là... parce que la liste est longue), c'est l'effet Hamilton ou il est très abordable ?

En fait c'est Page qui s'en est chargé. Il savait que je rêvais de travailler avec Howie Weinberg, et il lui a posé la question lorsqu'il a fait masteriser le dernier Helmet, tout simplement !

La filiation avec le Helmet d'Aftertaste est assez flagrante, tu as réveillé le côté obscur de Page Hamilton ou tu penses que c'est plutôt lui t'a influencé ?

Au départ on avait des morceaux un peu dans tous les

styles ... à la Neil Young ou Pink Floyd. Page a dit : «C'est bien ça, ça sonne vraiment bien, on dirait des Français qui jouent du Neil Young ! Par contre, j'entends un côté hardcore et je vais travailler là-dessus.» Voilà comment ça a commencé. Il a ouvert plusieurs portes, et notre passion commune pour les Beatles nous a permis de garder cette double ligne directrice je pense : le côté rugueux allié au côté mélodique.

Le « line-up » sur Join hate est généreux : deux batteurs et deux bassistes différents, vous vous êtes frittés entre temps, Hamilton est insupportable ou êtes-vous du genre « collectif musical » !?

Page est adorable, on n'a pas arrêté de rigoler en studio - il est fin psychologue, et grâce à l'humour il repousse les tensions, puis il sait trouver les mots pour redonner confiance aux musiciens. Je crois simplement que ça allait trop loin pour certains, et qu'on aurait dû mieux communiquer.

L'album est court, les titres n'excèdent pas les deux grosses minutes, est-ce une volonté artistique, une direction assumée ou un souci d'efficacité lié aux moyens sachant que le temps c'est de l'argent et que dans le milieu c'est assez... compliqué ?

C'est sûr que dans ce milieu c'est très compliqué. Mais il s'agit bel et bien d'une direction artistique assumée, et de l'apport de Page Hamilton. Ça nous a fait drôle sur le coup, mais j'ai l'impression qu'il a révélé le son du groupe. Ce qui est sûr, c'est qu'il nous a donné quelques clés pour pouvoir évoluer. Il m'a aussi aidé à trouver ma voix.

Sur «Join hate», ça envoie du bois et ça joue clairement des coudes avec Sleepers et Dysfunctional By Choice, vous comptez garder cette ligne musicale ou explorer d'autres horizons à l'avenir ?

Alors je ne connais pas ces groupes, mais à la base j'ai écrit cette chanson pour Nick Oliveri, pour qu'il la chante. Page m'a poussé à la faire, et je ne regrette pas ! Pour le prochain album, on repart de là où on s'est arrêté avec «Join hate». Ce sera une évolution, dans la continuité. Peut-être qu'après le troisième album avec Page on entamera un nouveau virage, mais pour l'instant tout n'a pas été dit : Join hate c'est l'apéritif !

Join hate littéralement « rejoindre la haine », l'actualité cinématographique aidant je fais le parallèle avec le « côté obscur de la force...», la région P.A.C.A, comme la mienne, les Hauts de France..., est un bastion du F.N, tu te sens concerné par ce genre de



choses où le message est plus philosophique voire psychologique comme la dualité entre le bien et le mal chez chacun d'entre nous... ?

À Marseille, on a pas attendu le FN pour avoir la haine. Ce n'est pas à cause du Front Naze si cette ville ne tourne pas rond. Je n'entre pas dans ce genre de considérations car ça ne sert qu'à monter les gens les uns contre les autres. Et pendant qu'on s'écharpe sur « Qui est facho et qui est dans le camp du bien ? » on ne parle pas du reste. Il faut arrêter de jouer le jeu de ceux qui pratiquent le « diviser pour mieux régner ». On est constamment dans l'émotionnel, ça suffit. Le temps est venu de baser notre raisonnement sur des faits. Mais tout le monde en a-t-il envie ? Enfin, je ne suis pas sûr qu'on soit là pour parler de ça, et pas de cette façon. Pour revenir à Marseille, l'agressivité y est latente, partout, tu sais pas pourquoi. C'est comme si la ville en était recouverte, imagine un voile, une fine pellicule, la rosée d'un matin de printemps sur les arbres et les voitures... là c'est l'agressivité, sur la ville et sa population. Quant au titre, il s'agit en vérité d'un anagramme. Un jour où j'étais bien énervé, contre tout le monde et contre moi-même sûrement, j'ai eu l'idée de lister toutes les personnes qui me gonflaient, de passer leurs noms dans un générateur d'anagramme anglais et d'en faire une chanson. Le texte ne voulait rien dire, mais ça m'a amusé. Toujours sur ce même principe, je me suis arrêté sur le titre « J'ai honte » ; une fois passé dans le générateur, ça a donné « Join hate » ! J'étais à fond, complètement improbable ! Voilà d'où vient le titre ! Et puis ça nous a semblé être un bon titre d'album. Tous styles confondus, t'as l'impression que les

thèmes abordés sont : faire la fête, les filles aux gros nichons, boire des bières, se défoncer la gueule, je t'aime, je pleure parce que tu m'as quitté, je souffre, mais je suis une battante je vais me relever, et je me suis cassé un ongle. Notre réalité est toute autre : le chômage, les petits boulots, les proches atteints de maladies, les embouteillages au quotidien, le sentiment d'échec et d'impuissance, évoluer dans un pays où la culture au sens large ne nous parle plus du tout. Ce dernier point est le plus important je crois. À côté de ça, on aime créer, enregistrer et être sur scène. Voilà le résultat !

Question « Retour vers le futur 2 » : Où vous voyez vous dans 20 ans, à part au Canada !?

Ça dépend des jours. Si j'ai pas le moral, je me vois dans la région de Marseille à galérer dans un boulot que j'aime pas, à gueuler sur ma femme. Par contre si ça va bien, je me vois dans ma villa - à Nice ou au Pays Basque j'hésite encore - à faire des disques de merde puisque j'aurais bien réussi et donc je n'aurais plus la colère comme moteur, et en conséquence plus rien à dire, mais c'est pas grave puisqu'il fait beau. Par contre je gueulerais quand même sur ma femme !

Merci Pascal, merci aux Rescue Rangers, merci aussi à Pat et à la Klonosphère.

Photos : François Guery

■ Stephan

NEBULA

Let it burn (Heavy Psych Sounds Records)



Eddie Glass, Ruben Romano et Mark Abshire ont formé Nebula en 1997 (après avoir quitté l'aventure Fu Manchu, qui, hasard du calendrier, est également dans ce mag'), ils n'attendent que quelques mois pour sortir un premier opus intitulé Let it burn et c'était ... il y a 20 ans. Un bien bel âge... Un anniversaire que le label Heavy Psych Sounds Records, spécialiste du stoner/psyché, ne manque pas de relever en rééditant trois albums.

Let it burn où comment un trio fait gonfler un mouvement qui marquera les années 90 (le Welcome to sky valley de Kyuss date de 1994) et reste «in» depuis puisque les groupes stoners n'ont cessé de grandir (Queens of the Stone Age, Monster Magnet, ...), de se frotter à d'autres genres et de faire vibrer un public large, réunissant plusieurs générations autour d'une même passion pour la musique des seventies. Le trio a déjà un peu de bouteille, respecte déjà quelques codes ainsi les premiers morceaux sont enregistrés dans le ranch californien de Fred Drake (Earthlings?), épice centre du séisme stoner... Les effets de guitare sont appuyés, la rythmique est puissante, le chant embarque tout le monde par des mélodies burnées et quand t'es dans le trip, une ballade folk casse le rythme. Il faut dire

que «Raga in the bloodshot pyramid» était le dernier titre de l'EP initialement sorti... Une première réédition (par Relapse Records) avait envoyé Nebula graver deux autres morceaux pour donner une plus-value à leur premier succès. «Sonic Titan» et «Devil's liquid» sont enregistrés à New York mais ont le bon goût du désert avec une belle rasade de psychédéisme pour un petit bijou d'instrumental («Sonic Titan») et une énergie folle voire chaotique («Devil's liquid»), avec ces 12 minutes de plus, racheter le disque n'était pas une mauvaise idée... Et 20 ans après ? 2 autres titres sont ajoutés... L'éponyme «Let it burn» en version live lors du festival Roskilde (celui de 2000 et la tragédie durant le concert de Pearl Jam) et une version démo de «Devil's liquid» que Eddie a écrit en 97 et que Mark a mixé en 2012, autant le live est sympa, autant la démo fait un peu mal aux oreilles...

On n'a pas reçu de copie de la réédition de Dos EPs et c'est dommage car on a déjà chroniqué dans le détail To the center, article qu'on t'invite bien sûr à relire... Malgré un artwork bien nul, To the center est un album important pour Nebula car c'est leur premier vrai LP, le groupe avait l'occasion de prouver qu'il pouvait tenir la distance, varier les rythmes, les sons, les mélodies tout en gardant à la fois leur dynamisme solaire et la zénitude d'un lézard qui prend un bain de soleil. Sub Pop avait d'ailleurs déjà réédité cette galette, un choix peut-être influencé par la présence de Mark Arm (Mudhoney) sur «I need somebody» qui n'a pourtant pas grand-chose de grungy. Pour se démarquer, Heavy Psych Sounds Records est allé piocher on ne sait où deux morceaux interprétés en live, «So low» (1999, Berlin, son très sourd) et «To the center» (2001, Chicago, son encore plus sourd), la qualité est catastrophique, le bonus se transforme donc en malus et on préfère repasser directement au début du disque. A noter que ce sont également deux titres live qui complètent la réédition de Dos EPs. Nebula a un peu plus de 20 ans, nous aussi, mais honnêtement, ils ont moins vieilli que nous.

■ Oli

ALVVAYS

Antisocialites (Polyvinyl Records)



C'est un peu LE disque pop de la dernière rentrée scolaire. Une période pendant laquelle, après un trimestre de «pause» festivalière, une quantité incroyable de disques fait surface et par conséquent une chîée d'e-mails inonde ta messagerie électronique. Pas forcément la meilleure période pour découvrir et apprécier toutes les galettes qui ne demandent qu'à être écoutées voire décortiquées, comme le prêchent assez souvent si bien nos amis les attachés de presse. Et le comble dans cette histoire, c'est que sans crier gare (donc sans promo mail), Alvvays sort pile à ce moment-là son deuxième album, Antisocialites. Par le biais d'une consultation hasardeuse du site All Music, je tombe nez à nez sur une page regroupant les albums les plus plébiscités du moment dont le deuxième des Canadiens recueillant au passage la note parfaite de 5 sur 5. Trop beau pour y croire, je me jette sur ce disque tout en ayant dans le même temps de vagues souvenirs de cette formation autour de son single «Archie, marry me» sorti en 2014, un titre repris un an plus tard en live par Ben Gibbard de Death Cab For Cutie qui assoira définitivement le succès de ce groupe de Toronto mené par la séillante et faussement timide Molly Rankin.

«In undertow» inaugure le disque et comporte toutes les substances qui font de lui le titre pop par excellence : une mélodie gracieuse et assurée, une atmosphère éthérée, une narration superbement menée avec des allégories suggérées dans la manière de chanter comme ce saccadé «There's no turning back...» évoquant des déferlements de vagues (dont Molly parle avant) sur les rochers, insinuant un refus, un point de non retour. Car il est bien question de ruptures et d'évasions sur cet Antisocialites, un thème cher à la frontwoman qui se paye le luxe d'inviter Norman Blake de Teenage Fanclub à faire les chœurs sur ce titre. «Dreams tonite», qui le succède, poursuit sa tentative de séduction avec cette voix si mélancolique qu'elle en ferait craquer plus d'un(e). «Plimsoll punks», tout comme «Your type» et «Saved by a waif», fait partie de ces morceaux dévoilant le côté plus enlevé du combo, le tempo augmentant, on est plus proche de Diet Cig que de Widowspeak, pour citer des artistes nord-américains qui gravitent autour de cette scène pop-rock indépendante. À ce propos, quiconque découvrira cette galette saisira assez rapidement le yo-yo entre ces deux aspects «calme-nerveux» (les suites «Not my baby» / «Hey» et «Lollipop» / «Already gone») qui le tiennent en équilibre et nous évite la compilation de chansons gnangnan à l'eau de rose comme pourrait l'être la touchante «Already gone» (un hommage au père de Molly décédé en 2000 dans un accident de la route).

La famille Rankin fut célèbre sur le continent nord-américain dans les années 90, avec sa formation country-folk celtique dont est issu le père de Molly. Cette dernière a choisi une autre voie musicale, celle d'Alvvays, une pop juvénile dans l'air du temps qui ne révolutionne rien mais qui a le don d'offrir des compositions qui font mouche presque à chaque fois, et de te rappeler pourquoi tu aimes ou as aimé tant ce genre. C'est simple, il n'y a quasi rien à jeter sur cet Antisocialites. Moralité : All Music avait donc raison.

■ Ted

DIRTY SHIRT

Folkcore detour (Apathia Records)



Dirty Shirt est connu pour son métal ultra efficace et pour l'utilisation d'éléments du folklore balkanique pour se démarquer des autres. Quand certains (System Of A Down pour les nommer) utilisent quelques petits samples pour colorer leurs morceaux, eux collaborent avec de vrais musiciens pour donner cette couleur à leur musique en studio. En 2017, le groupe est allé plus loin et a monté une tournée de six dates avec Ansamblul Transilvania ou en français l'Ensemble National Folklorique de Transylvanie, une série de concerts où les univers des deux groupes se sont mélangés pour un résultat aussi excitant qu'explosif.

L'énorme album (20 titres !) qu'est Folkcore detour est le témoignage de cette rencontre hors du commun, c'est la preuve sonore que cette idée un peu folle est une réussite, c'est le live capté le premier soir d'avril aux arènes romaines de Bucarest. Un lieu habitué à recevoir de gros concerts puisqu'il accueille le festival Rock in Parc dans la capitale roumaine. La soirée débute avec «Rapsodia romana», un titre de George Enescu, violoniste et compositeur roumain du début XIXème, avant de recouvrir le public de gros son, c'est «Ciocarlia» qui fait la transition, c'est un des titres les plus «folkloriques» de Dirtylicious, le dernier album en

date (2015) des Dirty Shirt qui en joueront ce soir-là quasiment tous les titres, seul «Balkanique» passant étrangement à la trappe. Avec «Moneyocracy», on arrive au cœur du sujet, refrain fédérateur, hurlements jouissifs, samples bien balancés, riffs surpuissants et rythmiques métalliques à souhait croisant le fer avec des airs traditionnels comme si de rien n'était. On a maintes fois noté les qualités d'amalgameurs des Roumains qui ne se contentent jamais d'écrire de bons parpaings, préférant oser la singularité et insuffler une énergie folle et authentique, des grains de folie venus d'un autre âge, de leur terre, de leurs racines. Et avec des morceaux de la trempe de «Dulce-i Vinu'», «My art» ou «Mental csardas» [ce dernier mettant particulièrement la pâtée à SOAD], on est près de demander la nationalité roumaine tant on se sent proche d'eux dans les sensations de bonheur qu'ils procurent. Les précédents albums, moins marqués par le folk sont aussi de la partie, surtout Freak show, si on n'est pas étonné d'entendre l'éponyme, «Saraca inima me» ou l'excellent «Rocks off». Terminer par «Bad apples», c'est s'assurer de foutre un bordel sans nom et de marquer les esprits... De Same shirt different day (2010), on trouve «UB» et «Manifest» qui encadrent une «Balada» instrumentale qui sert de pause au milieu du set. Enfin, en plein déluge sonore (bravo à Charles «Kallaghan» Massabo pour le travail -impeccable- sur le mixage), les Roumains font un détour par l'Allemagne et rendent hommage à Johannes Brahms avec une version un peu plus nerveuse de sa «Hungarian Dance No.5».

A noter que l'orchestre folklorique traditionnel et les métalleux devraient remettre ça cet été pour quelques concerts exceptionnels, l'aventure ne fait que commencer.

■ Oli

LYSISTRATA

The thread (Vicious Circle / L'autre Distribution / Idol)



Alors, il faut le savoir : Ben Amos Cooper, Max Roy et Théo Guéneau, les membres de Lysistrata ont découvert la potion magique pour ne plus devoir passer un tiers de la journée à dormir, afin de satisfaire ce type de besoin vital primaire. Autrement, comment expliquer que dans la seule année 2017, ils puissent remporter le prix Ricard Tour S.A. Live Music, sortir leur deuxième EP *Pale blue skin*, enchaîner une centaine de concerts en France avec quelques dates européennes, sortir leur premier LP *The thread*, en octobre 2017 et continuer de tourner dans toutes les salles ? Alors, oui, cela pourrait être humainement possible si *The thread* était dans la continuité de *Pale blue skin*, une extension de leur première oeuvre, un prolongement stylistique : on glisse quelques réinterprétations, on ressort un titre écarté lors du premier album, on peut même finir par une petite séquence live histoire de montrer qu'on est un groupe de scène. Bon, ils ont tout de même réinterprété deux tracks issus de leurs deux précédents mini albums. Pour le reste, eh bien Lysistrata a surtout pris le temps de faire évoluer son style, de peaufiner l'atmosphère, de travailler les textes.

Avec *The thread*, Lysistrata continue de proposer un rock complexe et polymorphe. On pourrait essayer

d'y rattacher plusieurs étiquettes, comme math-rock, post rock, noise... disons simplement qu'ils s'amuse à jouer du rock, tout en cassant les codes et les structures classiques. On oublie le intro / couplet / refrain / [...] / pont / refrain / outro, on se fiche des 3 minutes 30 de rigueur pour une bonne chanson. Lysistrata expose les schémas préconçus, balance des titres de moins de 2 minutes ou qui dépassent les 11 minutes, en sectionne certains en plusieurs actes, enchaîne les gifles sonores avec les caresses mélodiques. Mais le trio ne cherche pas non plus à partir dans l'expérimentation débridée voire inaudible. Dans toute l'exubérance de *The thread*, il y a une réelle cohérence musicale, un style personnel que l'on avait apprécié dans les premiers albums, qui se prolonge avec une teinte plus sombre. Les textes traitent de mal être, d'angoisses, de tentative de suicide avortée. Avec des airs de *At The Drive-In*, Lysistrata attaque et secoue l'auditoire avec «*The thread*», ou «*Answer machine*». Il chatouille aussi sur «*Dawn*», petite instru dissonante, sympathique et atmosphérique. Et il conclut avec une énorme pépite de 11 minutes, «*The boy who stood above the earth*» : la mise en abyme d'un fait divers raconté par l'écrivain Joseph Campbell pour illustrer le thème de l'héroïsme dans la société moderne. L'acte de bravoure d'un policier qui, à Hawaï dans les années 80, voulant empêcher un suicidaire de sauter d'une falaise, manqua de tomber avec lui. Lysistrata intègre des bribes de son récit, rajoute sa vision de l'histoire et envoie une bande son superbe envoûtante et imprégnante. Une splendide réflexion philosophique humaniste et introspective.

■ Eric



LYSISTRATA

LEUR DERNIER EP THE THREAD EST SORTI EN OCTOBRE 2017 ET LYSISTRATA EST EN PLEINE TOURNÉE FRANÇAISE ET EUROPÉENNE. UNE TOURNÉE QUI AFFICHE PLUS DE DATES QUE 10 TOUR DE FRANCE RÉUNIS. ET C'EST DONC ENTRE LES ÉTAPES DE SAINT GERMAIN EN LAYE ET PÉRIGUEUX QUE THÉO GUÉNEAU, LE GUITARISTE DE LYSISTRATA A PRIS LE TEMPS DE RÉPONDRE À QUELQUES UNES DE NOS QUESTIONS.

2017 a été énorme pour vous (ndlr : plus de 70 concerts, sortie de l'EP Pale blue skin, du LP The thread, les inouïs du Printemps de Bourges, le trophée Ricard S.A. Live Music), c'était l'année de Lysistrata ?
C'est vrai que ça a bien carburé cette année, c'était un peu la course.

Le déclic, ça a surtout été le trophée Ricard ?

Bon, concernant les questions sur le trophée Ricard, on n'y répond plus. On en a trop parlé, il y a des articles sur Internet si vous avez besoin d'informations à ce sujet.

Et puis on ne voit pas ça comme un trophée, mais plutôt comme une expérience. À chaque expérience avec Lysistrata, on en sort toujours un peu plus grand.

Désolé mais concernant le trophée Ricard, c'est une prouesse d'avoir été choisi par un jury qui est toujours resté dans un pop rock assez classique ces dernières années.

Je vais faire un effort pour répondre à celle-là... On trouve ça cool qu'ils aient choisi un groupe comme nous. La tournée Ricard était au-delà de l'éclectisme.



C'était le choc des cultures mais on y est allé sans rien lisser du tout. Tant mieux que Ricard ait fait ce choix de mettre du rock au menu cette année. On espère que ça va continuer d'ailleurs.

The thread est arrivé très rapidement, qu'est-ce qui a motivé la sortie de l'album malgré une année très chargée et Pale blue skin qui venait à peine de sortir ?

On avait prévu de sortir l'album avant que Ricard n'entre en jeu. Ça faisait longtemps qu'on voulait sortir nos morceaux sur un truc officiel. C'est quelque chose qui nous tenait vraiment à cœur. Du coup, on a dû sortir Pale blue skin avec Ricard et de toute façon on savait qu'on voulait enregistrer l'album. Un EP n'a pas une vie très longue et on voulait vite passer à l'enregistrement de nos morceaux. On était vraiment excité à l'idée d'enregistrer. Donc notre seule motivation de sortir cet album, c'était l'envie.

Parlons de The thread, les textes sont plus présents et le chant évolue également. On trouve parfois des similitudes avec At The Drive-In,

c'est l'une de vos influences ?

At The Drive-In fait partie de nos influences, au même titre que toute la musique qu'on écoute aujourd'hui nous influence d'une certaine manière. L'idée étant de prendre du recul par rapport à toute cette masse influente pour en faire un truc qui te ressemble. On écoute Karate, Polvo, Peter Kernel, Russian Circles, Erik Satie et les Beatles.

L'atmosphère et les thèmes abordés sont plus sombres. C'est fini les titres comme «Pierre feuille ciseaux» ?

Le truc étant de ne jamais se fixer de limite, dans la compo comme dans les textes, sinon t'es fichu. Peut-être qu'on abordera des thèmes méga innocents encore, on ne sait pas. On aime bien quand les textes qu'on écrit nous prennent aux tripes. C'est là que la dépression, la peur, l'anxiété, le doute, sont des thèmes qui nous touchent. Après, peut-être qu'on écrira des textes plus engagés un jour parce que ça nous tient aussi à cœur. On n'en sait rien du tout.



Il y a notamment «The boy who stood above the earth», superbe et étonnant morceau qui prend son origine sur les dialogues télévisés entre Bill Moyers et l'écrivain Joseph Campbell. Comment s'est passé le processus de création ?

Le morceau est parti de ce sample de Joseph Campbell. C'était incroyable la façon dont il parle. Il utilise des termes simples pour parler de quelque chose de sensible et n'utilise pas un langage de philosophe qui se regarde parler. Le riff de départ s'est trouvé en résidence. Puis il s'est étoffé. Ça a pris beaucoup de temps pour finir de composer ce morceau. Toute la fin à partir du spoken word de Ben (batterie) a pris naissance en concert. C'était de l'impro ce passage en live, puis au fur et à mesure tout s'est clarifié.

En 2018, vous continuez à écumer les salles, les vacances c'est pour quand ?

«On dormira quand on sera mort.» Jeanne D'Arc.

Internet, les réseaux sociaux, vous les utilisez beaucoup, vous êtes très actifs sur Facebook. C'est indispensable ou cela est naturel pour vous ?

On aime bien faire ça. On le prend beaucoup au second

degré, on trouve l'outil ludique pour le groupe. Pour Ly-sistrata, ça nous fait marrer de poster des photos à la con. C'est assez naturel en fait. Si ça nous faisait chier, on ne posterait rien.

D'ailleurs, sur votre page de présentation Facebook, vous changez souvent les items (en ce moment, «artistes que nous aimons : Maroon 5, Gorgoroth, Pierre Billon», «genre : Loud»), vous en avez marre qu'on vous colle des étiquettes ?

Encore un signe qu'on utilise Facebook pas vraiment au super sérieux. On avait envie de marquer des conneries. Sinon oui, c'est chiant de coller des étiquettes. L'autre jour on discutait avec We Insist! et on se disait qu'on se mettait un peu dans une sorte de rock inclassable. Du coup, on dit rock «alternatif» parce que parfois ça alterne.

Vous avez tourné avec beaucoup de groupes, lesquels sont, selon vous, à ne absolument pas rater ?

We Insist!, Papier Tigre, It It Anita, Totorro, Ropoporose, tRuckks (oui ça s'écrit comme ça), No Metal In This Battle, Robot Orchestra, Nursery, Lingua Nada, PAUS, Equipe de Foot. Après ça, vous pourrez mourir tranquille.

Vous avez grandi et fait votre culture musicale avec quels artistes ?

Au début des trucs basiques de rock 70's. Chacun avait une culture différente. Quand j'ai rencontré Max et Ben, j'avais vraiment l'impression de rien connaître à la musique. Eux ils connaissaient Ian Dury et les Beastie Boys. C'était la révolution. Puis on a remonté les années jusqu'à la décennie de notre naissance. Donc les années 90's et là on a vraiment switché. On a découvert les Thugs, Sonic Youth, Radiohead, Papier Tigre, We Insist!, Zarboth, Fugazi.

Vous avez rejoint Vicious Circle, label de qualité. Comment s'est fait la rencontre, et qu'attendez vous de ce label, grandir un peu plus ?

La rencontre s'est faite aux Transmusicales de Rennes en décembre 2016, puis on s'est revu sur Bordeaux autour d'un thé pour discuter. On a tout ce qui nous plaît dans ce label. La passion de la musique, la bonne en-

tente, la confiance. Philippe et Guillaume sont devenus des amis. Comme tous ceux qui travaillent avec nous d'ailleurs.

Le W-Fenec a fêté ses 20 ans, votre moyenne d'âge est environ de 20 ans, vous vous voyez où dans 20 ans ?

On a pas envie de s'imaginer où on sera. En tout cas pas dans un Zénith.

Merci à Guillaume (Vicious Circle) et Théo de Lysistrata

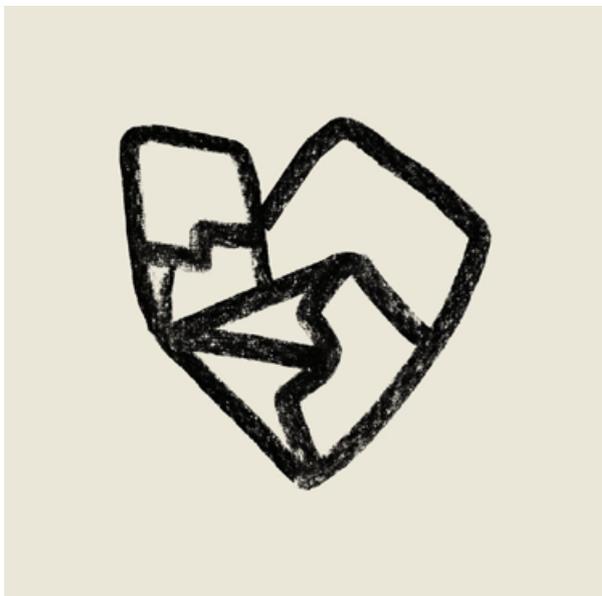
Photos : Max Chill - Rod Maurice

■ Eric



CONCRETE KNIVES

Our hearts (Vietnam)



Concrete Knives c'est un peu le conte de fées qui devient réalité, l'histoire vraie d'un jeune groupe de Caen qui se fait remarquer par un label indépendant londonien : Bella Union, fondé par deux ex-Cocteau Twins... la classe quoi ! La rencontre donnera lieu à la signature sur ladite structure et s'en suivra un album *Be our own king* en 2012, ce dernier rencontrera un joli succès public et critique [je précise parce que les deux ne vont pas toujours ensemble...]. Ainsi, ils vécurent heureux mais n'eurent aucun autre album...

Finalement, l'envie de procréer à nouveau va (petit) pousser les natifs de l'Orne à changer de label afin de voir si l'herbe y est plus verte et plus fertile. C'est donc avec Vietnam, jeune label parisien (émanation de So Press), que ces derniers ont décidé de choisir pour écrire leurs nouvelles aventures ! Cinq années auront été nécessaires pour se remettre au boulot et accoucher de ce nouvel opus et c'est «Bring the fire» tout cuivre dehors qui sert de faire-part, le titre est entraînant et stimulant à souhait, c'est le genre de morceau qui squatte sournoisement et durablement votre cortex cérébral. A ce petit jeu les Caennais sont plutôt doués lorsqu'il s'agit de poser le bon riff au bon moment (Nicolas Delahaye), la ligne de basse généreuse (Au-

gustin Hauville), les subtiles percussions (Guillaume Aubertin) et les discrets mais efficaces arrangements (Adrien Leprêtre), l'alchimie est parfaite et c'est ce qui rend la musique du combo addictive, à l'instar de «Gold digger», «Our hearts» et «On the pavement». Impossible également de passer à côté de la royale interprétation de Morgane Colas, dont la voix aussi envoûtante qu'hypnotique plierait illico l'affaire de n'importe quel « talk show » à la con ! Autant maîtrisée qu'inspirée, la musique du groupe navigue avec une facilité déconcertante entre les eaux sans jamais chavirer : taquinant Hooverphonic sur «Sometimes», flirtant avec le fantôme de The Smiths sur «The quiet ones», ou en se hissant au niveau d'un Throwing Muses avec la sublime paire «Babies»/»Tightrope».

Il n'y a pas de place au hasard ni à la chance ici, trop de qualités sont réunies et on comprend facilement pourquoi Simon Raymonde a flashé sur les Normands...

■ Stephan

MONKYPOLIS

Jet lag (Musicast)



Après le Heart flesh skull bones des Harmonic Generator et le Shreds of tales de Grit, voilà un nouvel album «puzzle». Débutée au printemps 2016, l'aventure devait amener les Monkypolis à sortir 4 EPs numériques (un par trimestre), enchaîner les clips et les concerts avant de regrouper l'ensemble des morceaux sur un seul «vrai» album. Les aléas et les difficultés du monde de la musique ont fait que le combo a dû revoir quelque peu son ambition à la baisse préférant zapper la quatrième étape et livrer les trois deniers morceaux sur cet album intitulé Jet lag sans les isoler sur un EP coloré.

Les titres sont mélangés, et peuvent du coup se présenter autrement, ainsi, le court «Jet lag», dynamique et punchy, qui était annoncé comme un bonus sur #B4CC03 se retrouve ici en première position, celle qui donne le ton et donne surtout envie d'écouter la suite, l'explosivité et le petit grain de folie de cette centaine de secondes correspond bien aux Monkypolis, jamais avares dans la dépense d'énergie et l'intégration de passages plus osés via des effets, des sonorités, des instruments ou des invités. Il ne faut d'ailleurs pas attendre bien longtemps avant de croiser l'un d'entre eux en la personne de DJ Fong Fong, champion du

monde de platines en 2012 et qui scratch le single bleu (#42C0EE), à savoir «To the bone». «Tonight» était encore inconnu de nos services, il est porté par une belle ligne de basse et une mélodie entraînante mais à côté du gimmick de «Give me some love» et la magie de «Crazy game» que j'ai déjà en tête depuis quelques mois, le match n'a pas lieu... Parus sur le tout premier EP (le rose, #HD2D8D), «Children of the sun» et «Every single day» sont plus nuancés dans les rythmes et les sons, moins percutants, ils sont tout de même une étape intéressante de ce voyage qui amène à «Jump into the fire». Là encore, le gimmick de guitare sert de pièce d'identité au morceau dont l'atmosphère prog-pop est plus que charmeuse. L'autre inédit des Grenoblois est «Happiness», un titre tout en douceur acoustique avec au chant une petite surprise puisque c'est Nicolas qui prend le micro et prouve qu'il ne sait pas que jouer de la batterie. Le tempo remonte avec «Car crash» mais la cerise sur le gâteau reste à (re)venir puisque le dernier titre, le «bonus», est bien entendu leur cover du «Shout» de Tears For Fears. A la fois ouatée et puissante, Come on I'm talking to you, elle est irrésistible.

Avec un peu de retard, Jet lag a fini par atterrir, il permet à Monkypolis d'affirmer sa personnalité en délivrant quelques tubes qu'il est facile de louper dans la jungle numérique mais un peu moins quand on a le CD entre les mains. Espérons maintenant que leur énergie contagieuse trouve à se produire live ailleurs que dans le quart Sud-Est du pays...

■ Oli

GHOST

Ceremony & devotion (Caroline International)



Il aura fallu attendre trois (savoureux) albums studios et deux (formidables) EP pour que Ghost s'affaire à proposer à ses fans de plus en plus nombreux un album live. Et comme à chaque nouvel arrivage du groupe (?) suédois, je suis tout excité à l'idée de passer un bon moment avec ces apôtres de Lucifer. Comment pourrait-il en être autrement ?

Ceremony & devotion est donc un album live en forme de joli best of capté lors d'une dernière tournée US du «Popestar Tour». J'avoue toutefois avoir encore du mal à comprendre pourquoi ce disque n'est pas agrémenté d'un DVD ou d'un Blu-Ray, et ce au présumé grand dam des amateurs du groupe. C'est d'ailleurs très étonnant, l'aspect visuel étant un atout fort et puissant (pour ne pas dire une marque de fabrique) de Ghost. Contentons nous donc du son. Un best of live donc, qui offre à l'auditeur le meilleur (sans blague !) des cinq productions du groupe (quatre en fait, If you have ghost n'étant pas représenté dans la set-list). Les «déjà» standards de Ghost sont interprétés à la perfection par un ensemble de Ghouls véritablement à l'aise avec leurs instruments. Le talent de composition du groupe n'est plus à prouver, et ce disque se révèle être un excellent résumé de la jeune mais déjà prolifique carrière d'une des sensations rock de la décennie. Comment,

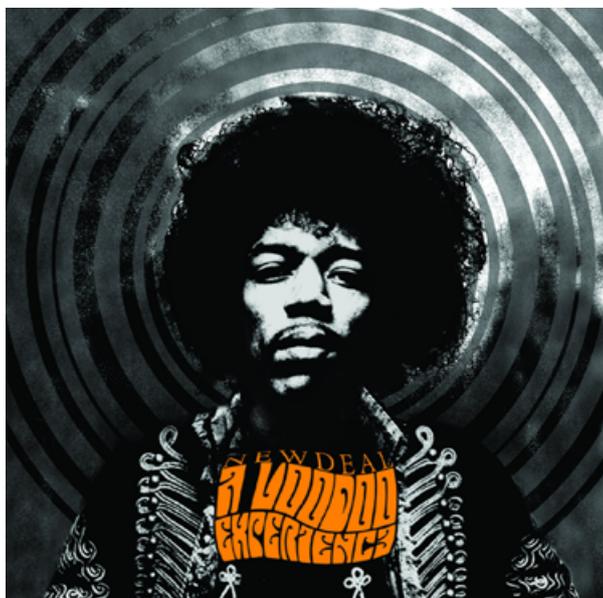
en effet, ne pas succomber au terrifiant «Absolution», au satanique «Year zero» et au génial «Ritual» ? Et même si le chant n'est pas toujours juste (on a l'impression que Papa Emeritus accentue son mauvais accent anglais du fait de prêcher la bonne parole sur le territoire de l'oncle Sam), c'est quand même un réel plaisir d'entendre des versions plus «heavy» mais toujours popisante (ou papisante, comme tu veux !) des bijoux composant la quasi parfaite discographie des hérétiques. D'autant plus que le mix homogène est fidèle aux prod' studio du groupe, et le son de ce live peut être trop bon pour être honnête (entendez par là authentique). Mais (car il y a toujours un mais), depuis les «révélations» sur l'identité des musiciens et la levée du voile sur le véritable fonctionnement du groupe (qui est en fait une poignée de zicos réunis autour du seul véritable membre de Ghost, à savoir le chanteur), la magie n'opère plus vraiment de la même manière. Au même titre que le côté «communicatif» et «théâtral» quelque peu exacerbé sur scène depuis la sortie de Meloria qui, de ce fait, atténue le côté maléfique des prestations live données jusque là. Difficile bien évidemment de retranscrire sur disque, mais les versions précédentes de Papa Emeritus en imposaient bien plus par leur «silence» que la version actuelle qui se révèle, par ses postures et son tour de chant, des ambitions de crooner. Mais je ne vais pas faire le coup du vieux con qui affirme à qui veut bien l'entendre que c'était mieux avant, car au final, ce n'est (à l'avis d'un certain nombre de fans) certainement pas vrai.

Avec les tournées mondiales qui ont suivi la sortie de Meloria, Ghost s'est imposé comme un futur grand de la scène rock mondiale. Tant auprès de la communauté métal qu'auprès de la large sphère des amateurs de musique électrique et éclectique. Et qu'importe au final s'il ne révèle n'être qu'un projet mené d'une main de maître (et de fer) par un individu qui a déjà tout planifié (c'est pas moi qui le dit, c'est lui), Ghost demeure une machine de guerre, un rouleau compresseur invincible en constante évolution. Et je ne vois pas ce qui pourra l'arrêter.

■ Gui de Champi

A VOODOO EXPERIENCE

Tribute album to Jimi Hendrix (Newdeal Music)



Le label alsacien Newdeal Music chercherait-il à faire parler de lui ? En tout cas, cette nouvelle sortie devrait attirer de nombreux regards vers l'Est. Car si les groupes qui font partie de cette écurie sont ultra indépendants et encore peu reconnus nationalement, leurs offrandes pour concrétiser *A voodoo experience* permet une synergie et transforme un «simple» tribute album en monument à la fois à la mémoire d'un musicien hors du commun et à l'exercice de «la reprise».

On a souvent été amenés à palabrer sur les covers, se plaindre quand elles sont trop éloignées de la version d'origine ou quand elles en sont trop proches, quand elles cherchent à imiter et qu'elles deviennent parodiques, trouver l'équilibre n'est jamais simple. Alors quand il s'agit de s'attaquer à plusieurs au répertoire d'un génie, l'aventure semble encore plus ardue. Pari relevé et pari réussi pour la fine équipe de Newdeal Music qui honore Jimi Hendrix, son style, son héritage sans oublier d'apporter leurs touches personnelles.

Piochant dans les quatre disques officiels du Voodoo child mais surtout dans son premier effort, les sept groupes ont suivi leur instinct et leurs goûts pour s'attaquer à des morceaux qui ne sont pas obligatoirement les plus connus (on trouve «Little wing», «The wind cries mary», «Machine gun» mais pas de «Hey Joe», «Foxy lady», «Purple haze», «Freedom»). Les premiers à se mettre en évidence, et en danger, ce sont les Stellar Temple qui avec «Are you experienced» rappellent que Jimi est né (et enterré) à Seattle, ils sonnent ici comme Temple of the Dog et démontrent, si besoin était, la filiation avec le grunge. Le combo est très à l'aise et l'amalgame entre leur univers et ce titre culte fonctionne à merveille. C'est d'ailleurs une remarque que je pourrais faire pour toutes les pistes, à part peut-être l'excursion un peu lointaine de Nic-U qui a totalement transformé «Manic depression» pour le faire fondre dans son moule sombre et aventureux. The Moon Drivers ont quant à eux davantage respecté le titre original. Comme pour Osh et sa version de «Have you ever been», les pédales sont à l'honneur, que ce soit la distorsion ou la wah-wah, les deux ont été popularisées par celui qui déconstruisit l'hymne américain un lundi matin dans la campagne de Woodstock. Avec le morceau de Nedjeva («Machine gun»), c'est avec un groupe comme Rage Against The Machine que l'on tisse des liens et revoit la musique autrement. Me As the Devil s'est également amusé avec «Little wing» et son envolée orientale du plus bel effet. Le titre qui referme le disque est la réinterprétation de «The wind cries mary» par Mr Yaz qui lui donne une teinte jazzy rappelant, là encore, qu'il existe de nombreuses passerelles entre Hendrix et le jazz.

Quelles que soient les ambiances, on reconnaît toujours la touche du groupe comme celle de Jimi dont les compositions caméléons sont capables de se fondre dans toutes les atmosphères, signe qu'elles sont excellentes. Pour ajouter à cette débauche de qualité, ce tribute est dispo en vinyle collector au packaging méga classe. Dépêche-toi avant qu'il ne soit épuisé.

■ Oli

A VOODOO EXPERIENCE

A VOODOO EXPERIENCE EST COMME SON NOM L'INDIQUE UN EXERCICE PARTICULIER, IL S'AGISSAIT POUR LE LABEL NEWDEAL MUSIC DE RÉUNIR LA PLUPART DE SES GROUPES AUTOUR DE JIMI HENDRIX, LE RÉSULTAT EST AUSSI SURPRENANT QU'INTÉRESSANT ALORS ON A OUVERT UN GROUPE DE PAROLE SUR LE SUJET...



© julien "Judd"

D'où est venue cette idée d'associer les groupes du label pour un tribute ?

Nicolas (Nic-U / Newdeal Music) : L'idée de départ n'était pas forcément de faire un «tribute» mais une sorte de compil' des groupes du label pour promouvoir nos artistes. On a pensé que ce serait plus créatif et motivant de renvoyer tout le monde en studio pour enregistrer un titre inédit et qu'il fallait trouver une idée directrice...

Pourquoi avoir choisi Jimi Hendrix ?

Nicolas : C'est un choix qui ouvrait beaucoup de possibilités artistiques. Il a expérimenté beaucoup et dans plein de styles différents... chacun en fouillant un peu et en se replongeant dans sa discographie pouvait trouver une pépite... David (guitariste de Stellar Temple et producteur de trois des 7 titres) : L'idée était de pousser les musiciens à se replon-

ger dans les classiques comme Hendrix et à tenter de trouver une interprétation originale d'un artiste qui est franchement difficile à égaler. Chez Hendrix il y a tout... un niveau musical de folie, pas juste en temps que virtuose mais plutôt en tant que songwriter... Il y a la prod, qui même si ça date un peu était totalement novatrice et radicale. Il y avait aussi une envie de sonner «unique» que l'on doit aussi en partie à Eddy Kramer.

D'autres artistes étaient en «compétition» ?

David : Carrément, les Beatles, Pink Floyd, David Bowie, les Rolling Stones, Europe... ah non pardon, pas Europe, je voulais dire Larusso ! C'était la première idée. (rires)

Ensuite, il a fallu choisir des titres et pas tous le même, là encore, comment vous avez procédé ?

Les plus connus («Hey Joe», «Foxy lady», «Purple haze», «Freedom»...) ne sont pas de la partie, c'est une volonté de se démarquer ?

Nicolas : Assez naturellement les groupes se sont dirigés vers des titres moins connus et différents...

David : Carte blanche avec une recommandation : essayer de ne pas tomber dans «on va shredder» sur «Voodoo chile». Du coup, personne n'a choisi de «classique» à part «Little wing» qui est «LA» ballade par excellence... surement un des plus beaux titres de tous les temps à mon sens.

Le vinyle est méga-classe, y aura-t-il une réédition si la première (ultra limitée) est épuisée ? Qui a réalisé l'artwork ?

Nicolas : On voulait mettre l'accent sur le côté unique de l'objet... d'où une version luxueuse et limitée à 300 exemplaires en vinyle.

La conception de la pochette et la sérigraphie sont l'oeuvre de notre ami Linus du 7ème œil, un spécialiste des séries limitées originales. Chaque disque est une véritable oeuvre d'art, un objet unique... Il n'y aura donc pas de réédition tel quel, ça n'aurait pas de sens... En tout cas je suis très fier de cet album, on y a mis beaucoup d'ambition et de passion... c'est une belle oeuvre collective... et franchement c'était casse-gueule !!!

Quel est ton titre préféré sur ce tribute (à part le tien !) et pourquoi ?

Pat (Nedgeva) : «The wind cries Mary». Déjà parce que ce morceau est fabuleux, et la version proposée sur le tribute est un régal. Le côté smooth, jazzy et la voix. Bref, coup de cœur !

Marc (MeAstheDevil) : Question très difficile car tous les groupes proposent quelque chose d'intéressant sur la compilation et y laissent transparaître leur personnalité. Mention spéciale pour le côté décalé et «sous acides» de la version très personnelle de «Manic depression» par Nic-U ! Hendrix aurait certainement adoré ce grain de folie !

David (Stellar Temple) : Je crois que je les aime tous ! Je suis très fier du travail fourni par tous les groupes... je préfère ne pas faire d'ordre de préférence, ils sont tous tellement

susceptibles que sinon certains viendront me chier sur le paillason... et c'est déjà arrivé deux fois cette semaine alors stop !! (rires)

Ben (The Moon Drivers) : Difficile à dire mais je dirais «Have you ever been» par Osh. Bien qu'attiré naturellement par les gros sons stoner comme ceux de Stellar Temple ou Nedgeva, leur version avec ce côté saoul 60' reste proche de l'original, on reconnaît bien le titre mais avec ce côté Osh, Hendrix aurait pu enregistrer une version similaire, ça aurait très bien collé sur l'album Electric ladyland...

Yacine (Mr Yaz) : «Have you ever been» par Osh également, pour le côté soul qu'ils ont amené et le psyché qu'ils ont conservé, à leur manière.

Que représente Jimi Hendrix pour toi ?

Yannick (Osh) : Mon dieu absolu !!! Le seul truc que je collectionne ! J'aime évidemment son jeu de guitare, rapide et enflammé en live mais au-delà de ça sa musique toute entière et ses idées de production sur ses trois albums, la profondeur et l'indicible, le côté impressionniste, les contours très flous... et ces fucking son de guitare !

Pat : C'est le grand patron de tout guitariste ! Ce mec a révolutionné la façon de jouer de la 6 cordes. Il était d'ailleurs considéré comme un OVNI à ses débuts, avec une musique, un son et une attitude... très novateur pour l'époque.

Marc : Hendrix est la représentation et le symbole d'une liberté «guitaristique» et musicale. Voilà un mec dont le jeu est totalement débridé : le cœur est directement connecté aux doigts. Cette liberté d'expression pourrait bien être ce que l'on recherche tous dans la musique et dans l'art en général. Ça ne veut pas dire non plus qu'on ne s'impose aucune contrainte. Les contraintes peuvent être stimulantes et génèrent parfois de bonnes idées. Faire une reprise est déjà une contrainte en soi.

Nicolas : La puissance et la force de la créativité artistique !
Yacine : Personnellement, je suis fan absolu de Hendrix, même si je n'écoute plus autant qu'avant, ce qui n'est pas autant le cas des autres membres du groupe, qui apprécient quand même beaucoup ! Du coup je dirais un personnage unique, qui a bouleversé les codes de la guitare électrique.



Un showman sans égal dans le rock et l'incarnation d'un charisme sans limite.

Ben : Un artiste et surtout un précurseur du son, de la technique de studio, incontournable parmi tant d'autres (The Beatles, Bowie...) qui a permis un développement musical et culturel à une époque mais qui est et restera toujours d'actualité. Le type a quand même fait une pelleté d'albums, de concerts, de séances de studio, d'expériences en si peu de temps, on a rarement vu ça.

Il a un son et un style particulier, ce n'est pas forcément un cadeau pour une reprise ou alors, au contraire, c'est un plaisir de jouer un de ses titres ?

Marc : Si on cherche à reproduire une chanson de Hendrix à l'identique, on va forcément se casser les dents car personne ne parvient à imiter le maître, même les plus grands. Il est nécessaire d'apporter une véritable singularité dans cet exercice périlleux. C'est pourquoi je voulais vraiment m'éloigner de son style et proposer une reprise très personnelle où la guitare ne serait pas au centre du morceau. Dans ma version de «Little wing», il y a un solo de stylophone !

Yacine : C'était un régal, car chacun y a mis sa touche et sa sensibilité en s'affranchissant de ce son, presque inimitable de toute manière... En plus au lieu de la guitare, on a plutôt axé le morceau sur le Rhodes comme instrument soliste central avec un bass / batt vraiment compact. La guitare est reléguée au second plan et brode autour de tout ça. Super exercice !

Yannick : Ce qu'on reprend ce sont juste des chansons donc... Et personne n'est allé dans le truc «guitare», comme plein d'autres l'ont déjà affreusement réussi sur d'autres disques.

Ben : Les deux, c'est toujours plaisant de «jouer « du Hendrix, mais faire une reprise avec la patte du groupe relève un défi, il n'y a aucun intérêt de faire une exercice de style «à la manière de», et c'est chose faite par ce disque, tous les groupes ont joué le jeu.

Pat : Son style de jeu a énormément influencé les guitaristes. Il y a du Hendrix dans chacun des groupes «classic rock» c'est indéniable. C'est un pur kiff de jouer du Jimi !

Une bonne reprise, c'est quoi ?

Pat : C'est d'abord un putain de bon morceau. Puis une touche de personnalité et de surprise, sinon peu d'intérêt.

David : Une bonne reprise c'est quand le ballon arrive à la perfection sur le pied de l'attaquant et que ce même attaquant défonce le cul de la mère de Yannick Eichert avec sa reprise de l'espace... Ça, putain c'est une bonne reprise !!! (rires)

Yannick : Garder au moins le même texte, la même mélodie, le squelette harmonique et tout ce qui fait la valeur du morceau, et inventer le reste.

Nicolas : Peut-être parfois celle qui fait (re)découvrir un mor-

ceau peu connu...

Yacine : C'est une reprise qui respecte l'identité du groupe qui fait cette reprise, quitte à s'affranchir totalement du son de départ. Ça ne marche pas forcément, mais si c'est pour coller à la version originale, on perd l'intérêt artistique, à mon avis...

Ben : C'est une claque dans la gueule à la première écoute ! Comme si on nous présentait un nouveau morceau, tout en reconnaissant l'original... une sorte d'hommage avec sa propre identité... rien à voir avec ses voyous des télé-réalité et autres tours de chant qui reprennent en chœur souvent en massacrant l'original... Si on aime un titre tel qu'il est pourquoi écouter une reprise à l'identique ? Je suis sûr que les Foo Fighters joueraient parfaitement bien à l'identique «Highway star» de Deep Purple... mais quel intérêt ? Par contre si ils le font «à la Foo Fighters», j'achète !

Si tu voulais qu'un groupe reprenne un de tes titres, ce serait lequel et par qui ? (les morts peuvent jouer)

Marc : «Cannibal» par Nana Mouskouri !

David : Je voudrais que Scorpions reprenne le premier morceau que j'ai écrit à 14 ans... C'était tellement horrible que je serai vengé pour les immondices qu'ils nous ont imposé à partir des années 90 comme «Wind of change» par exemple.... putain ce sifflement ferait débander un hardeur sorti de prison !!

Ben : Dans la catégorie mort, je monte un all-starband : Bonham à la batterie, Hendrix à la gratte lead et aux chœurs (chacun son tour), Bowie au chant lead et s'il n'est pas disponible on appellera James Brown si il n'a pas brûlé en enfer, Malcolm Young à la gratte rythmique, et bien sûr Jack Bruce à la basse. Dans la catégorie vivant, je demande à Triggerfinger.

Pat : «Release my pain» joué par le Velvet revolver ! Mais ça va être compliqué...

Yacine : Alors ça c'est le rêve ! Stevie Wonder ou Donny Hathaway au chant, Joe Dart à la basse, Prince à la guitare et aux chœurs, Beyonce aux chœurs également avec Lalah Hathaway, Steve Jordan à la batterie, Gorge Duke au Rhodes !! Et ils peuvent reprendre ce qu'ils veulent !!!

Et la reprise que tu voudrais enregistrer pour un autre projet ?

Yacine : N'importe, mais si c'est un challenge, plutôt un titre éloigné de ce qu'on fait, pourquoi pas un morceau kitch qu'on devrait réarranger !

Nicolas : Mon Dieu, j'espère juste que personne ne fasse une blague vraiment lourde sur le groupe Scorpions !!! Sinon une version dark/acoustique de Kim Wilde... ça aurait de la gueule !!!

Ben : Aucune idée, tout et n'importe quoi tant que ça a un intérêt musical, sinon on postulerait pour jouer dans Taratata

dans la catégorie «duo pour un faire n'importe quoi» comme Grand Corps Malade et Zaz qui avaient repris «La foule»... Désolé c'est un souvenir pénible télévisuel personnel ... Piaf s'est retournée dans son cercueil !!! Heureusement elle s'est retrouvée dans le bon sens car Bruel avait déjà fait une reprise de ce titre juste avant...

Yannick : «Highway star» de Deep Purple tel quel ! Juste pour le plaisir de le jouer hein ! Pas pour le faire écouter. Comme dans le Jazz-rock quoi !

Marc : «Russians» de Sting par exemple. Un certain nombre de hits pop des années 80 m'attirent pour leur sens développé de la mélodie et me semblent appropriés à l'exercice de la reprise, pour peu qu'on les malmène un peu.

Pat : Il y en a des tonnes ! Avec Nedgeva on intègre souvent une ou deux reprises dans nos setlists, pas forcément toujours les mêmes... Je dirais «Black dog» de Led Zep ou bien «Slaves and bulldozers» de Soundgarden !

David : Je voudrais reprendre «Wind of change» pour faire chier la planète entière car je suis un vieux con aigri et je déteste tout le monde... D'ailleurs je déteste tes questions alors j'arrête cette interview et je pars manger un enfant !

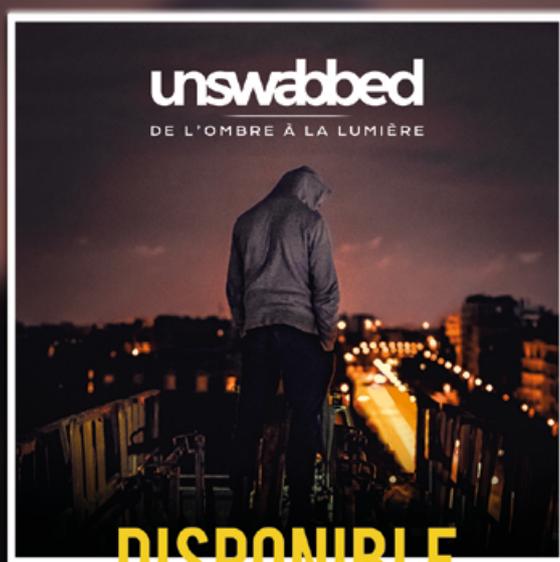
Bon appétit et merci à tous : Yacie, Ben, David, Marc, Yannick, Pat et un peu plus à Nic pour avoir permis cette interview !

Photos : DR

■ Oli

unswabbed

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE



DISPONIBLE
EN CD & DIGITAL

29.04 TOURS (37) **BAR A MINES**
30.04 NANTES (44) **FERRAILLEUR - WARM UP HELLFEST**
03.05 AMIENS (80) **LUNE DES PIRATES**
05.05 ANGOULEME (16) **LE MARS**
12.05 SILLY (B) **SALON - AFM**
02.06 MONTBELIARD (25) **ATELIER DES MOLES**
28.07 ETAPLES SURMER (62) **ROCK EN STOCK FESTIVAL**
01.09 CHAPELLE-LEZ-HERLAIMONT (B) **CERCLE ROCK & METAL FESTIVAL**
27.10 LIEGE (B) **FESTIVAL LA GUERRE DES GAULES X**



W-Fenec.org

TOUTE LA TOURNEE SUR [FACEBOOK.COM/UNSWABBED](https://www.facebook.com/UNSWABBED)

LO

RAGE
TOUR

ERNE BALL

schecter
guitar research

MAPEX

VATER

M

LA GROSSE
Ride.com

MYROCK

MARMOZETS

Knowing what you know now (Roadrunner Records)



Du gros power-rock au chant féminin ça vous tente !? Non, alors passez votre chemin... dans le cas contraire vous serez peut être séduit par l'offre de Marmozets. Natif du Yorkshire, le groupe s'est formé à la fin du lycée en 2007 avec la particularité d'être composé uniquement des frangins et frangines de deux familles : les Bottomley et les Macintyre. Une décennie que les deux fratries envoient du lourd avec, notamment, un premier skeud en 2014 *The weird and wonderful Marmozets* déjà chez Roadrunner Records.

Pour la faire courte et éviter de trop se masturber la nouille, on va dire que la musique des Britanniques se situe entre Veruca Salt et l'éponyme de Melissa Auf Der Maur, du pseudo post-grunge en bien calibré niveau prod', comme pouvait l'être *America's sweetheart* de Courtney Love, mais en bien ! Côté scène, c'est aux côtés de The Used, Funeral For A Friend et Muse que le quintet prouve qu'il en a dans le ventre, on fera d'ailleurs un petit rapprochement avec *Absolution* des derniers sus nommés dans l'utilisation des power-chords. Ceci étant dit, il serait dommage de clouer nos voisins d'Outre-Manche au pilori pour quelques similitudes peu flatteuses, car, malgré un aspect un peu «mainsteam» et l'inutilité flagrante de la ballade aux trois quarts du

disque, le reste, soit onze cartouches, ne souffrent d'aucune critique et sont plutôt bien torchées, c'est punchy et structurellement varié. La pression ne redescend pas (excepté sur le poussif «Me&you») et la partie «voix» est parfaitement assurée par une «Becca» (Rebecca Macintyre) aussi à l'aise dans le haut que dans le médium du registre et, cerise sur le flan, sait vociférer correctement même si c'est à de (trop) rares occasions !

En clair, *Knowing what you know now* enfile les tubes comme les époux Balkany avec les affaires, et ce, sans jamais être racoleur. On placera tout de même quelques morceaux de choix sur le dessus du panier comme «Habits», «Mean to be», «Lost in translation», «Start again», «Like a battery», «Suffocation», «Run with the rhythm» ou encore «New religion», soit plus de bons titres sur un album que Muse en aura pondu dans sa carrière !

■ Stéphan

HANGMAN'S CHAIR

Banlieue triste (Music Fear Satan)



Pas habitué à faire du surplace, Hangman's Chair continue son chemin tout en conservant ce qui fait sa ligne directrice (une forme de détresse absolue) mais allège quelque peu son fardeau en même temps que le poids de sa musique.

Alors bien sûr ça reste du stoner/doom formidablement bien construit et écrit mais le groupe va encore plus loin dans la clarté. Entrevue sur certains passages de *This is not supposed to be positive*, la quête d'une certaine quiétude, ou pourquoi pas une sorte d'état se complaisant de la lassitude, la construction d'ambiances plus légères et lumineuses que sombres et pesantes illumine ce *Banlieue triste* qui les amène au plus proche des Mars Red Sky. Moins métallique, moins poisseux, moins étouffant, l'atmosphère libère de l'espace pour de l'écho, des notes de guitares claires, un chant plus doux (le somptueux «*Negative male child*»), des détails sonores qui accrochent l'oreille et rendent l'ensemble plus impressionnant encore tant tout est maîtrisé. Et quand le mode «*old school*» avec saturations grasses et riffs lacérant repointe le bout de son nez («*Naïve*», «*Tired eyes*», «*Full ashtray*»), le contraste est encore plus excitant, donnant la (Hangman's) chair de poule. Les deux titres cités ouvrent

d'ailleurs l'univers des Parisiens à deux invités particuliers, James (connu pour son projet *Perturbator*) vient déposer des nappes synthétiques inquiétantes sur «*Tired eyes*» alors que sur «*Full ashtray*», c'est l'esprit de Georges Bataille qui est invité puisqu'on nous fait la lecture d'un extrait de *La conjuration sacrée*, texte qui traite du sens de la vie et de la mort inéluctable, libératrice. C'est le dernier, long, morceau de l'album, morceau glacial et glaçant qui meurt peu à peu... et nous donne envie de relancer la machine pour ne pas rester sur cette sensation douloureuse. À noter qu'un autre invité, en l'occurrence Marc (Mucky Pup, bassiste chez *Dog Eat Dog* durant un temps, *Mongolito*, *Wolvenest...*) fait également une petite apparition sur «*Sidi Bel Abbès*», un des deux titres instrumentaux, celui-là est porté par une guitare déchirante, alors que l'autre, «*Tara*» est dominé par une rythmique étouffée.

Artwork intrigant imageant cette *Banlieue triste* qui n'offre que du gris aux hommes qu'elle entasse, décrépitude et sentiment d'abandon, *Hangman's Chair* offre toute sa noirceur en dix plages, qui, paradoxalement, sont les moins obscures que le groupe ait produites. Le groupe accepte cette fatalité, n'essaye plus de combattre, se laisse juste porter par sa mélancolie, faisant avec pour essayer de s'y habituer en évitant les heurts. À décrire, ça fait froid dans le dos, à écouter, c'est génial.

■ Oli

INSOLVENCY

Antagonism of the soul (Send The Wood Music)



Fondé en 2012, Insolvency regroupe Pierre (chant, basse), Valentin (chant et guitare), Bruno (guitare qui a remplacé Jules en 2014) et Mickaël (batterie), un quatuor qui enregistre une première démo éponyme en 2015. Revendiquant l'influence de Trivium, ils évoluent dans un style mêlant un heavy dépoussiéré et débarassé du chant haut perché et des mélodies puissantes issues du métal core. Basé à Troyes, le groupe bouge pour croiser la route des No Return, Smash Hit Combo ou Melted Space puis retourne s'enfermer en studio, chez lui mais aussi au Treehouse avec Jim Pinder et Carl Bown (mais sans Colin Richardson), studio anglais qui a travaillé avec Bullet For My Valentine, While She Sleeps, As I Lay Dying, Machine Head...]. Le résultat, c'est ce Antagonism of the soul, premier album qui sort en janvier 2018 chez Send The Wood Music.

Après une piste d'introduction toute en douceur, «Tears of the world» éclate les tympanes, riffs sauvages, rythme massif, après à peine 30 secondes, la guitare s'envole déjà en solo pour mettre les deux chanteurs sur les rails, l'agression est double, la gratte continue d'un côté son boulot de sape, de l'autre de décorer l'atmosphère et bing, voilà que le deuxième chant se mue en lignes harmonieuses et puissantes. Sans

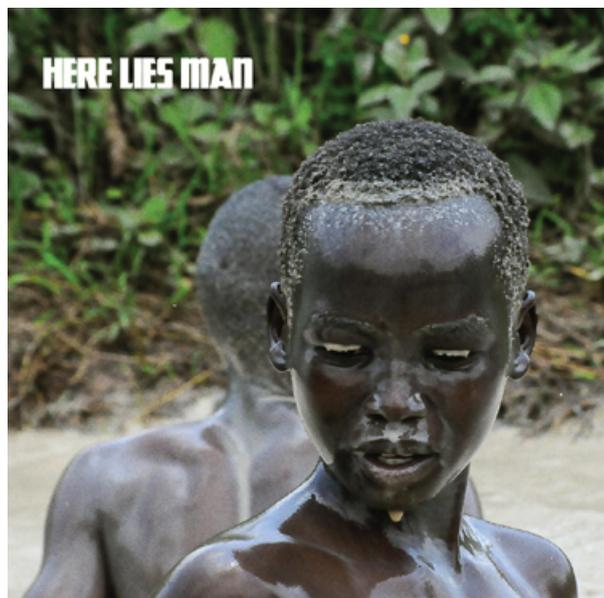
aucun répit, les zicos enchaînent plans techniques et breaks carrément efficaces. Là où le côté heavy metal old school est très vite lassant, Insolvency répond par des changements constants, pas question de faire tourner en rond la même idée trop longtemps, il faut embrayer sur un autre passage, tout aussi puissant et accrocheur. On est déjà impressionné et ce n'est que le premier vrai morceau de l'album. La suite est du même acabit avec en bonus quelques assauts Hardcore pour le chant, une guitare encore plus excitée, d'autres mélodies tranchantes et même trois nouvelles versions pour des titres déjà présents sur leur EP («Violation» et ses ambiances ambivalentes, «This war is not for you» qui permet au public de hurler le titre et «Your lost soul»). Et à part sur l'interlude «Hope» et la fin de «Death wish» (qui referme l'album), pas question de se poser, on comprend pourquoi Bruno a été invité à participer au Hundred Guitars from Hell Festival par Alexi Laiho (Children of Bodom).

Technique, puissance, mélodie, Insolvency aime la variété dans son jeu et réussit à écrire un album très riche sans être lassant ou «too much» (le gros risque avec les bons techniciens), un album aussi facilement plaisant qu'impressionnant (oui, encore).

■ Oli

HERE LIES MAN

Here lies man (RidingEasy Records / Rough Trade)



Parfois, le hasard fait bien les choses : cliquer sur la page web d'un événement par inadvertance et ainsi découvrir qu'un obscur groupe américain nommé Here Lies Man joue dans un petit bar de quartier parisien bien connu des admirateurs de musique alternative (dont moi-même) ; tomber sur l'accroche textuelle «Et si Black Sabbath avait joué de l'afrobeat ?», ce qui amène automatiquement à se jeter sur le premier site de streaming pour écouter le seul album des Californiens et se prendre une balafre instantanée. Voilà un peu pour le pitch de ce qui m'a amené à vous parler de ça, et si l'on cherche un peu plus loin, on remarque qu'Here Lies Man est un projet monté par Marcos Garcia, guitariste et vocaliste d'Antibalas, un groupe-orchestre d'afrobeat originaire de Brooklyn bien connu des initiés du genre et des fans de ce que proposent les labels Ninja Tune, Anti-, ou Daptone Records (dont moi-même - bis).

«Et si Black Sabbath avait joué de l'afrobeat ?» donc. Comme dirait Marcos dans l'interview qu'il nous a accordée pour ce numéro : «Personne ne pense qu'Here Lies Man ressemble à Black Sabbath». Finalement, seul le rendu sonore pesant du riffing saccadé des cordes en est l'un des éléments comparables les plus évidents. Même dans la façon de les amener, de les faire tourner, il n'y a pas toujours la présence d'une once de preuve

de la comparaison. Le quatuor californien reste souvent trop accroché aux préceptes musicaux de l'art de Fela Kuti ou de Tony Allen, guidé principalement par son rythme reconnaissable parmi mille autres générant des boucles répétitives qui pourraient devenir interminables si les morceaux n'avaient pas de limite de temps sur un support. À travers son œuvre, Here Lies Man recherche en quelque sorte la transe, l'envie folle de se trémousser plutôt que d'headbanger, une certaine frénésie psychédélique vécue par les anciens dans les 70's. À ce titre, le choix de production rétro de l'album en est la caution. Et ce n'est pas un hasard si Marcos ne se lance pas dans des textes à rallonge préférant utiliser sa voix comme un appel de l'au-delà noyé dans la réverb' et la disto, et répétant des phrases (souvent le nom des titres d'ailleurs) de façon irrégulière tel un chaman.

Cela étant dit, Here lies man séduit inévitablement par son groove fuzzy et les rythmiques communicatives de Geoff Mann, fils du flûtiste de jazz et précurseur de la world music Herbie Mann. Pour le reste, le clavier et les percussions n'ont d'autre rôle à tenir que d'habiller le socle guitare-basse-batterie. Ce groupe de rock (pour ceux qui n'auraient toujours pas saisi jusque-là) accomplit admirablement l'ouvrage de la fusion artistique entre les continents, comme l'ont fait des formations plus (Funkadélic, Talking Heads) ou moins vieilles (Foals, Ukandanz, Goat) et désarçonnera sans doute les fans des deux «camps». Here Lies Man est à part et n'est pas prêt d'abandonner puisqu'un deuxième album est prévu pour mai. Cela vous laisse donc un mois pour rattraper le retard, bonne écoute !

■ Ted



HERE LIES MAN

C'EST UN SECRET DE POLICHINELLE, LE W-FENEC A TOUJOURS ÉTÉ À L'AFFÛT DE DÉCOUVERTES CLASSÉES COMME HYBRIDES OU FUSIONNANT LES GENRES SOUVENT LES PLUS OPPOSÉS. HERE LIES MAN EN FAIT PARTIE EN COMBINANT L'UN DES MEILLEURS RYTHMES AFRO AVEC DE GROS RIFFS FUZZY DE GUITARES, ET QUAND LA POSSIBILITÉ D'UNE INTERVIEW (MÊME COMPLIQUÉE À CALER) NOUS EST OFFERTE AVEC SON GÉNITEUR MARCOS GARCIA, ON NE RÉFLÉCHIT PAS VRAIMENT, ON FONCE POUR SAVOIR CE QUI SE CACHE DERRIÈRE CETTE ENTITÉ MUSICALE ORIGINALE.

On décrit votre groupe comme du Black Sabbath jouant de l'Afro-Beat. Est-ce que vous êtes d'accord avec cette description ?

Non, non, tu as dû voir cette description dans la presse peut-être. En réalité, personne ne pense qu'on ressemble à Black Sabbath, c'est juste les attachés de presse qui lancent ça pour attirer l'attention sur notre projet.

Alors, quel est selon toi le point commun entre Black Sabbath et Fela Kuti ?

La connexion entre les deux c'est que Black Sabbath joue du rock n' roll qui base ses chansons sur des riffs lourds, et Fela Kuti dans l'afro-beat utilisait aussi des riffs avec ce qu'on appelle des guitares ténor qui viennent en contrepoint sur la ligne de basse. Ces notes qui constituent le riff sont ce qui rapproche ces deux artistes. Je pourrais continuer à développer le sujet et te révéler plein de secrets (rires).

Peux-tu revenir sur la naissance de Here Lies Man ? Est-ce que c'était dans un coin de ta tête de monter un groupe de rock ?

J'ai grandi en jouant dans un groupe de rock. Quand j'étais gosse, je suis tombé amoureux de l'afro-beat tout en découvrant plein de musiques différentes. J'ai choisi l'afro-beat comme ma voie musicale principale, mais en 2005 j'ai eu l'idée de monter ce projet rock qui allait devenir bien plus tard Here Lies Man parce que j'avais déjà réalisé que le riff était la connexion entre ces deux styles. Dans l'afro-beat, le riff est toujours basé sur le clave (NDR : instrument de percussion), ce qui n'est pas le cas de Black Sabbath et du rock n' roll en général, parce qu'il vient des racines africaines. C'était quoi la question déjà ? Ah oui, j'ai eu l'idée en 2005 et je suis parti de New York pour aller à Los Angeles rejoindre Geoff, le batteur, afin de monter ce groupe. Je le connais depuis longtemps maintenant (NDR : les deux

se sont connus par le biais d'Antibalas) mais nous vivions loin l'un de l'autre, on a réellement commencé le projet quand il a compris ces deux vocabulaires musicaux et fait le lien entre.

Quelle signification peux-tu donner au nom de ton groupe ?

Pour moi, ça représente ce qui se passe et ce qui s'est passé dans le monde. Je vois tous les problèmes externes de ce monde qui ont été expérimentés. Je ne veux pas commencer à donner une période spécifique, mais disons juste que je crois que tous les soucis de ce monde sont des manifestations de problèmes internes qu'ont les êtres humains psychologiquement et spirituellement. Donc, Here Lies Man fait uniquement référence à cela, c'est «Regarde à l'extérieur, mais également à l'intérieur de toi-même».

L'année dernière, vous avez sorti un premier album puis Animal noise, un EP en édition limitée comprenant une reprise de Fela Kuti. Pourquoi ces sorties sont si rapprochées dans le temps ?

Ouais, c'est parce que le label Rough Trade voulait faire une sortie spéciale en collaboration avec notre label RidingEasy Records pour les vacances ou un truc du genre.

Votre album s'écoute comme un tout, aucune chanson ne se démarque vraiment. Est-ce que vous l'avez pensé comme ça ?

En effet, je ne vois pas l'album comme une compilation de chansons individuelles. Tout est composé pour faire un tout unique, et tu verras que le prochain album est la continuité du premier, tout comme le troisième sera la suite du deuxième. Un disque entier constitue une partie. Ce n'est pas parce qu'un album est divisé en différentes plages qu'elles ne sont pas liées entre elles. Pour être honnête avec toi, peu importe ce que les



Handwritten graffiti on the ceiling, including the word 'Zehel' and 'TÜT'.

Zehel

TÜT

Large graffiti on the wall, including the word 'MAMA' and other stylized letters.



Pentax

VERST
LEAF

Q24!

CLUB
TABLE

M

GRAVINE

WRSNG

LOST IN THE MIND

WALL EYED

W32M

WALL EYED

RUI



gens disent de notre musique, que ça sonne comme tel ou untel, ce disque de rock est un concept, tout le projet est de l'art rock d'ailleurs. Même les paroles sont souvent juste le titre de la chanson. Quand tu additionneras le tout ensemble, le premier, le deuxième et le troisième disque, tu vas commencer à voir apparaître l'image entière d'Here Lies Man. Mais ce n'est pas une histoire, ce sera une image. Je te le dis, tu verras tout le concept, tous mes secrets (rires).

Votre album semble bien se vendre, est-ce que la notoriété d'Antibalas, a permis à Here Lies Man de se faire connaître plus rapidement ?

Je n'en sais rien, peut-être ! Je pense qu'une large partie de notre notoriété vient de notre label et de ses réseaux de diffusion, de publicité, de ses relations avec la presse en Europe, à Londres notamment. Ils nous aident beaucoup à diffuser notre musique, mais ce que j'ai appris quand un album sort c'est que les gens découvrent souvent le disque chez les disquaires et grâce au bouche à oreille. Et je sais que le label communique beaucoup et est très actif sur les réseaux sociaux, et c'est la même chose pour Antibalas, ce qui est vraiment cool.

Il paraît qu'un deuxième album a été enregistré, est-ce que c'est une sorte de petit frère du premier ? Peux-tu nous dire à quoi il va ressembler ?

Oui, le deuxième album est prêt, il sort en mai. Je ne dirais pas que c'est le petit frère du premier car il développe davantage et de manière sonore le paysage sonore d'un monde parallèle. (gros silence) Ouais, je crois dur comme fer au monde parallèle, je pense par exemple que, d'une certaine manière, ce qui existe dans ce monde existe aussi ailleurs, dans un autre univers. (S'adressant à Guillaume, notre photographe) Par exemple, tu ressembles exactement à l'un de mes amis qui est photographe, et tu es photographe. OK, ce n'est pas exactement un monde parallèle, mais on en a clairement le sentiment. Tu sais, je n'ai pas dormi depuis plusieurs jours avec mes insomnies et le jetlag, j'ai des visions bizarres (rires).

Quels sont les groupes ou les albums que tu as découverts récemment et que tu pourrais nous recommander ?

Oh boy ! Tu sais, quand j'écoute de la musique, ça provient souvent d'avant 1990 maximum, c'est surtout des vieux trucs. Comme je te disais, j'ai des insomnies sur cette tournée, si j'arrive à dormir ce n'est que pendant quelques heures et quand je me réveille j'ai constamment de la musique qui tourne dans ma tête donc je préfère éviter d'en écouter trop car de toute façon je ne pourrai pas l'apprécier à sa juste valeur. Et puis, dans le même temps, ça ne m'aide pas trop à dormir. Ce qui pourrait peut-être me faciliter un petit peu le sommeil

serait certaines tonalités ou fréquences comme les solfeggios. Ces dernières aident à interrompre l'activité folle de mon cerveau, je vous les conseille. Ah si, je pourrais te recommander Combo Chimbita, des New Yorkais d'origine colombienne avec qui on a fait de super shows à Los Angeles.

Comment vous préparez vos concerts ? Est-ce que vous avez cette intention de donner une nouvelle vie au morceau en concert ?

Tout ce que tu entends sur nos enregistrements provient de la distillation de nos idées, c'est donc la version la plus abrégée de nos morceaux, et le live permet de les élargir et de les développer. Je ne dirais pas qu'on leur donne une nouvelle vie mais simplement qu'ils sont juste différents.

L'avenir pour Here Lies Man, c'est quoi ?

Eh bien, le deuxième album arrive en mai, en juin on va jouer au Primavera en Espagne. Je ne connais pas encore de façon précise notre programme, mais on va revenir assez vite en Europe, c'est sûr. On est en train

de discuter avec des gens actuellement pour faire un clip vidéo aussi, c'est en cours.

On va terminer par un petit portrait chinois :

Si tu étais une ville ? New-York

Si tu étais un animal ? Un ours

Si tu étais un film ou une série ? Je sais pas, je n'ai pas une grande relation avec ça. Disons «Inception», le thème me plait bien (rires)

Si tu étais un objet ? Un marteau

Si tu étais un bruit ? «Ahou !» (perçu comme un cri de loup fatigué)

Si tu étais une couleur ? Noir ou rouge

Si tu étais un moment de la journée ? Le milieu de la nuit, car c'est le moment où je suis le plus éveillé.

Merci à Dali de Total Blam Blam PR et à Andy de Palmer Turner Overdrive et bien sûr, merci Marcos.

Photos : Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

■ Ted



MARCELLUS REX

Marcellus rex (Autoproduction)



Quand on écoute et chronique des centaines de groupes, quand on en rencontre des dizaines, c'est pas évident de faire un tri émotionnel, mais certains arrivent à marquer l'esprit, par leur musique et leur sympathie, *Zombie Eaters* est de ceux-là. Alors, j'ai toujours un peu suivi les projets qui sont nés après leur split, par exemple *Rufus Bellefleur* pour Laurent (le batteur qui n'a jamais chômé) ou *My Dear Silence* pour Christophe (guitariste et chanteur). Quand trois des lascars décident de remettre le couvert ensemble pour une nouvelle aventure, le radar s'est excité et la première rencontre, visuelle (grâce à *Manu*, aussi artiste avec une 4 cordes qu'avec des ciseaux et de la colle) n'a pas calmé le désir. Fidèles à leurs idées de crossover et à leur attitude de sérieux déconneurs, les trois Bordelais précités et *Jérôme* (guitariste sur deux titres) ont donné le nom de *Marcellus Rex* à ce nouveau projet. Ou comment combiner leur amour pour le cinoche (*Marsellus*, c'est le gros black qui prend cher dans la cave dans *Pulp Fiction*) et le rock dinosaure. Après avoir composé quelques titres, s'être fait les griffes sur quelques reprises, ils ont enregistré avec *David Gana* (ex-*Viridiana*, autre groupe bordelais «marquant») qui a ensuite mixé et masterisé ce premier EP éponyme.

Crâne de bovin sur la tête d'un Christ Rédempteur qui ressemble du coup à *Goldorak*, couleurs flashy et lunettes de soleil, l'ambiance «bordel ensoleillé» est posée dès le digipak mais à l'écoute des titres, l'ensemble est plutôt «sage», on est loin des aspirations *Faith No More*/*Mike Patton* qui avaient mis sur orbite *Zombie Eaters*, *Marcellus Rex* est bien plus facile à suivre, plus «classique», plus rock, davantage inspiré par le stoner désertique (de *Kyuss* à *Queens Of The Stone Age*) et un roi lézard que par le roi du bizarre. Basse et batterie sont ainsi très chaleureuses et les distorsions comme le chant savent se faire assez doux («*Rollerball*» est assez dans l'esprit de ce que fait *Josh Homme*), ça joue des effets (fuzz, wahwah), c'est très bon pour se dandiner mais ça ne s'énerve vraiment jamais. Au contraire, ça peut se laisser planer (le cœur de «*Red sunset*») et quand le combo a besoin d'aiguiser les oreilles en montant dans les octaves, il fait appel à *Nico* (chanteur de *Dätcha Mandäla*) qui donne ainsi d'autres couleurs à «*Limbo within*». Et si la rythmique se fait plus massive et tyrannique-rexement carrée, c'est le chant ou la guitare qui redonnent de l'air («*Tokyo*») puisque *Marcellus Rex* ne cherche pas à nous étouffer. Ils veulent surtout nous faire voyager à travers la culture et différents paysages sonores, ça les pousse à lâcher *Fabio* (des *Flyin'Saucers*) et son harmonica pour enfumer «*Up ends down*» et même à exploser les codes avec leur reprise de «*Question of time*» de *Depeche Mode* en sixième piste cachée. Toujours à l'aise dans cet exercice (qui ne se souvient pas du «*Take one me*» de *A-ha* au début des années 2000 ? Ok, t'étais peut-être pas né mais va mater ça sur le tube ou chine un exemplaire de *Bruit(r)iste* !), je me régale à les imaginer sur scène. A ressasser des souvenirs et surtout à en créer des nouveaux...

■ Oli

AUTISTI

L'altro mondo, disc 2/5 (SK Records / Hummus Records / Czar Of Revelations)



Issu d'une série de cinq disques collaboratifs nommée «L'altro mondo», fièrement menée pendant quatre ans par l'inarrêtable ébouriffé Louis Jucker (Coilguns, The Ocean, Kunz...) et dont chacune de ses associations porte une dénomination distinctive, Autisti fait partie de celle que nous avons eu la chance de recevoir. Je dis chance car toutes les éditions limitées sont à ce jour entièrement épuisées. À ce titre, si l'envie vous prend de découvrir toute la série, sachez qu'elle est librement disponible en écoute sur le compte Bandcamp du label Hummus Records (The View Electrical, Closet Disco Queen, Killbody Tuning...). Certains des autres «guests» sont des figures de la musique indésuisse dont certaines vous seront sûrement familières, comme Philippe Henchoz de Ventura, lo Baur ou Charlie Bernath. De belles personnes pour des disques qui s'assimilent plus ou moins à de simples maquettes dont les compositions de qualité livrent, de par leurs variétés sonores, un univers unique à chaque disque.

Venons en donc à Autisti, deuxième de la série. Il s'agit de la rencontre artistique éphémère entre Louis et la musicienne à tendance folk Emilie Zoé, eux deux accompagnés du batteur Steven Doutaz. Un «self recording» lo-fi sur un quatre pistes K7 qui sonne très clai-

rement comme un témoignage d'une tranche de vie, un carnet de voyage relatant le plaisir du partage musical à coups de riffs cradingues sans basse (les saturations manquent logiquement de profondeur par moments), mais aussi de délicates mélodies qui peuvent autant rappeler le krautrock 70's que l'indie des 90's ou même les vagues à l'âme folk aux arpèges délicieux qu'on a pu découvrir entre autres à la grande époque du grunge. On sent que les deux Suisses n'ont absolument pas prémédité quoi que ce soit qui serait lié au style à donner à cette galette, seule l'étiquette de «slacker» pourrait être collée sur les papiers tant l'approche est sommaire mais sincère.

Sorti conjointement chez SK Records, Czar Of Revelations, et Hummus Records, L'altro mondo, disc 2/5 est la fascinante découverte de l'univers atypique et singulier d'un petit bonhomme autodidacte qui nous avait mis un peu la puce à l'oreille avec ses projets solos lo-fi tortueux, mais qui sait quand il le faut ouvrir la porte à ses amis, peu importe le lieu dans lequel il se trouve (ici entre La Chaux de Fonds et Paris), pour le plus grand bonheur de nos oreilles.

■ Ted

NOT SCIENTISTS

Golden Staples (Kidnap Records / Rookie Records)



Ho ho ho ! Not Scientists est de retour aux affaires ! Enfin, sur nos platines avec du matériel neuf, car en ce qui concerne les concerts, le groupe est toujours sur la route, avalant inlassablement l'asphalte des routes à travers toute l'Europe et même l'Amérique du Nord. Si bien que Not Scientists est constamment sous les feux de l'actualité. Mais alors que le Carré magique offrait un aperçu de ce serait le successeur de Destroy to rebuild en sortant l'automne dernier un split 45 tours pour sa dernière tournée avec les légendaires Hard Ons, voici le temps de profiter de Golden staples, deuxième album du quatuor surdoué.

Sortant courant avril sur deux labels allemands (putain de pratique pour les précommandes !), voilà deux mois que j'use mes vieux tympans avec ce deuxième LP de Not Scientists. J'avais adoré le premier EP, j'avais craqué pour le premier album, et me voilà définitivement intoxiqué par Golden staples. Car Not Scientists est bien la meilleure chose que j'ai pu écouter (et voir) ces cinq dernières années, tous styles confondus. Pourtant, la première écoute de ce nouvel album ne s'est pas révélée si évidente. Car même si j'ai tout de suite été magnétisé par les brûlots que constituent «Just about ready to beg» (parfaite introduction) «Perfect world» (single parfait) et «Paper crown», il m'a fallu quelques passages dans mon iPod pour me familiariser et littéralement tomber sous le charme des six autres titres. Car Not Scientists, déjà reconnaissable entre

mille, enrichit son panel de sonorités en apportant un nouveau traitement des voix («Orientation» fera écho) et en ajoutant des effets guitares aussi surprenants que réussis («Paper crown»).

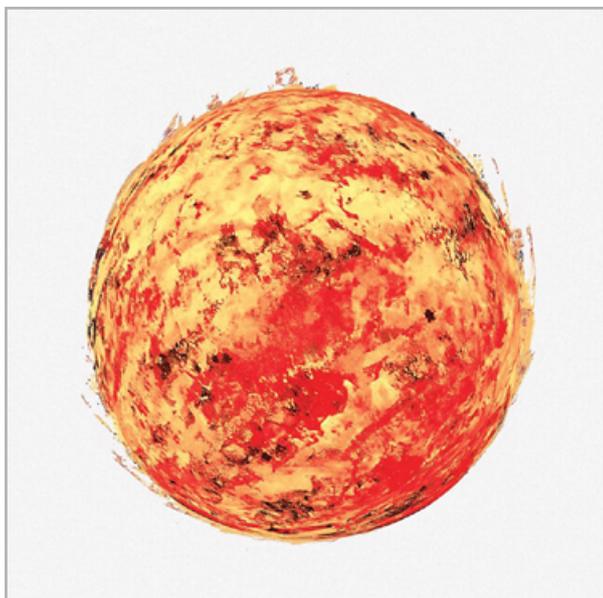
Les mélodies sont toujours ultra présentes (putain, «Golden staples», quel titre !), le talent de composition est irréprochable (très belles mélodies pour «Mechanical reaction» et «Dark tornado»). Et même en sortant des sentiers battus en lorgnant sur une grille blues («Sky on fire» ou des rythmes lents aux sonorités so 80's («Submarine»)), Golden staples se révèle un album d'une qualité indéniable. Nous ne sommes qu'en mars mais je tiens déjà dans mes mains un gros poisson. Et assurément LE disque de l'année. Un disque où le spleen est omniprésent, un disque qui laisse présager de très bons moments dans les spots de concerts quels qu'ils soient. Un disque génial, tout simplement. Surtout quand, en guise de conclusion à un disque parfait, le groupe se laisse aller en proposant six minutes d'un voyage sonore visitant le punk rock, la pop et la new wave. Rien que ça !

Car ne l'oublions pas, Not Scientists est un groupe de punk rock, aussi bien dans la forme que dans le fond. Un groupe de punk rock sincère et véritable, à l'aise dans ses baskets, au basse/batterie redoutable, aux guitares inspirées et travaillées, aux voix parfaites, et qui suit son petit bonhomme de chemin en jouant partout tout le temps. Oui, PARTOUT. TOUT LE TEMPS. Qui s'en plaindra ? Pas moi, c'est sûr. La dernière tournée européenne en support de The Flatliners a ouvert au groupe son champ d'action de façon exponentielle, et ce n'est pas un hasard si deux labels étrangers unissent leurs forces pour développer la visibilité à l'international de Not Scientists. Car ce putain de groupe le mérite vraiment. Quant à toi, fidèle lecteur, tu sais ce qu'il te reste à faire : checker l'agenda du combo qui passera forcément par chez toi, et passer du bon temps à un concert de ces types qui ont tout compris.

■ Gui de Champi

DYSFUNCTIONAL BY CHOICE

Atomic clock (Autoproduction / Klonosphère)



2012, Dysfunctional by Choice ne sort son Epsilon qu'en version digitale, on sent que le groupe ne terminera pas l'alphabet. Une nouvelle pause s'impose, Francis (batterie) est de toute façon de plus en plus occupé à produire la crème des groupes Français, Julien (guitare) est très occupé avec AqME, l'autre Julien (chant) lâche le micro...

2014, Sna-Fu rend les armes, le Grand Orchestre ne fouta plus le boxon en live, n'écorchera plus nos oreilles, le rock devient un peu moins fou la seconde qui suit cette annonce.

2015, c'est réel. Ce qui semblait être la meilleure idée sur le papier, le truc dont tu rêves mais que tu te dis que l'alignement des planètes n'est peut-être pas si favorable. Mais bon, Francis (DysBy) est le frère de Charles (Sna-Fu) donc pourquoi pas... Et là, ce qui pouvait paraître une idéale évidence devient réalité, le Fu Clément devient Dysfunctional. Quelques extraits font baver, il faut attendre ce printemps 2018 pour profiter pleinement de Atomic clock intégralement fait maison (Francis pour la prod, Clément pour l'artwork).

«Saturn», premier titre dévoilé un peu plus tôt que les autres, ravive le goût de Dysfunctional by Choice et ses guitares ultra travaillées qui jouent avec les tonalités

(notes et nappes douces, riffs tranchants), quand le chant arrive, on retrouve aussi le goût de Sna-Fu, plus grave, plus éraillé, Clément touche davantage les corps que les cœurs mais sa voix s'adapte parfaitement aux ambiances de DysBy, plus posées, elles ne cherchent pas toujours la destruction hargne core, sa puissance vocale s'amalgame naturellement pour nous procurer des frissons. Le mariage se fait en douceur et c'est après une pause (l'interlude instrumental «Our last embrace») que l'union atteint son climax, vindicatif, «Night of iron / night of blood» commence comme un titre un peu vénéral lambda qui se calme et laisse les instruments divaguer, on se laisse emporter par ce qui peut être un refrain et le morceau change de dimension pour sa partie finale, on vit alors la musique avec eux et voudrait bien ne jamais retoucher terre. La fin de l'album est un boulevard pour la créativité où la liberté du combo s'exprime avec un titre non conventionnel et un instrumental. Avant d'en arriver là, on est passé par différents états, on s'est fait ballotter par les hachures rythmiques de «A lion's dance», on s'est fait balader par «S.S.M 6» et «Our first embrace» (que peu de groupes sont capables d'oser et réussir), on a cherché à comprendre le tour de passe-passe du schizophrène «Tempelhof», on s'est tout simplement laissé embarquer dans l'univers si particulier des Dysfunctional by Choice qui suivent leur voie en en proposant une nouvelle. Magiquestral.

■ Oli



COILGUNS

C'EST À QUELQUES JOURS D'EMBARQUER POUR UNE TOURNÉE EUROPÉENNE QUE LOUIS (CHANT ET BASSE) ET JONA (GUITARE) ONT TROUVÉ LE TEMPS DE RÉPONDRE À QUELQUES QUESTIONS CONCERNANT LEUR NOUVEL ALBUM, LADITE TOURNÉE, LEUR SUPERBE CLIP POUR «ANCHORITE» ET LEURS MÉTHODES DE TRAVAIL...

Parmi vos nombreux autres projets, qu'est-ce qui rend Coilguns différent ?

Louis : Les copains. C'est le projet qui nous réunit depuis bientôt dix ans, c'est la continuité logique de ce qu'on faisait avant ça. On se connaît depuis qu'on est ado. C'est une longue histoire quand même, à notre échelle de frais trente-naires adolescents.

Comment faites-vous le tri dans les compositions ? Sont-elles dès le départ élaborées pour un groupe ou un autre ?

Jona : Comme on a tous décidé de faire que de la musique et que nous multiplions les projets, on travaille par période. Ça fait déjà bien longtemps qu'on a arrêté de faire des répètes ponctuelles. Quand on a besoin ou envie d'écrire un album, de l'enregistrer ou de préparer un nouveau set on bloque simplement plusieurs jours ou semaines pour le faire. De cette façon on a pas besoin de faire le tri. On ne se voit jamais pour «jammer» sans but précis.

Pour Millennials tout a été écrit, enregistré et mixé pendant le mois de janvier 2016. On a loué une petite maison dans un bled paumé en Allemagne, on a monté un studio dedans et puis on a commencé à écrire le disque. ça nous a pris environ 3 semaines et puis 4 jours d'enregistrement.

A quoi doit ressembler un titre de Coilguns ?

Jona : A ce qu'on a envie d'écrire sur le moment. La seule contrainte peut-être c'est que ça foute un peu les jetons.

Dans mon article j'utilise l'expression «rodéo musical», ça vous va ?

Jona : si par ça t'entends qu'on ratisse plutôt large et que pour définir ce qu'on fait c'est pas très pratique, alors oui ça nous va.

Est-ce que les saturations sont retravaillées en studio où dès l'écriture, elles sont définitives ?

Louis : Si tu veux savoir à quel moment du processus d'enregistrement on met tous les potards dans le rouge et on viole du vumètre en série, la réponse est : à tous les stades ! On enregistre les amplis à volume maximal, on crame les pré-amplis des micros, on marque la bande pour niquer toutes les dynamiques, on fait hurler le bus de master de la table pour mélanger les instruments en une grosse mélasse indistincte, on maximise les bounces digitaux comme des chiens sourds muets pour peindre en noir les formes d'ondes dans le but que quand tu regardes à la fin le morceau sur cette

pourriture de soundcloud ça ressemble du début à la fin à un gros saucisson bien compact et dégoulinant de graisse satanique.

Vous imposez-vous des limites avec Coilguns ?

Jona : Oui, notamment le volume des amplis... j'en ai cramé deux en répètes avant la tournée. Sinon j'imagine que le son du groupe va aussi évoluer avec le pourrissage de notre corps. Pas sur que Louis puisse se tuer la voix pendant encore des décennies ou que Luc continue à jouer si vite et si fort pour toujours. Moi je branle pas grand chose donc ça va. Pour le reste on ne se pose pas de questions et on ne balise pas trop les choses. J'arrive pas à penser quelles genres de limites on pourrait s'imposer.

Vous avez tout fait vous mêmes, pourquoi se passer de l'avis et de l'expertise d'un producteur extérieur ?

Louis : Avis, expertise, producteur, extérieur... tout ça sonne comme s'il sagissait de faire quelque «de la juste manière» alors que clairement notre motivation principale était de faire tout faux.

Le vinyle bénéficie du mastering de Magnus Lindberg, pourquoi pas les autres versions ?

Louis : Parce que le notre était beaucoup trop fort pour passer sur un vinyle et que c'est quand même mieux si les gens qui se bougent à nos concerts et achètent nos disques doivent pas se repayer une platine après chaque écoute.

L'artwork met en scène une collection de couteaux, pourquoi ce choix ?

Louis : Tu aurais préféré qu'on prenne des fourchettes ? C'était déjà fait par Krüger. Et les baguettes chinoises on les aurait confondues en sérigraphie avec des cure-dents. Dommage, car personnellement j'adore manger avec des baguettes. Je pose la poêle chaude au milieu de la table et je mange directement dedans pendant que ça cuit encore, c'est le blast absolu. Je crois qu'on est tous dans ce groupe assez sensibles aux arts de la table.

Noé Cauderay, auteur de l'artwork a aussi réalisé le clip de «Anchorite», il est fait à partir de photos ?

Louis : Oui il bosse essentiellement avec des photographies qu'il colle les unes aux autres pour donner une impression de mouvement, tu sais comme Pingu ou Wallace & Gromit. Cela lui permet de faire bouger des maisons, de faire dé-pous-



ser des plantes ou encore d'écrire des trucs sans les mains. C'est beaucoup de boulot je crois, mais ce mec adore travailler. C'est un camé du travail je pense. On était content de lui filer sa dose; il a réalisé trois clips complets, en plus des 300 affiches différentes qu'il a imprimées pour notre artwork.

Les idées sont de Noé où vous vouliez vos textes gravés sur le bois ?

Louis : On était tous d'accord sur le fait que montrer les textes rendrait le tout plus franc et touchant, plus explicite. J'aime bien le texte d'»Anchorite», c'est le désespoir absolu, comme une bonne noix de Grenoble que tu ouvres pour découvrir avec déception qu'elle a pourri toute seule dans sa coquille. Son petit corps tout sec et racorni, noir charbon, c'est si décevant.

Inside of your skin - love waited too long - and feels like sorrow - and your deviance - in all innocence - rests on your pillow

Commuters était sorti via Pelagic Records, pourquoi avoir migré chez Hummus Records ?

Jona : Commuters était une co-prod entre Pelagic et Hummus. C'était même la deuxième sortie officielle de mon label. Il y a une année et demi j'ai commencé à prospecter d'autres labels car j'en avais un peu marre d'avoir systématiquement les deux casquettes de label et de groupe. Le truc c'est que je ne voulais pas signer sur un label mid-size. Pour moi c'était clair que soit on signait sur un gros truc, soit on sortait ce disque nous-mêmes. Malgré des connexions bien placés, personne n'a voulu sortir et c'est finalement très bien comme ça. On a tout fait nous-mêmes sur ce disque et c'était juste cohérent de le sortir sur notre propre label. C'est en grande partie grâce à AISA (All Independent Service Alliance), un management international qui nous a approchés à la même période et qui dès le départ voulait qu'on le sorte chez Hummus Records. Après avoir signé Coilguns en management chez eux, on a signé le label en distribution, ce qui fait qu'Hummus est passé d'une distribution physique uniquement en Suisse à une distribution internationale. Tout ça crédibilise le label et ses artistes. Je pense qu'on ne va plus jamais chercher de labels pour nos projets et plutôt se concentrer sur développer le nôtre.

Vous rééditez les premiers EPs, il y avait une forte demande ?

Jona : Tout était épuisé, simplement. Comme on va tourner pendant un moment et sans doute refaire un disque bien avant dans 5 ans, il paraissait légitime de tout ré-éditer. Les trois titres de notre tout premier EP n'étaient jamais sorti en vinyle. C'était l'occasion aussi de donner une cohérence graphique à tout ça et la table de merch' est assez sexy. Avec la

distribution d'Hummus Records c'est aussi super car le mec qui va dans un magasin de disque pourra y trouver toute la discographie.

Vous allez partir en tournée à travers l'Europe, il y a une date que vous attendez plus que les autres ?

Jona : On se réjouit toujours de jouer à peu près dans toutes les circonstances. Mais c'est vrai que quand même, le co-headline avec Birds In Row à l'Underworld à Londres ça fait moult plaisir. Je me réjouis aussi beaucoup de retourner à Béthune où on avait fait un concert instrumental en 2013 pour le vernissage des merveilleux General Lee. Je suis également impatient de voir comment seront les concerts au Royaume-Uni. A part Londres en décembre dernier, on n'y a pas foutu les pieds depuis 2012 et c'était franchement pas hyper top. Là j'ai le sentiment que ça va être super. Evidemment que la date à Colchester sera un peu particulière puisque ça sera le jour de la sortie du disque (le 23 mars) et qu'on joue avec nos potes de Telepathy qui en plus d'être un excellent groupe, ces mecs sont les mêmes imbéciles que nous. On va être bête et ça, ça me réjouit.

Vous allez parfois jouer dans des bars, vous préférez jouer pour rien ... ou presque plutôt que d'avoir un jour de repos ?

Jona : On est encore assez en forme pour pas avoir besoin de jour de repos. En tout cas pas sur une petite tournée de 19 dates comme celle qu'on est en train de faire. Puis pour une groupe comme le nôtre un day off c'est vraiment fatal. Que tu joues ou pas tu dois dans tous les cas payer ton van et l'essence. Ensuite il faut se loger et manger. Alors quand tu es 5 ou 6 sur la route t'as vite dépensé 200 euros pour rien branler de la journée. Jouer pour rien c'est pas tant le propos, mais quand c'est du last minute, c'est juste plus logique d'aller faire ce pourquoi on se fait chier six heures par jour mal assis dans un van, dormir et manger à l'oeil, vendre un peu de merch' et rencontrer des gens super.

Quelques dates sont prévues avec Birds In Row, un petit mot à dire sur eux ?

Jona : On est vraiment hyper content qu'ils nous rejoignent sur ces 5 dernières dates de la tournée. Au-delà du fait que c'est un super groupe et que le peu de communication qu'on a eu me font penser qu'on va bien s'entendre, ils sont aussi bien plus établis que Coilguns. Ça va être vraiment classe de pouvoir jouer devant leur public. Stylistiquement je pense aussi que c'est vraiment un plateau assez cool.

Merci à Louis et Jona, merci également à Elodie (Him Media) Photos : DR

■ Oli

COILGUNS

Millennials (Hummus Records)



L'équipe qui forme Coilguns n'est jamais à court d'idées, depuis Cummuters, le combo n'a certes que sorti un split avec Abraham en son nom (2014) et préparé la réédition de ses premiers EPs (qui coïncide avec la sortie de cet opus) mais la liste des disques enregistrés avec d'autres formations est longue, pour les trois qui œuvrent avec The Ocean en général et en particulier pour Louis Jucker qui déborde de projets plus ou moins solos et plus ou moins fous. Bref, c'est avec plaisir qu'on les retrouve dans les bacs via Hummus Records (Closet Disco Queen, Ølten, Impure Wilhelmina...) avec un disque fait maison et masterisé (le vinyle tout au moins) par Magnus Lindberg (Cult of Luna pour ne citer que son groupe et gagner du temps).

Sur l'artwork, on a une jolie collection de couteaux (et pas de flingues...) qui annonce la couleur, ce sera noir et ça va trancher dans le vif. Post Hard Core, black, grind, Coilguns n'est toujours pas identifiable mais enchaîne les riffs lourds et sombres, matraque les oreilles, use des effets les plus saturés et explose le spectre sonore. Si les prises de son «maison» donnent davantage de lourdeur aux guitares, elles assèchent un peu la batterie qui semble cogner à l'écart des autres, c'est un choix particulier qui a le don de mettre encore

plus mal à l'aise l'auditeur qui cherche à pénétrer au cœur de cette musique démoniaque.

Mêlant sans retenues influences rock, punk, métal, math, noise et foutraque, Millennials offre à chaque plage une nouvelle facette de Coilguns qui n'existe finalement que par le mélange de toutes ces influences avec la ferme intention de nous caresser l'esprit avec le papier émeri le plus abrasif qui soit. Car si les tempos et les effets (notamment ceux du chant) varient énormément, l'aspect corrosif de la musique des Suisses est lui omniprésent. Mieux vaut donc être averti et bien accroché au moment de lâcher la bête parce qu'en terme de rodéo musical, autant mental que métal, les Coilguns se posent là, profitant de ce projet pour faire exploser toutes les barrières que pourrait imposer The Ocean.

■ Oli

POGO CAR CRASH CONTROL

Déprime hostile (Panenka Music)



Leur EP éponyme avait estomaqué bon nombre de suiveurs de la scène française, leurs concerts avaient confirmé le potentiel de destruction des tympans entrevu en studio et le chaos délirant présenté en vidéo, les Pogo Car Crash Control nous ont maintenus en haleine avec quelques morceaux lâchés sur le net avant ce premier album qui répond à toutes les attentes et comble nos espoirs. Direction Déprime hostile, opus inaugural qui n'effacera pas des mémoires l'EP fondateur (et ses titres devenus des tubes comme «Conseil», «Paroles / M'assomment» ou «Crève») mais s'affiche comme un premier gros pavé jeté dans un cocktail de cervelle.

Depuis fin 2017, on connaît déjà «Déprime hostile», le clip mixe images live et joie de vivre dans le métro parisien, la musique envoie des riffs plus rapidement qu'on ne peut les compter, on a le droit à une escalade de notes qui finissent par tout bastonner et un refrain simpliste facile à scander. Mention spéciale pour le pont/break option math-core qui déglingue sa maman. L'autre clip qui t'a donné un avant-goût du bordel ambient, c'est l'excellentissime «Comment lui en vouloir» et sa mise en images de la thérapie par la destruction, aussi bien du matos de zik sur une aire d'autoroute qu'un kebab attaqué à dents nues pour finir par ... non,

je ne spoile pas la fin, t'iras voir après ! Plus rock, ce morceau presque «à la cool» permet de vérifier si tes hanches ont besoin de prothèse et si tu chantes à peu près juste car tu fredonneras forcément la petite mélodie. Il ne sera pas évident pour le combo de tourner un clip pour chaque titre (ce qu'ils avaient fait pour l'EP) mais on sait que de ce côté-là, il y a déjà un gros niveau. Et un paquet d'autres titres méritent d'être un peu plus exposés, «Je suis un crétin» et son côté Didier Super pour l'écriture, «Hypothèse mort» pour la vélocité du riffing et son impressionnante nervosité qui se fracasse en cours de route avant de reprendre de plus belle, «En boucle» tout en puissance et hypnotique. Un de mes préférés est «Rancunier», tout à fait dans la veine P3C, il est brut, s'intéresse au quotidien et mixe influences math/grunge/métal tout autant que les rythmes et les tons, c'est un putain de bordel poétiquement incorrect mais qu'est-ce que c'est bon ! D'autres trouveront plus d'intérêt à la construction plus classique de «C'est pas les autres», à «Je perds mon temps» et ses facilités harmoniques, à «A quoi ça sert» et ses saturations, à «Insomnie» et sa mélancolie en sons clairs, Pogo Car Crash Control file à bouffer à tous ses fans et ouvre des possibilités, démontrant qu'il est même capable de lâcher le micro et de faire groover les instrus sur la dernière plage qu'est «Crash test».

On savait qu'ils en étaient capables, ils l'ont fait, les Pogo Car Crash Control écrivent leur légende avec ce Déprime hostile ébouriffant de maîtrise technique, surclassant pas mal de monde dans l'organisation du chaos et synthétisant à merveille des dizaines d'années d'influences énervées. Déjà un grand groupe.

■ Oli

FU MANCHU

Clone of the universe (At The Dojo Records)



Après quelques années orientées hardcore sous le nom de Virulence, la formation finit par prendre le nom de Fu Manchu en référence à un certain «génie du mal» imaginé par l'écrivain Sax Rohmer. Taulier du genre stoner, le groupe emmené par Scott Hill voit même passer dans ses rangs un gus du nom de Brant Bjork (Kyuss, Mondo Generator, Vista Chino). L'homme en question prend d'abord la place de producteur (1994 - No one rides for free) puis se glisse derrière les fûts (de 1997 à 2001). Mais puisque rien ne dure, le musicien prend ses cliques et ses claques et s'en va vers d'autres aventures. Scott Hill continue de mener sa barque. Fu Manchu compte aujourd'hui près de 25 ans d'existence et douze albums studios. Le 9 février 2018, Clone of the universe voit le jour sous le label At The Dojo.

Longtemps, les pochettes de Fu Manchu ont illustré des bagnoles à quelques exceptions près. Depuis Signs of infinite power, il semble que le vent ait tourné. L'intérêt graphique se porte dorénavant davantage sur l'univers. Dans la tradition des deux albums précédents, l'artwork de Clone of the universe s'intéresse à un paysage spatial qui semble sortir d'un rêve. Sur fond de planètes, des couleurs pastels teintées violettes mettent en vie un homme. Son regard paraît

direct et son écoute franche. Pourtant, il baigne dans une atmosphère aux parfums psychédéliques. Et côté musique ?

Naturellement, on démarre sur les chapeaux de roues avec un «Intelligent worship» bardé de ces gros riffs typique du stoner. Le morceau est râpeux et donne une dimension garage. Le chanteur renforce la menace par une diction presque parlée. Après quelques refrains percutants, le guitariste pose un solo grinçant. Le ton est donné. Dans des rythmes différents «(I've been) Hexed» et «Don't panic» conservent un jeu de puissance. «Slower than light» vient dans une autre approche. Elle provoque la cassure par la lenteur et l'aspect sombre des couplets. Un zeste de Black Sabbath vient d'être ajouté. Sur la fin du morceau, la basse relance la machine pour terminer le morceau sur un rythme effréné. L'entrée de «Nowhere left to hide» ronfle fort, plonge dans la noirceur puis s'élève au son des guitares qui grincent. C'est du heavy metal boosté aux hormones. Le titre se termine par un solo qui sillonne dans le chaos et une vraie démonstration à la batterie. L'aspect étonnant de «Clone of the universe», c'est son changement de rythme. Le batteur fait en sorte de faire le break au milieu de la piste avant que le reste de la bande prenne le relais pour aller sur des sonorités à mi chemin entre le heavy et le punk. Pour finir, Fu Manchu pose le presque instrumental «Il mostro atomico» qui fait à lui seul 18:07 minutes soit près de la moitié de l'album. Hypnotique, le morceau revêt une multitude de reliefs (stoner, psyché, electro) qui représentent une véritable aventure dans le monde de l'écoute. Un truc qui donne tout son sens à l'artwork...

Fu Manchu mérite encore sa place sur le podium des pionniers du stoner. Avec trente années de carrière dans les pattes, les Californiens sont toujours créatifs tout en faisant ce qu'ils savent le mieux faire. En ramenant Clone of the universe sur la table, le groupe certifie que sa traversée du désert n'est toujours pas à l'ordre du jour

■ Julien

LIZZARD

Shift (Metalville)



Quand on œuvre dans un registre comme celui de Lizzard, la qualité d'enregistrement et le son qui arrive dans tes oreilles revêt une certaine importance, il faut qu'il soit agréable, précis tout en gardant de la force et du tranchant. Faire venir Peter Junge à Bordeaux pour produire ce nouvel album était un pari puisque s'il a travaillé avec Jarboe, les Melvins, Paul McCartney ou Norah Jones, le groupe osait quitter sa zone de confort en bossant avec un anglais pour puiser le meilleur de Katy et William et passer un nouveau palier. Le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est une réussite car le son est vraiment superbe, à la fois délicat et puissant, c'est du haut niveau. Le mastering de Maor Appelbaum (Faith No More, Sepultura, Treponem Pal, Therion, Mayhem...) et l'artwork de Jérôme Oudot Tréz complètent une fiche technique sans faille. Restait à savoir si Shift allait pouvoir nous emmener au moins aussi loin que Out of reach et Majestic.

L'entrée en matière a beau être adoucie par l'introduction «Seed», elle reste brutale tant «Singularity» nous tombe dessus comme une pluie de grêles métalliques. À l'arrière-plan, une guitare cherche à arrondir des angles acérés par la rythmique et des riffs assez lourds sur le devant d'une scène également occupée

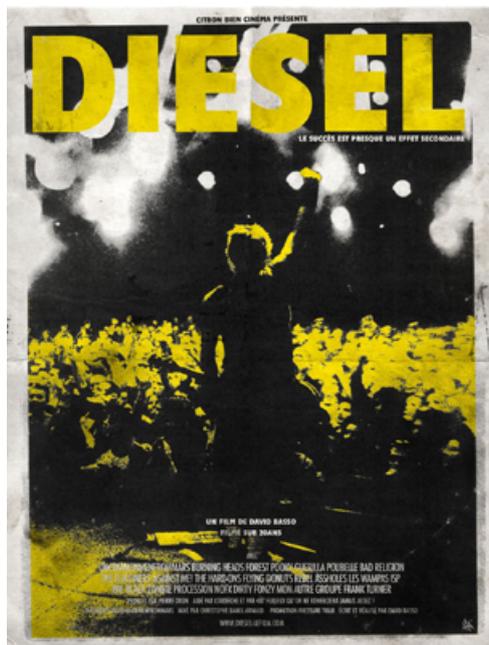
par un chant aux multiples déclinaisons claires qui impressionne rapidement par son aisance à se mêler à toutes ses ambiances. Avec parfois un petit côté Aaron Lewis (Staind) pour nous toucher encore plus au cœur, Mathieu déploie tous ses talents pour nous emmener dans l'univers Lizzard, un monde où les mélodies dynamiques («Gemini», «Bloom», «Min(e)d») croisent des sonorités plus graves, abrasives et torturées («Open view», «Leaving the dream»). Et même sans sa voix, on est scotché par l'atmosphère qui ne choisit pas entre rock et métal, laissant juste s'exprimer les instruments («Shift»). Le point culminant de cette débauche d'idées, de douceurs, de coups portés avec précision ne se dévoile qu'à la toute fin de l'album, pour moi, c'est l'ultime «Passing by» qui mérite le plus d'attention. À la fois dépouillé, clair et enchanteur, le morceau prend son temps pour se développer sans forcément suivre une logique destructrice, les Limougeauds finissant tout en retenue.

Superbe, forcément superbe, ce Shift permet à Lizzard de se dépasser, les comparaisons trop évidentes (Tool, A Perfect Circle, Chevelle...) sont mises au placard, Lizzard ne ressemble plus qu'à lui-même. Avec la signature sur le label allemand Metalville et la distribution Rough Trade, une bonne partie de l'Europe va devoir situer la Haute-Vienne sur la carte du métal alternatif trippant.

■ Oli

DIESEL

Documentaire de David Basso (Citron Bien)



Diesel est un rockumentaire étonnant. Et détonnant. Imaginé il y a vingt ans par son réalisateur David Basso, compilé durant deux décennies sur la route et monté depuis quatre ans, il permet un voyage en immersion dans le quotidien de groupes et d'activistes du punk rock autour d'une colonne vertébrale bien connue de nos lecteurs (les Unco). Prêt pour le voyage ? One, two, one two three four !!!

1994. Le punk rock, par le biais de The Offspring, Green Day, Bad Religion et consorts assomme le monde. Trois frangins et un pote d'enfance se lancent dans l'aventure, et David, cinquième roue du carrosse (sans que cela soit péjoratif), prend la caméra. Ainsi est né Uncommonmenfrommars. Presque 20 ans sur les routes, des centaines de concerts dans le monde entier, une pelletée de disques, des milliers de kilomètres pour rejoindre salles, squats et autres festivals, et une vie dévouée au rock. Celui qu'on aime : amplifié, passionné et passionnant. Tout ça pour en recueillir quoi ? D'ailleurs, l'esprit punk rock, c'est quoi ? Vastes questions. Alors qu'on assiste tout au long du film à la montée en puissance du groupe (signature et fer de lance éphémère d'une major, enregistrement aux États-Unis) puis, du jour au lendemain, aux plans

démérides, à la prise en main de tout le merdier administratif et logistique, et à l'application grandeur nature du DIY sans jamais que la passion ne soit altérée, cette niche qu'est le punk rock et l'univers de la débrouille est brillamment décrite et analysée par les groupes et musiciens les plus influents de par chez nous (Burning Heads, Nasty Sammy, Dead Pop Club...) et du monde entier (brillantes analyses de Bad Religion, Hard Ons, Frank Turner, NOFX), mais aussi d'activistes divers et variés (comme le passionnant sociologue Fabien Hein, l'éminent journaliste Franck Frejnik ou le manager des Béru et patron du label Crash Disques). Les fausses idées (notoriété, business, glandage...) sont balayées d'un revers d'accord de guitare, et c'est bien cela qui est fascinant dans ce road movie : en pulvérisant les clichés, ces passionnés révèlent la réalité du punk rock en France et dans le monde entier. Ainsi, Peter Black en surprend plus d'un quand, alors qu'il n'est pas en tournée, il conduit un taxi en Australie. Autre exemple avec Forest Pooky qui, en revenant d'une tournée à la Réunion, a émarginé un bénéfice de 23 euros. Sans oublier la stratégie de Fat Wreck Records qui privilégie la qualité des groupes à la quantité de disques vendus. Pour avoir personnellement baigné, à moindre mesure, dans ce petit monde pendant quinze ans en partageant le quotidien d'un groupe qui s'est forgé sur la route (Flying Donuts pour ne pas les citer), Diesel a réussi à me surprendre. Et bien sûr à m'émerveiller. Car plus qu'un film, Diesel est aussi la bande son d'une génération de passionnés, activistes, fanzineux, acteurs de l'ombre et aussi et surtout spectateurs et auditeurs qui, en organisant un concert dans un bar miteux, en tirant une feuille de chou faite de chroniques et d'interviews, ou en se déplaçant de salle en salle, ont fait, font et feront toujours (sur)vivre le punk rock. Chapeau.

En attendant la production du DVD, je te conseille fortement de te renseigner sur le site du film ou sur les réseaux sociaux pour savoir si le film sera diffusé dans ta ville en version grand écran. Car, crois-moi, ça vaut le coup d'œil.

■ Gui de Champi



DAVID BASSO

J'AI RENCONTRÉ DAVID BASSO AU MILIEU DES ANNÉE 2000, AU MOMENT OÙ IL RÉALISAIT UN CLIP POUR LES FLYING DONUTS. UN TYPE TIMIDE MAIS ATTACHANT, ET TRÈS PRO DANS SON APPROCHE DE FILMER DES GROUPES DE LA SCÈNE PUNK ROCK. RENCONTRE AVEC UN PASSIONNÉ QUI RÉALISE LE PROJET D'UNE VIE.

Salut David. Peux-tu tout d'abord te présenter en quelques mots auprès de nos lecteurs : ton parcours, tes activités principales....

Je suis donc David Basso, je réalise des clips pour des groupes allant du punk-rock (Uncommonmenfrommars, Forest Pooky, Flying Donuts) à la chanson française (Amélie-lès-Crayons, Suissa). J'en ai réalisé une cinquantaine. Je suis également photographe (www.punkframeshop.com) et je réalise aussi des films pour les entreprises. Je suis indépendant depuis 2004 en gros :)

Diesel est construit autour des Uncommonmenfrommars, groupe que tu as vu naître, grandir, évoluer et stopper les activités après une carrière prolifique en disques et en concerts. Diesel aurait-il pu voir le jour sans ce groupe ?

Oui. D'une autre manière, j'aurais raconté une autre histoire peut être tournée autour de ISP, que j'ai filmé pendant de nombreuses années, ou les Flying Donuts, qui ont eu aussi

un beau parcours sur 20 ans. Mais quand j'ai décidé de raconter une histoire, plutôt que de faire un documentaire sur une scène avec son lot d'interviews par genres, j'ai regardé mes images sur ces 20 dernières années et j'ai vu que j'avais la vie d'un groupe du lycée à aujourd'hui, du parcours de la major au label indé, des tournées de belles salles aux petits clubs en Allemagne et au Japon. Une histoire qui est leur histoire, qui est liée en parallèle à la mienne et touche le plus de monde possible.

Dans le film, tu expliques en préambule que tu connaissais les jumeaux Daff et Trint, ainsi que leur famille, depuis que tu étais à l'école, et que tu as commencé à les filmer quand ils ont débuté leurs activités musicales. Mais à partir de quel moment Diesel a commencé à te trotter dans la tête ? Dès le début, tu avais la ligne directrice ou la colonne vertébrale du film en tête ?

L'idée du projet Diesel est née en 1999, au moment où j'ai

compris que ce que je filmais devait être archivé pour en faire un jour un film. La ligne directrice telle qu'elle est dans le film ne s'est écrite qu'en 2015, mais je voulais raconter depuis le départ la vie d'un groupe qui s'enferme dans un van 9 places pour aller faire un concert à l'autre bout de la France, jouer 45 minutes et revenir le lendemain ! Raconter l'histoire de ces groupes qui pressent leur tee-shirt, leur CD, gèrent leur merch, leur tournée, et ce de façon DIY. Les groupes dont on ne parle pas dans les documentaires, en somme.

D'ailleurs, pourquoi ce titre «Diesel» ?

C'est lié au carburant le moins cher quand on est un petit groupe qui fait une tournée au cours de laquelle les frais de route sont énormes et où il faut faire au plus économique pour ne pas finir trop dans le rouge !

J'ai été marqué par Peter Black des Hard Ons (qui a un boulot à plein temps en Australie) qui explique en avoir voulu à l'époque à Nirvana d'avoir explosé, dans le sens où le grand public a depuis été persuadé que les rockeurs et punk rockeurs étaient des millionnaires ou des rentiers. Et dans le même temps, Sam Guillerand a également cette analyse intéressante qui veut que les gens qu'il côtoie dans la société le discrédite car il est musicien. Lors de la réalisation de ce film et au gré des séances de présentations du film dans les salles, des auditeurs ou spectateurs t'ont-ils fait part du fait que leur vision de la situation était faussée ?

Très peu sont venus me voir pour se confier sur ce sujet finalement. Quand on en parle, les spectateurs sont contents d'être éclairés sur le sujet et de voir les groupes en parler avec de solides arguments. Le film a donné envie à des gens qui n'y connaissaient rien à «googler» ou «spotifier» le nom des groupes pour les découvrir ! Les gens sont surpris et admiratifs de la passion qui nourrit tous ces groupes (que ce soit leur métier ou non) qui vivent finalement leur passion.

Les Unco, au même titre que les Burning Heads, ont goûté aux majors pour finalement se sentir plus libres et peut-être plus heureux en indépendants en gérant par eux-mêmes tout ou presque (les Burning créant même leur label). On a même l'impression que ce dur labeur les a sauvés (en tout cas pour ces deux groupes) : selon toi, le punk rock est-il voué à rester indépendant avec des passionnés aux manettes pour qu'il survive ?

Je ne sais pas si le punk rock est voué à rester qu'à être connu par une bande d'initiés ou passionnés. Ça dépend des modes, mais c'est la base de la solidité de cette scène, c'est pour ça qu'elle reste solide et vraie. La passion ne ment pas, et comme le dit Greg Laroigne dans le film : si tu deviens gros et qu'un jour tu redescends, si tu viens du DIY, ça t'apporte des bases solides pour toute ta vie, tu le fais par passion,

qu'il y ait de l'argent ou non qui rentre en jeu !

Tu présentes ton film Diesel dans des cinémas et des salles à travers la France. Une sortie nationale ou une diffusion TV est-elle envisageable ? Au final, le réseau du cinéma indépendant trouve des similitudes avec le réseau punk rock ?

Complètement. Le circuit CNC (Centre National du Cinéma et de l'image animée) / prod agréée / distribution est très fermé : si tu n'entres pas dans la boucle dès les premières lignes de scénario pour gratter du financement d'état, c'est le parcours du combattant. Mais on va y arriver ! Sans le réseau punk rock, le film ne vivrait pas de la même façon ! Ce sont les fans, les passionnés qui le réclament et qui se bougent pour le diffuser. Pour exemple, une asso à Reigner (74) a organisé une projection du film dans un cinéma devant 60 personnes le 23 décembre dernier. Je les remerciais pour la soirée, et ils m'ont dit que c'était une première pour eux d'organiser une projection d'un film, étant plus habitués à l'organisation de concerts ! Ils se sont tournés vers le cinéma du coin parce qu'ils voulaient simplement voir le film, c'est la raison principale. Diesel, c'est le film d'un passionné avec des passionné(e)s pour les passionné(e)s (et le grand public) ! Encore une fois, la passion soulève les obstacles.

Tu as réalisé pour ce film des dizaines d'interviews qui n'ont pas pu toutes être retenues dans le montage. Des mauvais souvenirs, des déceptions ? Quelles ont été pour toi les rencontres les plus marquantes ? Une réflexion à retenir ? Ma femme est persuadée que Frank Turner est un type sympa, tu confirmes ?

Yes, il est hyper sympa ! Forest Pooky l'a côtoyé l'automne dernier sur une tournée, il te le confirmera aussi ! Il y a 10 ans, Frank Turner jouait en France devant 10 pétots. Il sait d'où il vient ! La rencontre la plus marquante, émotionnellement parlant et pour ce que ça représente, c'est celle avec Bad Religion. Je n'ai pas touché terre pendant 3 semaines après ! Mais celle qui m'a le plus touché sur le fond est celle de Nasty Samy : il en dit plus qu'en une interview de dix interlocuteurs réunis ! Il me semble que l'interview dure à peu près une heure, comme celle de Peter Black des Hard-Ons qui dure pas loin d'une heure trente ! Ce sont des musiciens qui ont fait énormément de choses, qui «vivent» la musique au quotidien, connaissent parfaitement les contraintes qu'impliquent le fait d'être musicien, et s'ils ont tout ce temps à te consacrer pour une interview, c'est que du bonheur pour ton film. Après ma toute première interview de Sid (manager des Unco) et Ed en rentrant d'une tournée en 2008, et qui a duré une heure (avec du blabla, des pépites, des infos, du contenu), c'est à ce moment là que je me suis dit que je ne verrais pas le bout du montage du film si je continuais à faire des interviews fleuves !



Les moyens de communication au début des Unco n'ont plus rien à voir avec ce qui se passe aujourd'hui (Internet, réseaux sociaux, plateformes de financement participatif,...). Tu parles des fanzines dans Diesel, mais rarement, les zines sur la toile ou plus largement Internet ne sont évoqués. Une raison particulière ?

Non, ce n'est pas un oubli, c'est que le sujet est dense. Les fanzines sont une trace écrite, le papier survit au temps. Par exemple, j'aurais pu parler de Myspace qui a aidé pas mal de groupes à se prendre en main, mais je n'ai pas trouvé de captures d'écrans de l'époque, pas de traces exploitables visuellement. Volontairement, je ne me suis pas engouffré dans ce sujet-là de peur de ne pas savoir bien en parler ! Je suis déjà content d'avoir abordé le thème des fanzines dans un film de 1h30 sans perdre le spectateur !

Toi qui a grandi aux sons des années 90's, qui a côtoyé la scène indie noise punk française et la relève des 00's avec Unco, Flying Donuts, Dead Pop Club, que t'inspire le renouveau de la scène française ?

Je suis largué ! Et pourtant, j'essaie de découvrir de nouveaux groupes ! Mais les groupes que j'écoute en ce moment sont soit des copains (Forest Pooky, Mighty Bombs, Hateful Monday, WarHill, Mike Noegraff, Oakman), soit des groupes qui ont tourné avec des copains (Seth Anderson, Frank Turner, The Decline!) ou des copains de copains qui ont tourné avec des copains (Heavy Heart, Toy Guitar). Mais bon, tu dois connaître parfaitement ce que je dis !

Quel accueil reçoit Diesel auprès du public et des «professionnels». Et les Unco, ça leur a fait quoi de voir le film ?

Daff s'est confié en disant que Diesel était ce qu'il le rattachait à la musique aujourd'hui. Il veut même s'investir dans le projet, filer un coup de main (dont les sous-titres anglais du film, ce qu'il a fait). Je n'ai pas eu de conversation franche et sérieuse sur le film avec Ed et Jim qui l'ont vu à Orléans en mai 2017, d'autant plus que c'était un autre montage du film que celui que l'on peut voir aujourd'hui. Jim était content/rassuré que UMFM ne soit qu'un fil conducteur pour le film, qu'il ne soit pas une biographie complètement sur le groupe,



même si on en apprend beaucoup sur ce dernier. Ed m'a dit : «C'est cool, bravo !» (c'est sans doute le plus long compliment qu'il ait pu me faire de toute sa vie, ah ah). Après, je n'ai fait qu'observer leurs réactions durant la projection, ils étaient très enthousiastes à la première, alors pas besoin de s'échanger des mots non ? ;)

Trint et Daff (sans oublier leur maman) étaient émus pour la première du film à Romans en octobre dernier ! On a regardé Diesel deux ou trois fois ensemble avec Trint, et c'est marrant, c'est comme des commentaires audio de DVD : on rigole, on papote tout le long, c'est notre vie qui défile ! On parle souvent des Unco, mais il y a aussi Forest qui est très présent dans le film, étant leur petit frère ! Forest Pooky a été très investi dès le début du montage sur la traduction de pratiquement toutes les interviews anglaises, il a vu le film dans toutes ses versions ! La première fois qu'il l'a vu en public, c'était à Tours, ça lui a fait bizarre de ressentir des passages de sa vie, de celle de sa famille avec la réaction des gens !

Tu as lancé il y a quelques mois (années) un financement participatif pour que le film puisse voir le jour et qu'il soit édité en DVD, financement qui a rencontré un joli succès. En plus du film, le DVD présentera-t-il des bonus type extraits de concerts, interviews ? Peut-on toujours commander le DVD ?

Oui, on peut toujours passer commande du DVD, vu que je ne l'ai pas encore édité. Le film est terminé depuis octobre 2017 mais j'ai encore beaucoup de travail dessus : le montage des contenus est une sérieuse étape, ainsi que de sous-titrer le film en anglais. Même si il y a eu quelques pré-achats du film aux Etats-Unis, en Italie ou en Allemagne, ils sont en droit de le comprendre non ? Envoyer le film en festival représente des frais, sans parler de la promotion... Toute rentrée d'argent est le bienvenue ! J'en aurai besoin pour monter les bonus. En parlant des bonus, je dispose de captations de concerts et d'autres trucs cool à monter et montrer !

Si tu as quelque chose à ajouter, c'est le bon moment.

Merci de soutenir le projet ! Et rendez-vous sur le site (diesel-lefilm.com) pour toute action : programmation, pré-achat du DVD, merch...

Merci David et à bientôt pour une prochaine projection !

■ Gui de Champi

DOWNLOAD

PARIS

BA 217

VENDREDI 15 JUI

SAMEDI 16 JUI

DIMANCHE 17 JUI

LUNDI 18 JUI

OZZY
OSBOURNE

Ghost

Opeth

ALESTORM

BILLY TALENT

CONVERGE

UNDERØATH

POWERWOLF

SIDILARSEN

ELUVEITIE

TRINITY LUNAR

VANDENBERG'S
MOONKINGS

BURY
THERON

Papa Roach
Crash Control

CELLAR
DARLING

WAKAN-TANKA



MARILYN
MANSON

THE OFFSPRING

AVATAR

NOFX

TURBONEGRO

MESHUGGAH

HOLLYWOOD
UNDEAD

ULTRA VOMIT

THRICE

CROSSFAITH

BETRAYING
THE MARTYRS

TAGADA JONES



MAFIA



Whiskey
Quarers

SKINNY DICK LISTER Ded

Wild
Moghey
Treads

FOO
FIGHTERS

MASS
HYSTERIA

THE HIVES

DEAD CROSS

FRANK CARTER
& The Rattlesnakes

ROYAL
REPUBLIC

Wolf Alice

SLAVES

Pervert

GRAVEYARD

THE STRUTS

STARCRAWLER

NOTHING MORE

ARCANE ROOTS

EGO
KILL
TALENT

THE NOFACE

THE LAST INTERNATIONAL

LANDMYRKS

TEACUP
MONSTER

GUNS N' ROSES

VOLBEAT

JONATHAN
DAVIS

BARONESS

Seether

GRETA
VAN
FLEET

THE
PINK
SLIPS

The
G

FIREFLY STAGE - ACCESSIBLE UNIQUEMENT AUX CAMPEURS

HANGMAN'S
CHAIR

JOURA COX
BAND

MERGE

PLAYS TRIBUTE TO
LYNYRD SKYNYRD

GALACTIC
EMPIRE

JEAN JEAN

BAD COP BAD COP

BYRAN

IN SEARCH OF
SUN

STONE
BROKEN

KFJ

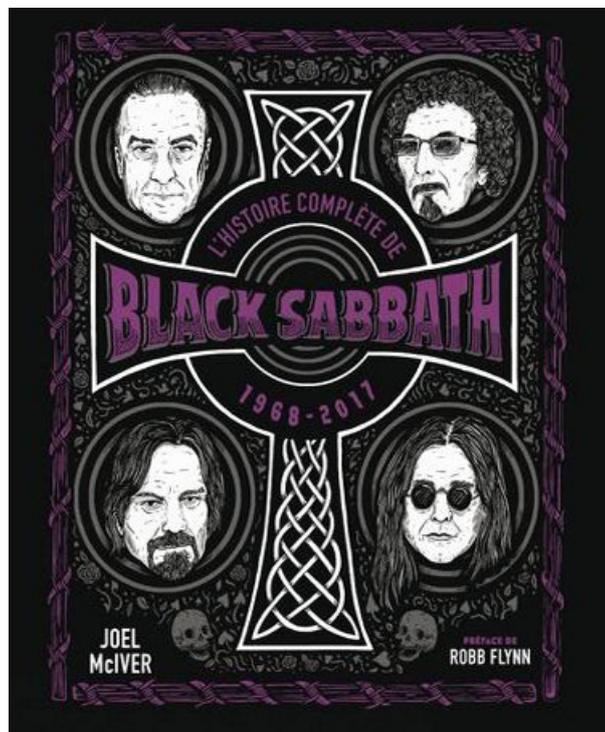
NESSERIA

AND MORE BANDS TO COME...

License n° 21092290 / 21092290 - RCS PARIS 513 49 14 00 - NAF 9001Z

BLACK SABBATH

L'histoire illustrée de Black Sabbath (Place des Victoires)



On a tout dit et tout écrit concernant Black Sabbath, pionnier du heavy metal et véritable source d'inspiration pour tout le mouvement doom/stoner/sludge que l'on connaît aujourd'hui. Tony Iommi, Ozzy Osbourne, Geezer Butler et Bill Ward ont enfanté un monstre qui connaîtra un succès fulgurant, enregistrera des disques incontournables, mais qui subira également les conséquences d'abus en tout genre, des désillusions jusqu'à une (quasi) reformation qui atteindra des sommets. Mais ce livre de Joel McIver faisant l'objet de cette chronique n'est pas de trop !

Parfaitement illustré (idéal pour un ouvrage qui s'intitule dans sa version française L'histoire illustrée de Black Sabbath, n'est-ce pas ?) avec notamment une magnifique couverture (et cette belle croix en relief, tout comme la quatrième de couverture d'ailleurs), cet ouvrage de 212 pages résume de fort belle manière quasi cinquante ans de carrière d'un groupe qui aura indubitablement pesé dans le paysage rock au sens large. Au même titre que les Beatles, Led Zeppelin ou Elvis, Black Sabbath est à l'origine d'une ramification

du rock, et ce n'est pas rien. Thèmes occultes, rythmes lourds et ambiances pesantes ont fait la renommée du groupe originaire de Birmingham qui enchaînera en début de carrière des perles discographiques en très peu de temps. Jusqu'à ce que les démons du succès, des drogues dures et de l'alcool viennent à fragiliser le navire. Ozzy est débarqué sans ménagement, continuant de son côté son petit bonhomme de chemin, Bill Ward quitte également le groupe pour soigner ses addictions, pendant que les deux autres compères embauchent des nouveaux chanteurs (Dio, Ian Gillan...) et batteurs. L'histoire illustrée de Black Sabbath met alors en parallèle les carrières de Ozzy (assez mouvementée, avec le succès, une vie à mille à l'heure et de nombreux épisodes tragiques) et du Sab' (ou plutôt Iommi et une succession de musiciens tels Eric Singer de Kiss, Glenn Hughes...) qui continue bon gré mal gré de tracer les riffs pour la bonne cause. La route des principaux protagonistes se croiseront à quelques reprises (pour des reformations plus ou moins éphémères) jusqu'à la sortie de l'excellent 13 en 2013 et la tournée marathon qui suivra et qui verra le groupe tirer sa révérence.

Très bien documenté, ce livre illustre notamment de façon méthodique comment Black Sabbath et Ozzy Osbourne arriveront, non sans mal, à traverser les modes du grunge, de la fusion et du néo métal. Black Sabbath est immortel (ou presque) et l'héritage laissé par le groupe est inestimable. Les anecdotes sont savoureuses (la genèse du OzzFest est une de mes préférées), les archives photographiques sont très intéressantes et la narration est plus que captivante. Un ouvrage qui se lit facilement et qui se révèle ce qui pourrait être un livre référence pour savoir et surtout comprendre. Un véritable travail de fond, détaillé et précis, sans être rébarbatif. Les fans inconditionnels du groupe et les amateurs de l'histoire du rock au sens large y trouveront leur compte à coup sûr. Et même si le fidèle des fidèles n'apprendra rien de nouveau, l'approche du livre ne pourra que le satisfaire, j'en suis sûr. Un ouvrage passionnant et captivant.

■ Gui de Champi



THE VERY SMALL ORCHESTRA

IL EST PARFOIS DIFFICILE DE RÉPONDRE À DES QUESTIONS QUI NE LAISSENT PAS BEAUCOUP LE CHOIX, L'ART DE VINCENT, GUITARISTE DE THE VERY SMALL ORCHESTRA, EST AUSSI DANS LA RÉPONSE PAS TOTALEMENT FERMÉE...

Duo ou sextet ?

Sexto ! Plus sérieusement en duo ça fait un bail qu'on a pas fait, on s'arrange pour être au minimum 3. C'est deux énergies différentes, à six on a un plus gros son et plus de rigueur mais à trois ou quatre on est obligés d'envoyer, de s'impliquer plus, les deux sont difficiles et donc excitants.

Youri Gagarine ou Neil Armstrong ?

Gagarine forcément. Mais je dois avouer qu'Armstrong m'a fait rêver quand j'étais gosse. Les deux ont pour point commun qu'ils n'ont pas souhaité devenir des héros de la conquête spatiale, Gagarine était dans l'armée, on ne lui a pas donné le choix, Armstrong lui était volontaire mais il n'a jamais voulu être sous le feu des projecteurs.

The Others Fuckers ou The Hyènes ?

Punaise ça va être dur cette interview ! Parce que moi je mets toujours du sel ET du poivre. En même temps c'est facile pour celle-là parce que tous les membres des Hyènes ont été des Others Fuckers sur les différents albums de The Very Small Orchestra, quant au VSO en trio, on le retrouve dans le BD concert des Hyènes/Thierry Murat Au vent mauvais. Bref, c'est la même mafia.

Jurgi Ekiza ou Jon Smoke Zubillaga

Rhaah forcément plus proche de l'univers de Jurgi, j'adore son groupe Willis Drummond, je suis fan. Mais quand Jon est venu balancer son flow sur l'instru qu'on avait pondue, on s'est regardés, on s'est dit «ça va être un OVNI dans le

disque ce morceau mais on ne peut pas ne pas le mettre, c'est trop bien !»

AC/DC ou The Doors ?

Les Doors, parce qu'ils ont eu la chance de tous crever avant de faire de la merde. Franchement l'épisode AC/DC avec Axl Rose, j'ai pas digéré. Je sais que c'est compliqué et que contractuellement ils étaient peut-être obligés de finir la tournée mais ce choix est très discutable. J'aurais vraiment dit chapeau s'ils avaient auditionné et trouvé un gars ou une meuf sorti(e) de nulle part ou presque. Ça aurait été plus courageux.

«Light my fire» ou «Ride on» ?

Ride my fire on !

Reprise ou composition ?

Ça ne fait aucune différence pour moi. Je mets autant de moi-même dans les deux. A partir du moment où je joue un truc c'est mon morceau, je me fous de savoir qui l'a écrit ou de qui vient l'idée de départ. Quand tu interprètes une chanson sur scène c'est à toi que vont revenir les honneurs ou les huées, c'est à toi d'assumer ta version. Si tu massacres un morceau de Bowie, personne ne va te dire que c'est de sa faute. Et puis suivant ton interprétation tu peux donner un autre sens à la chanson.

Kitchen floor ou Slow surfin' ?

Impossible à répondre là. Ce sont nos bébés tous les deux.



Basque ou breton ?

Basque ! Je ne suis pas bascophone... je connais trois mots, assez pour commander une bière et dire merci, et donc pas euskaldun (basque) mais j'habite à Bayonne et j'aime vraiment ce que font les gens ici pour sauvegarder leur langue et leur culture. Ça me paraît très important de sauvegarder toutes les langues car dans chacune d'elle il y a des concepts qui ne trouvent pas d'équivalents dans d'autres langages. Donc breton aussi ! (rires) Cette uniformisation du monde par l'anglais, ça me gonfle profondément.

Rap ou fusion ?

Ni l'un ni l'autre, j'ai de grosses lacunes dans ces deux styles. Même si on est fermé à rien, on ne peut pas tout aimer.

Les fils de Poutine ou ceux de Trump ?

Ce sont les mêmes de toutes manières. Des gens qui ne sont pas doués ni pour la vie, ni pour l'amour et qui ne trouvent la satisfaction que dans le fait d'amasser du fric même si ça doit détruire des vies... je ne sais même pas si ils n'y prennent pas du plaisir en fait...

Hellfest ou Les Vieilles Charrues ?

Hellfest ! Jamais fait ni sur scène ni dans le public, j'aimerais beaucoup !

Olympia ou Bataclan ?

J'ai eu la chance de jouer dans les deux, une tendresse particulière pour le Bataclan où j'ai aussi souvent bossé comme roadie, je connais bien les équipes, ce qui s'est passé là-bas, pffff... Beaucoup de souvenirs dans cette salle.

Christian Monnier ou Christian Olivier ?

Pareil, j'ai eu la chance de faire équipe avec les deux et si c'était à refaire, je le referai !

Albert Dupontel ou Jean Yanne ?

Dupontel pour moi. C'est lui qui a été à l'initiative de la création des Hyènes et j'ai personnellement beaucoup appris lorsqu'on a fait la BO de son film *Enfermés dehors*. C'est un personnage à part à la fois beaucoup plus sérieux mais aussi beaucoup plus taré que ce que tout le monde peut croire.

Kurt Cobain ou Jim Morisson ?

Les deux laissent un goût d'inachevé, très dur ce type d'interview ! C'est marrant j'ai l'impression que Morisson était plus âgé mais ils sont morts au même âge, 27 ans. Ce qu'ils ont fait dans leur courte vie est énorme, peut-être que c'est pour ça qu'ils sont morts enfin bon bref va savoir, je commence à délirer là.

Hugo Pratt ou Manu Larcenet ?

Ah voilà ! Larcenet sans hésitation ! Pas hyper calé en BD mais le dessin de Pratt ne m'a jamais attiré.

Brassens ou Brel ?

Peut-être Brel mais c'est dur là aussi, ils ont tous deux réussi à faire passer quelque chose d'à la fois drôle, sarcastique et très émouvant dans leurs chansons avec une finesse que très peu d'auteurs et/ou interprètes d'aujourd'hui maîtrisent. Peut-être parce que justement des gars comme Brel et Brassens ont placé la barre trop haut.

Sushi ou Burger ?

Fastoche. Là je dis sushi ! Mais je préfère les sashimis quand même !

Merci Vincent et The Very Small Orchestra.

Photo : Yann Landry

■ Julien



SPARZANZA

Announcing the end
[Despotz Records]

Le nom de Sparzanza était synonyme pour moi de stoner nordique mais depuis 2003 et Into the sewers, le combo a pas mal évolué, les changements de personnels (surtout le départ d'un des frères Johanneson en 2009) comme de labels n'ont pas forcément aidé à leur croissance hors de Suède. Les revoilà dans nos oreilles via Despotz Records (Nightrage, Crucified Barbara, Adna...) et un Announcing the end plus power rock/métal que stoner, les cavaliers de l'apocalypse ne sèment un métal vénèr et tranché que sur quelques passages («Damnation», «The dark appeal»), la majorité des morceaux étant dominée par des mélodies, puissantes certes, mais sans vraiment de relief, les refrains de «Whatever come may be» ou «To the one» sonnent même trop radiophoniquement corrects et téléphonés pour susciter un véritable intérêt. Dommage car le mélange de riffs acérés, les variations de rythmes et d'ambiances sont plutôt sympathiques et si le groupe n'était pas tombé dans les quelques pièges de la facilité, il avait techniquement de quoi tenir la route («Truth is a lie»)..

■ Oli



CHABIFÖNK EXPERIENCE

Missiön
[Autoproduction]

Comme un gamin qui s'amuse avec le jeu des formes géométriques, à essayer de rentrer le cube dans la forme carré, la sphère dans la forme circulaire et ainsi de suite, je me retrouve avec ce Mission de ChabiFönk Experience dans les oreilles, à essayer de le faire rentrer dans une case, dans un style musical. Mais pourquoi toujours tout référencer ? Car cet objet est complexe et protéiforme, dépassant les formats plus ou moins classiques attendus et entendus. J'ai cru trouver un indice dans le patronyme qui combine Chaabi et funk. Mais il faut plutôt y voir un clin d'oeil au célèbre fromage Chabichou, puisque le trio est originaire de Sauzé-Vaussais dans les Deux-Sèvres. Et pour la musique, avec ce deuxième EP studio, ils balancent 5 titres d'electro rock teintés de dub énergique ou de jungle. 5 pilules de vitamines, à la guitare jonglant entre riffs saturés et impro délicates, la basse sautillante et chaude, la batterie en mode free-lance et des samples électro bien choisis. Si tu avais aimé les regrettés JMPZ, alors repars en transe avec ChabiFönk Experience, ils sont prêts à reprendre le flambeau et à mettre le feu en live et dans tes oreilles. Legalize ChabiFönk Experience !

■ Eric

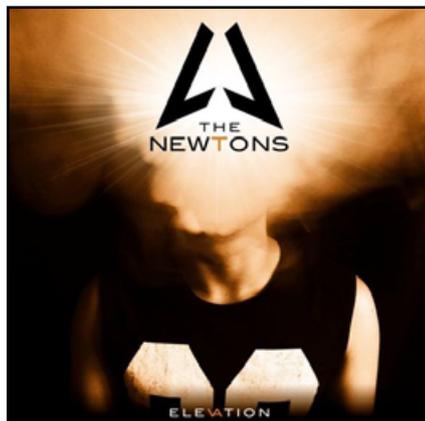


MORBID ANGEL

Kingdoms disdained
[Silver Lining Music]

On se la ramène un peu avec nos vingt années au compteur mais quand on écoute le petit dernier de la famille Morbid Angel, on est vite calmé, Trey Azagthoth va bientôt fêter les 35 ans de son groupe et même s'il change régulièrement de comparses, c'est pas évident de tenir la route quand on écoute l'évolution d'un style dont il est une des incarnations (petite pensée au passage pour Chuck Schuldiner et Death). Pour ce onzième album, prise de risque minimale et blast guttural à tous les étages. Certains morceaux sont quand même un peu «différents» notamment «Declaring new law [secret hell]» dont la répétition du riff lui donne un aspect industriel (est-ce un reste du technoïsant Illud divinum insanus ?) ou «The fall of idols» qui décide d'épater la galerie. Pour l'essentiel (et quasi tout le reste donc), c'est fracassage, concassage et déboitage : rythmique affolante, rifting pointu, basse ultra lourde, il n'y a que le chant pour garder une certaine linéarité et donc les éternelles mêmes lignes. Avec un petit chant plus clair de temps en temps (pourquoi pas sur «Architect and iconoclast» ?), Morbid Angel aurait pu séduire encore plus largement (les hordes de fans de Gojira aiment aussi les frenchies pour la richesse vocale de Joe) mais pour les vieux (comme moi), les retrouver à ce niveau, c'est déjà appréciable !

■ Oli



THE NEWTONS

Elevation
(Autoproduction)

C'est sous l'impulsion du batteur tou-rangeau Mike (ex-As De Trefle, Melted Space...) que The Newtons s'est formé, vite bien entouré par des musiciens d'expérience, ils enregistrent un premier EP à l'été 2015 mais quelques changements de line-up retardent sa sortie (le chant est ré-enregistré fin 2016). Finalement, c'est fin décembre 2017 que nous pouvons écouter les 6 titres marqués par l'influence du rock américain (les guitares) comme de la pop anglaise (certaines lignes de chant très mélodiques). Très facile à écouter, The Newtons seront taxés de «gentillets» par les amateurs de power rock ultra burné mais derrière l'évidence de certaines harmonies, on a une vraie recherche de contrastes et des morceaux bien amenés/arrangés («Everybody») où les variations de rythmes et de tons donnent le label «rock» à l'ensemble (quand certains obtiennent juste le «bon pour la radio»). Toutes les compos sont très travaillées, peut-être trop même car en plaçant des petits effets, des notes «supplémentaires», un petit coup de boost sur la basse là, on perd parfois l'essence même du titre et ainsi sa dynamique propre. Simplifier et fluidifier le jeu permet souvent d'être plus efficace mais c'est paradoxalement très compliqué....

■ Oli



GRANDDADDY

Last place
(30th Century Records)

Il aura fallu attendre onze années et une reformation en 2012 pour voir arriver un nouvel album de Granddaddy. On va vous casser le suspens tout de suite : Ce Last place est du pur Granddaddy, où la franche mélancolie noie de toute part une pop enjôleuse calibrée depuis belle lurette. C'est donc, vous l'imaginez, sans grande surprise mais avec un plaisir rempli d'ivresse qu'on retrouve ce qui a fait le succès de la bande de Jason Lytle, à savoir le talent de composer des titres (tubes ?) qui touchent de plein fouet les sentiments de l'auditeur. Comme une madeleine de Proust, ces sonorités indie-pop 90's semblent à la fois si loin et si proches, elles dépassent littéralement les épreuves du temps. Encore faut-il s'appeler Granddaddy (coucou Weezer !), gardez la foi (cette reformation n'était pas réellement prévue) et être en phase avec son art. Sur ce point, ce retour est salutaire, Last place n'est pas le meilleur album des Américains, question d'époque sans doute, mais il a le mérite d'exister et de faire son effet. Alors, profitons-en, et saluons au passage la mémoire du bassiste Kevin Garcia qui est décédé d'une crise cardiaque deux mois après sa sortie.

■ Ted



ADIMIRON

Et liber eris
(Indie Recordings)

En terme d'ouverture d'esprit métallique, Indie Recordings est un des meilleurs labels européens, en ajoutant Adimiron à leur roster (Cult of Luna, Enslaved, Hacride...), les Norvégiens vont permettre aux Italiens de glaner de nouveaux fans dans le Nord de l'Europe qui n'a peut-être pas attendu ce cinquième album (le groupe a sorti sa première démo en 2001) pour découvrir ce death très ouvert. Si certains le qualifient de progressif, je préfère noter l'ouverture et les libertés prises par les Romains qui conservent des structures assez identifiables pour leurs compositions. Ils injectent ainsi une grosse dose de math («Zero-sum game»), des parties aussi claires que douces («The coldwalker»), de la variété dans le chant («The unsaid») dans un métal qui reste death (la voix lourde est d'ailleurs un poil forcée) et ultra technique (on bouffe parfois un peu trop de solo). La grande force d'Adimiron est sa capacité à amalgamer toutes ces influences et à les mixer avec facilité, faisant de Et liber eris un album assez homogène malgré les nombreuses ambiances qui le parsèment. Si tu penses que les adjectifs «puissant», «mélodieux» et «surprenant» peuvent cohabiter, va jeter deux oreilles sur ce disque..

■ Oli



BLACK LABEL SOCIETY

Grimmet hits
[Spinefarm Records]

Attention, cet album de Black Label Society n'est pas un nouveau «greatest» hits (et donc un best of) mais bien une collection de «titres les plus sombres». Un peu à la couleur des jours que passe leur ancien guitariste Nicholas Catanese désormais plus connu comme pédophile. Pour autant, pas sûr que Zakk Wylde ait pensé à lui pour écrire cet opus partagé entre sludge bluesy et relances hard rock vintage du plus bel effet. Grâce à un son ultra chaleureux et des mélodies ciselées, les Californiens nous embarquent dans leur trip avec une facilité déconcertante, la qualité technique du combo n'est plus à prouver mais réussit à transformer ces qualités en compositions accrocheuses et dénuées du (dé)goût de «déjà entendu» (c'est leur neuvième album), c'est autre chose. Et là où par le passé, les BLS se sont parfois laissés aller à trop saupoudrer de guimauve les titres plus langoureux, ici, ils gardent de l'accroche, que la guitare tienne le premier rôle («The only words», «The day that heaven had gone away») ou que le chant ne ronronne pas de trop («Nothing left to say»). Et ils se mélangent assez bien aux morceaux qui jouent plein gaz («The betrayal» !).

■ Oli



DUBIOZA KOLEKTIV

Happy machine
[ZN Production]

Un petit coup de tchigidup bosnien pour skanker sur ton balcon ? Dubioza Kolektiv est un collectif qui a grandi sous les bombardements de Sarajevo et a vécu l'explosion de l'ex-Yougoslavie. Est-ce pour oublier cette fracture nationale qu'il y a autant de guests internationaux dans ce septième album ? Il n'empêche, avec Happy machine, c'est l'Eurovision, mais sans les paillettes, le kitsch dégoulinant et les cris caprins des représentants nationaux. On trouve Banji Webbe Skindred, Manu Chao, les Barcelonais de La Pegatina, le trompettiste macédonien Dzambo Agusevi ou le chanteur Punjabi Bee2. Toute cette joyeuse équipe envoie un mélange ska rock reggae avec une dose de fanfare des Balkans. On trouve Banji Webbe Skindred, Manu Chao, les Barcelonais de La Pegatina, le trompettiste macédonien Dzambo Agusevi ou le chanteur Punjabi Bee2. Entre Asian Dub Fondation, La Ruda Salska ou Ska-P, avec quasi tous les textes en anglais (au léger accent slave). Derrière l'atmosphère joyeuse de la musique syncopée, Dubioza Kolektiv parle de sujets d'actualité comme le mouvement protestataire turc, la crise des migrants syriens, ou l'emprisonnement du fondateur du site thepiratebay.org. avec une réflexion sur l'ère du tout numérique. Pour allier les paroles aux actes, leur album est donc en téléchargement libre sur leur site. Alors tchigidup ?

■ Eric

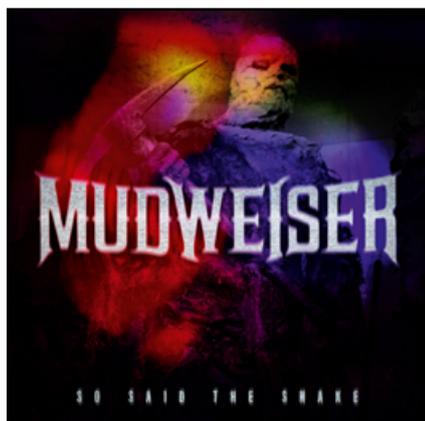


PARIADELUX

Topsy-turvy
[Autoproduction]

Trio parisien, Pariadelux a su bien s'entourer pour mettre en boîte ce premier opus : quelques amis pour donner davantage de couleurs aux titres et Francis Caste à la baguette (Bukowski, Hangman's Chair, 7 Weeks, Lazy...) pour avoir un son parfaitement distordu... Évoluant dans un registre mêlant mélodies pop-rock, guitares stoner et rythmiques à la puissance toute métallique, le groupe est «On fire» pour nous mettre sens dessus dessous (désolé, cette phrase est dans le cahier des charges de la chronique). La saturation ultra léchée et les coups bien placés s'opposent à un chant toujours orienté vers la douceur et déployant de belles harmonies pour charmer l'auditeur que les autres musiciens s'amuse à bousculer. Physiquement par les assauts sur les fûts et les cordes mais également mentalement quand surviennent un saxophone et une trompette sur une compo au titre alambiqué («Fuhrer on my shoulder»). On est presque surpris également quand les Franciliens ne haussent pas le ton et ne font que nous cajoler («Soft sword»). A l'image de ce bel artwork, entre chaude sensualité et morsures venimeuses, Pariadelux joue autant avec ses tripes qu'avec son cœur, pour un résultat équilibré et charmeur.

■ Oli



MUDWEISER

So said the snake
(Head Records)

On a beau aimer Mudweiser, il faut se faire à l'idée (comme Laetitia) que le groupe ne peut sortir un album tous les deux ans, Reuno étant un peu beaucoup occupé (Lofofora, Le Bal des Enragés), c'est pas Tool non plus, mais les skeuds sont assez rares alors écoutons-les «lentement», ça tombe bien, leur stoner contient toujours une grosse dose de doom et ne traverse pas le désert à toute blinde, préférant voir la poussière encrasser les amplis plutôt que de la faire voler dans son sillage. Pour ce nouvel opus de leur rock rocailleux et charmeur, quoi de mieux qu'un serpent pour héros ? So said the snake est donc rampant et pas uniquement sur l'ultime «The snake» d'où est extraite cette phrase («Useless prick», «???»). Pour autant, pas question de se la couler douce tout le temps, le quatuor envoie du riff bien gras et fournit quelques envolées inhérentes au genre (depuis un «Fairy tale» un peu téléphoné jusqu'à un «The story of Joe Buck» plus contrasté et osé). Un poil plus aérien et après un régime (ce Mudweiser est moins gras), le combo réchauffe nos oreilles et Reuno continue de nous bluffer tant sa voix semble coller naturellement à ce style.

■ Oli



ROUEGORGEROUE

Hypersomnia
(Collision Music)

Ceux qui gravitent autour de la sphère rock indé bordelaise ont probablement déjà entendu parler de RougeGorgeRouge, ce quatuor bâti en 2011 avec l'appui de membres de la formation post-rock Sincabeza, de Monade, le side-project de Laetitia Sadier, ou encore de Magneto. Avec un sobriquet pareil, peu de chance de se tromper sur la marchandise (voir le syndrome des groupes aux noms doublés ou presque) : à défaut d'être aux premières écoutes une formation attirée exclusivement par l'expérimental, leur deuxième album Hypersomnia nous embarque néanmoins dans une expérience sonore bariolée à écouter religieusement. Naviguant entre des styles aussi hétérogènes que l'electro-rock, l'ambient-krautrock (avec pas mal de claviers retro-futuristes comme sur «Balle a fond»), l'ambient, la noise-rock, la pop, le post-punk, l'indie-rock, le post-rock ou même le math-rock, RougeGorgeRouge nous en fait voir de toutes les couleurs. Et rien de plus jouissif que d'être baladés de la sorte dans ce grand huit émotionnel à la fois tendu («Elfy science»), plein de mystère (dont «Ethernull»), et profondément galvanisant (comme sur la très cool «Vococo»). On valide, même si la sortie date déjà de 2016.

■ Ted



WASTE

Lees road
(Autoproduction)

Lees road, c'est l'histoire d'un nouveau départ, celui pris par 4 amis d'enfance qui sortent ensemble un album en 2014 sans rencontrer leur public et quittent leur région parisienne pour Londres et cette rue où ils s'installeront pendant deux ans pour vivre mais aussi pour composer, jouer et enregistrer ces quatre titres. Et avec le départ de Keyvan (5ème membre durant quelques années au clavier), repenser leur musique, la charger d'électronique, faire d'un rock à guitare, un rock dansant qui emprunte autant à la «french touch» (Air, Daft Punk, Laurent Garnier...) qu'à la pop (ils adorent Radiohead même si on reste éloigné) et vont donc rejoindre Stevans ou Dukes of Paris sur la liste des combos qui amalgament à merveille sensibilité électro et puissance pop-rock. Si la rythmique joue son rôle en étant particulièrement marquée et binaire, le quatuor n'oublie pas de miser sur les mélodies et un nappage subtil alliant guitare et samples, quitte à sacrifier l'efficacité immédiate (ultra présente sur «Get up and dance») pour construire une vraie chanson («Bright light») ou accentuer l'émotion («Lead us»). Les gaillards sont revenus à proximité de Paris, on n'a donc plus d'excuse pour ne pas les suivre...

■ Oli



JEAN JEAN

Froidepierre
[Head Records]

Un peu moins de 5 années après *Symmetry*, Jean Jean revient avec une bonne excuse et un album à l'artwork symétriquement très joli. La magnifique photo en illustre le titre de l'opus, Froidepierre, qui est aussi le nom du chalet alpin où le groupe a enregistré. La bonne excuse, c'est que le duo est désormais un trio, Grégory (Almeeva, Kid North) ayant intégré le projet avec ses instruments (notamment basse et synthés). Toujours instrumental, leur rock se veut moins joyeux, moins mathématique et un peu plus «post» (voire cinématographique) que par le passé. Les compositions sont à la fois plus incisives, offrant un plaisir immédiat, et plus immersives, gagnant en simplicité, on y pénètre sans trop réfléchir. Les sonorités un peu old school de certains claviers sont ultra chaleureuses et comme le duo basse/batterie s'entend à merveille pour créer une dynamique entraînante, on est vite embarqué dans leur univers où la nervosité règne, le terme étant à prendre plus souvent dans le sens de l'excitation que du stress. On frétille, on sautille, on est impatient de savoir où Froidepierre nous emmène, et tant pis si les temps de repos sont rares (le titre éponyme). Bref, c'est encore une très belle réussite..

■ Oli



HUGO KANT

Out of time
[Bellring]

Hugo Kant remet le couvert sur un troisième skeud nommé *Out of time*. Un nom qui sied parfaitement à cette collection de titres aussi imposants (58 minutes !) que diversifiés (trip-hop, jazzy, abstract hip-hop, électro, musiques orientales...) lorsqu'on en fait sa plaisante découverte. En effet, la musique de ce producteur est clairement hors du temps, tout en reconnaissant bien que depuis plus de 10 ans des artistes similaires français mènent la danse dans ce domaine (citons Chinese Man, Wax Tailor ou encore Degiheugi). Pourtant Hugo Kant a largement sa place et se différencie par LA touche qu'il apporte sans relâche depuis le début avec une certaine magie : sa flûte traversière qui sait s'adapter à tous les méandres sonores. L'alchimie qu'il opère avec tous ces genres et ces inspirations est simplement remarquable, jamais un album d'Hugo Kant aura sonné si bon. Le Marseillais a creusé son sillon pour nous surprendre encore plus, et si des titres excellents comme «The earth dance», «Odissi», «Black moon» ou encore «This is just the beginning» sont là, ce n'est pas un hasard ! Et le tout s'entend sans chant (à part le retour de la voix délicieuse et sexy d'Astrid Engberg sur «Clouds»), comme quoi l'instrumental, c'est la vie !

■ Ted



LEGEND OF THE SEAGULLMEN

Legend of the seagullmen
[Dine Alone Records / Caroline int.]

Les Seagullmen (littéralement les «hommes mouettes») sont six mais si le groupe attire l'attention, c'est surtout à cause de l'un de ses guitaristes à savoir Brent Hinds (Mastodon) et de son batteur Danny Carey (Tool). D'ailleurs, disons-le tout de suite, sans la présence de ces deux «stars», le groupe n'aurait pas forcément signé un deal international et ne serait qu'un groupe de plus dans la masse de ces combos qui ressortent des idées des seventies et les croisent avec des sons d'aujourd'hui. Passionnés de cinéma et de science-fiction, les lascars n'hésitent pas à intégrer des samples qui donnent un petit côté psychédélique à des titres qui peuvent paraître progressifs quand ils prennent le temps de s'étendre («The fogger», «Curse of the red tide»). Pour le reste, les guitares dominent l'ensemble et font ressortir la tonalité «hard rock de papa» qui aurait fait succomber les foules en 1974. Mais voilà, on est en 2018 et rien n'est vraiment nouveau dans tout cela, il ne fait aucun doute que les mecs s'éclatent avec ce projet mais il ne devrait rester qu'une récréation quand bien même les concerts seraient spectaculaires. Bien que ce disque ne soit pas dénué d'intérêt, au rayon side-project de Brent Hinds, mieux vaut rester sur Giraffe Tongue Orchestra.

■ Oli



FISHING WITH GUNS

Blood on the ropes
[Autoproduction]

Nouveau passage par la case EP pour Fishing With Guns qui présente ainsi son nouveau visage après les départs de Jean (chant) et Seta (guitare) et l'arrivée d'Iñigo (ex-Seed From The Geisha) au micro. Approche vocale différente, guitare plus rentre-dedans, les Franciliens n'ont finalement que légèrement modifié leur musique, gardant la ligne directrice «stoner un peu bourrin». Pour autant, c'est avec un assez calme et très beau «Dodge and counter» qu'ils renouent avec leur public, les accords et les déliés ne sont que peu chargés en électricité, le son est pur, l'ambiance est plutôt sereine jusqu'au déboulé assez lourd du chant et les premières grosses attaques rythmiques. Ce n'est en fait qu'une rampe de lancement pour la suite et notamment «Motherfucking badass» qui derrière une vitrine bien tapageuse use de quelques délicatesses pour charmer l'auditeur. C'est plus brutal et direct sur «Thirst for lust» ou «Reasons to cry» (que l'artwork illustre ?), le combo fait alors moins dans la finesse et gagne en hargne, quitte à en faire peut-être un peu trop dans les uppercuts. Je les préfère quand ils laissent davantage filtrer leurs émotions («King of the crossroads») et nous piquent au vif en se mettant en danger.

■ Oli

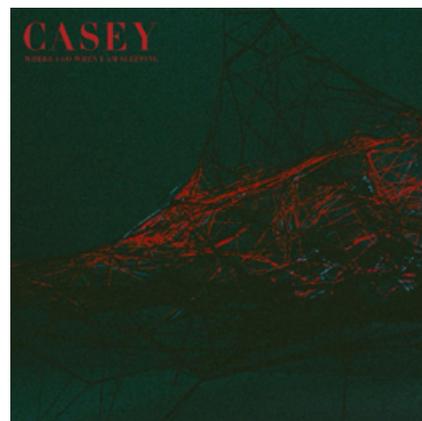


HOWLIN' MACHINES

Fever
[One Hot Minute]

Trio parisien, Howlin'Machines est composé de Adrien Stiefel à la batterie, de Mathieu Ghobrial au chant et à la basse et de Quentin Lourenço à la guitare. Leur musique se trouve à mi-chemin du hard rock des années 70 et du stoner. Grâce au soutien du label One Hot Minute, la formation sort Fever en juin 2017. L'occasion pour le groupe de pousser ses premiers grognements. Pied au plancher, L'Ép ouvre les hostilités avec le single «Fever». Une recette simple et efficace qui ne tarde pas à montrer l'influence majeure de Kyuss. Sur «For You» la basse de Mathieu Ghobrial renforce le rythme endiablé du titre. L'intensité au chant monte d'un cran sur «Overture» avec une mélodie rageuse et hypnotique. «Worst Nightmare/Sweetest Agony» propose également ses petites friandises. Pendant que le chanteur monte sa voix au bord de la rupture, guitare et basse se suivent pour poser un solo bien calibré. Après un disque qui comporte plus que son quota de gros riffs, Howlin'Machines met les projecteurs dehors sur un rock bluesy qui saisit les tripes avec «The Lies About». En sachant que la moyenne d'âge des musiciens est de 22 ans, l'énergie du disque semble plus que prometteuse. Affaire à suivre...

■ Julien



CASEY

Where I go when I am sleeping
[Hassle Records]

Si tu avais apprécié le premier album Love is not enough (paru en 2016), tu vas pouvoir autant apprécier celui-ci car rien n'a changé chez Casey. Mise à part le même goût particulier pour les artworks dont on ne sait pas vraiment dire s'ils sont excellents ou juste passables, les Gallois continuent leur travail sur eux-mêmes (quelques textes servent de thérapie) et alignent les passages post-rock ou core déliées et douces avant d'en éclater une partie contre des murs de saturation et de growls hargneux. Alors que je les jugeais aussi à l'aise dans un registre que dans l'autre voilà plus d'un an, aujourd'hui, c'est quand ils sont en mode «cool/zen» que je préfère les Britanniques, la clarté des guitares et du timbre de Tom Weaver sont parfaitement mis en valeur par Brad Wood (Sunny Day Real Estate, Placebo, Smashing Pumpkins, Far, Touché Amoré...), ils me touchent bien plus que les uppercuts hardcoreux quand bien même ceux-ci sont suivis de passages lumineux («Wound»). Les morceaux indie-pop un peu prog' comme «Fluorecents», «Needlework» ou «Where I go when I am sleeping» fonctionnent à merveille et c'est un régal de se laisser bercer sans que tout ne finisse par exploser.

■ Oli



DYING GIANTS

Tales of giants
[Autoproduction]

C'est un trio de la région de Toulouse qui balance ces quatre titres toute pédale fuzz enfoncée, la délicate saturation étant une des marques de fabrique de Dying Giants. Le groupe adore le stoner, le doom, le sludge et comme il n'a pas trouvé de chanteur [ou n'en a pas cherché], se contente de livrer des titres instrumentaux qui ont pourtant pas mal à raconter. De petites notes claires et propres ouvrent «Etna volcano» qui entre en éruption ensuite pour une partition assez classique dans le genre, les rythmes et les tons se relayent avec une certaine évidence. «23rd nebula» commence par caresser la peau avant d'enclencher une première prise jack, quelques notes tombent puis l'orage éclate, l'air s'emplit de distorsion, un éclair traverse le disque, le calme revient aussi brutalement mais on sait que ce n'est que temporaire... Mécaniquement, le ciel nous retombe dessus, la guitare se débat et s'excite mais la rythmique imperturbable gagne le match. Toujours claire mais courte, l'intro de «Minos serpent's tail» laisse la place à une phrase qui reviendra hanter le titre de manière assez hypnotique et sensuelle. «Atlas mount».

■ Oli



RONAN K

From grey
[Autoproduction]

Dans la famille K, je connaissais Mademoiselle K, Alexis HK et euh... Paul Anka. Mais je ne connaissais pas Ronan K. Celui-ci n'a rien à voir avec les membres de cette famille imaginaire puisqu'il a choisi la musique folk. Et ça lui [nous] va bien. Quand je dis «il», c'est plutôt «eux», puisque derrière Ronan K il y a un duo nantais composé de Ronan Kéromnès [voix, guitar, harmonica...] et Stéven Rougerie [guitare, basse, banjo, percus...]. Pour leur premier LP, ils nous donnent la recette de la bonne musique folk, celle qui touche les esprits et remue les tripes : une instrumentation simple mais efficace, pas minimaliste, pragmatique. Les guitares, banjos, harmonicas et diverses orchestrations se diffusent délicatement, avec comme vocation première de servir le chant de Ronan Kéromnès. Une voix chaude, parfois enjouée, souvent mélancolique, mélodieuse, à la tonalité changeante selon les 9 titres de From grey, entièrement en anglais. De ballades sombres en titres plus rythmés, de parenthèses plombantes à des divagations atmosphériques, c'est un album qui s'étire de l'aube au crépuscule, avec toutes les nuances du jour et surtout de la nuit.

■ Eric



LOCOMUERTE

La brigada de los muertos
[Musicast]

On avait laissé LocoMuerte après son premier album, on les retrouve 7 ans après, entre temps le groupe a sorti un autre album [Traición bendición] et recruté El termito pour s'occuper du chant. À part ça, pas grand changement pour ce La brigada de los muertos, enregistré avec Stéphane Buriez, ce troisième skeud ravira les fans de la première heure avec un hardcore old school où la seule vraie valeur ajoutée est l'emploi de l'espagnol qui donne à l'ensemble un petit air de vacances [ou de révolution ?] même si l'accent est plus lié au tonus que tonique. Si l'ensemble est très [trop ?] homogène, quelques titres sortent du lot comme l'éponyme «La brigada de los muertos» et son solo plus enlevé que la moyenne, «Sangre por sangre» tout en matraquage et taillé pour faire participer le public ou encore «El huevo», traduction de «L'oeuf» qui est donc la reprise hispanisante (et moins hachée) du tube de Lofofora. De petits changements mais beaucoup de permanence chez LocoMuerte qui mise toujours tout sur l'efficacité et ne s'encombre pas avec les petits détails. Les aficionados auront le sourire, les autres pourront s'en lasser ou juste pogoter sans trop se prendre la tête.

■ Oli



GRAVITY

Noir
[Apathia Records]

Un nouveau batteur et un troisième album pour Gravity plus à l'aise que jamais avec son style assez personnel puisqu'il en mélange allégrement plusieurs. Rien que pour citer les inspirations littéraires (les plus évidentes) le groupe fait des clins d'œil aux deux monstres de la science-fiction (après Barjavel sur le précédent opus) à savoir Frank Herbert («Dune») et Dan Simmons («Hypérion») et termine son livret en citant Baudelaire. Toujours assez alambiqué, leur métal moderne, technique, incisif et parfois progressif sert un propos lui aussi savamment construit et réfléchi (la série des «Noctifer»), que ce soit en version hargne-core/death ou en clair, les textes en français passent bien (et me font penser à Eths) et l'adjectif Noir leur sied parfaitement. Musicalement, c'est riche et varié avec un penchant pour les changements de rythmes et d'ambiances. Saluons au passage l'excellent boulot d'Aurélien (Uneven Structure) qui a réalisé une prod' où tous les détails sont soignés (sans cela, aucune chance de pouvoir être comparé à Gojira). La simple écoute de la première partie d'«Indigence» permet de s'en convaincre car l'incorporation du sampling y est parfaite. Bien que complexe à chroniquer/décortiquer, Gravity procure un plaisir simple à l'écoute, c'est tout ce qui compte.

■ Oli

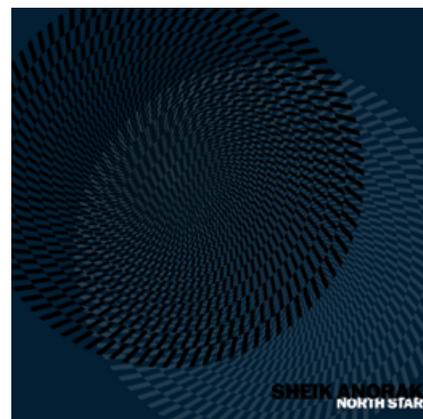


BANG GANG

The wolves are whispering
[Bang ehf]

Intéressé(e) par un voyage atmosphérique et bien planant au dessus de l'Islande ? Alors approche-toi, choisis la couleur de ton ballon de baudruche, attrape-le et laisse-toi t'emporter dans les airs avec Bardi Johannsson, l'auteur compositeur qui se cache derrière Bang-Gang. Pour ce 4ème LP en 17 ans, Bardi prend son temps pour nous dévoiler son electro trip-hop douce et rêveuse (j'avoue que l'on a pris notre temps aussi pour le chroniquer vu que ce LP est sorti en 2015). Il n'empêche, même si le temps a passé depuis ce The wolves are whispering, il serait dommage de passer à côté de cette musique singulière, à la fois triste et onirique. Portée par la belle voix de Bardi, ce dernier retrouve sa partenaire Keren Ann avec laquelle il avait signé le conte surréaliste La ballade of lady and bird en 2003. C'est cette même ambiance que nous chuchotent ces loups, le souffle de la plaine, la caresse des vents, la morsure du givre, la froideur de la pluie. Et même si Bang-Gang s'autorise quelques titres plus pop, cela reste un beau voyage sur cette île de glace au charme spleenique et mélodieux. Allez, choisis ton ballon !

■ Eric

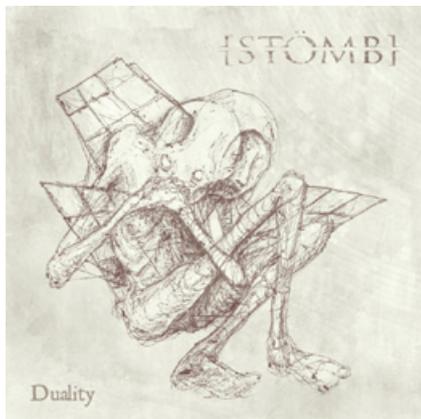


SHEIK ANORAK

North star
[Gaffer Records / Atypeek Music]

Infatigable, Frank Garcia livre un nouvel opus de son projet solo une grosse dizaine de mois après Let's just bullshit our way through, son travail prolifique est offert sans filtre et certainement sans calcul puisqu'on retrouve 7 pistes assez disparates aux ambiances tantôt expérimentales, tantôt indie rock, tantôt mixant toutes les influences possibles pour envoyer une ligne de chant ultra mélodique sur un gimmick de guitare hypnotique, un rythme entraînant et une nappe de sampling («No one could»). Ainsi, après 2 titres vraiment accrocheurs, on se prend en pleine face un «Pattern 0 (part.2)» qui ressemble autant à une séance de tests de sonorités qu'à un vrai morceau, un truc qu'il aurait pu cacher en fin d'album ou mettre en intro plutôt qu'au milieu du disque. «Argent», autre piste instrumentale, est plus construite et s'intègre mieux à l'ensemble où le chant solidifie clairement les idées, le minimalisme de «Ready» accentuant cette sensation de dépendance à des textes et à des mélodies pour séduire l'auditeur quand bien même le fond serait marqué par le jazz, le math-rock ou se laisserait emporter par l'élan («This year»). Si un jour, il se pose et fait le tri dans ses œuvres, acceptant d'en mettre certaines en retrait et en réalisant un tir plus groupé, on pourrait avoir un sacré bon album du début à la fin.

■ Oli

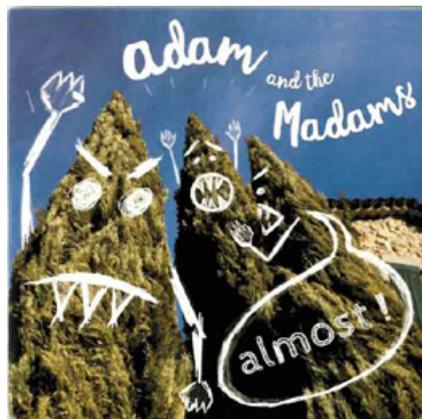


[STÖMB]

Duality
[Autoproduction]

L'art du concept album est casse-gueule, alors quand c'est instrumental, métal et quelque peu progressif, c'est encore moins évident... Abysses et Hypno5e s'en sont sortis, tout comme [Stömb] qui a choisi le thème de la dualité, un sujet relativement plus abordable du fait de l'aisance du combo à jouer sur des ambiances sourdes et oppressantes comme sur d'autres plus éthérées et lumineuses. Pour épaissir le propos et éclairer nos lanternes, le groupe a ajouté quelques textes : une voix (parlée, en anglais) sur «A voice in my head» et le poème du jeune marocain francophone Khalid El Morabethi déclamé sur «The other me». La cohabitation du bien et du mal, du beau et du monstrueux dirige les débats et les ébats, la lutte est intérieure et si la sérénité et l'apaisement semblent l'emporter («Contemplation of the cold» ramène le calme entrevu au départ sur «The dark admirer»), on se dit que ce n'est que temporaire tant l'autre partie semble puissante («We, the duality», «The red way») et capable de torturer son hôte avec des riffs fracassants, des rythmes venimeux et des saturations incisives. Pour nous, [Stömb] peut se battre et se débattre sans fin puisque c'est ce combat qui nous fait triper.

■ Oli

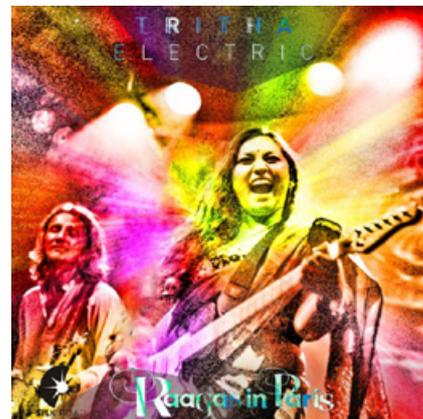


ADAM AND THE MADAMS

Almost !
[Bloody Mary Music And Records]

La machine à produire du son Adam and the Madams est particulièrement étrange (et réciproquement). On y trouve une manette dissonante, un piston mélodique, un interrupteur saturation, des boutons samplings, un mode reprise, un modulateur vocal... et cette machine poussée à pleine puissance génère de l'indie rock déluré, entre recherche musicale et standard rock. D'un «Heroes» de David Bowie en mode montée dans les décibels, à un «Sister ray» des Velvet Underground tout aussi psychédélique et poil plus court que la version originale, puisque seulement de... 16 minutes. Pour leur 3ème LP, ce trio strasbourgeois tripote les manettes pour mieux décoder le génome du rock et le réencoder en 6 titres qui naviguent entre noise, garage et rock en traversant les sonorités des sixties à nos jours. En conclusion, un joyeux bordel ? Alors un peu quand même, mais comme les Butthole Surfers en leur temps, il faut un réel savoir-faire pour proposer une telle déconstruction et que la partition finale soit attrayante, et cet art de la manipulation génétique musicale, Adam and the Madams le maîtrise..

■ Eric



TRITHA ELECTRIC

Raagas in Paris
[Silk Road]

Ce fut l'une des plus belles découvertes de la dernière édition de La Ferme Électrique. Tritha Electric, ce trio fondé en 2011 autour de la charmante Tritha Sinha, chanteuse de musique classique indienne un peu punk sur les bords, et du batteur (de Menwho-pause) et producteur Paul Schneiter, exilé depuis pas mal d'années en Inde, a sorti un premier album sous ce patronyme l'été dernier (l'album Pagli de 2014 l'étant sous le nom Tritha). Rejoint en 2013 par le guitariste Mathias Durand, la formation distille sur son Raagas in Paris un savoureux mélange de rock psyché, se projetant sur les confins du krautrock, avec le folklore de la musique indienne. Enregistré à Paris donc, ce disque a de solides arguments pour vous envoûter que ça soit en mode zen («Kayyum» ou les deux parties de «Yaman rhapsody») ou de manière plus mouvementée («Ganana» ou la seconde partie de «Radha's fantasy»). C'est tout bonnement génial, d'autant plus que le groupe prend bien soin de donner à chacun de ses 7 morceaux sa propre personnalité et évite l'ennui. Si bémol il y a, on regrette juste qu'il n'y ait pas eu plus de moments «électriques» voire de folie marquante à l'instar du titre inaugural.

■ Ted



NICK OLIVERI

N.O. hits at all vol.4
[Heavy Psych Sounds Records]

La série Nick Oliveri continue (même si on a raté l'épisode 3, «le rouge») et ce n'est pas forcément nécessaire d'avoir entendu le début pour comprendre la suite (ici, «le jaune»). Voilà donc les 8 morceaux où le bassiste un peu dérangé répond présent, tout d'abord un «Walk on» pas vraiment acoustique même s'il est issu du répertoire de The Uncontrollable, un duo formé avec Blag Dahlia (The Dwarves) qui devait se la jouer unplugged, Nick s'occupe de tout sur ce morceau plutôt pop-punk. En 2006, il venait prêter sa voix éraillée aux Biblical Proof of UFOs pour un titre qui a un peu moins d'intérêt que ses reprises de Ramones : «Endless vacation» pour Death Acoustic (en mode gueule de bois) et «Susy is a headbanger» pour amener les enfants à écouter du punk. «Hanging low» est bien plus accrocheur, les Loading Data avaient réussi quelques jolis coups avec Double disco animal style, ils s'offrent une nouvelle promo en explosant le casting de ce N.O. hits at all vol.4. Le titre des Dwarves est sympa mais bien trop court pour marquer autant les esprits. «Super hero» des He Who Can Not Be Named est passable, le récent «Don't believe» des Rattlin' Bones est plus excitant mais les gagnants sont bel et bien les Loading Data (même si Nick perd la mémoire)..

■ Oli



DIDIER CHAPPEDELAINE ET SES MAUDITS FRANÇAIS

Didier Chappedelaine & ses Maudits Français [Vercords]

Quand Didier Wampas s'emmerde pendant sa retraite de la RATP, il reprend son vrai nom pour reprendre des standards country. Mon dieu !!! Didier Chappedelaine & ses Maudits Français, tel est le nom de ce nouveau projet qui a au moins l'intérêt de ne pas avoir à subir les textes pas toujours bien fins des Wampas. Flanqué des excellents musiciens de rockabilly (guitare, contrebasse et batterie), notre fameux Didier prend un réel plaisir (on ne peut pas lui retirer ça) à chanter et déformer (à la limite du foutage de gueule) des classiques de la musique québécoise qui, soyons clair, m'est parfaitement inconnue. Ballade/comptine, country endiablée, twist divertissant et rockabilly à la manière des Stray Cats, les trois musiciens assurent le service après-vente de fort belle manière. Oui, trois, car depuis quand Didier Wampas est musicien ? Un bon moment de détente dans tous les cas, et un disque (qui porte le nom du groupe) qui, finalement, a le mérite d'exister. Et ça, c'est déjà pas mal..

■ Gui de Champi



CLOUD CUCKOO LAND

Somewhere in between
[Klonosphère]

Cloud Cuckoo Land est une expression anglaise assez proche de l'idée du «Pays de Cocagne», pays merveilleux où on n'en rame pas une autre et où l'on profite à max, dans la mythologie, c'est une ville céleste qui sépare le divin du terrestre. C'est aussi un duo composé de Mélusine (au chant) et Guillaume (à la guitare également dans Klone) qui laisse mûrir des idées depuis 2010 avant de les étayer avec Romain (aux percussions) et Laura (au piano) depuis 2016. Le résultat est un voyage dans une contrée de douceur, sans électricité, sans heurt, un chemin emprunté par une voix paradisiaque qui n'est pas sans rappeler An Pierlé. Si la voix et l'univers ouaté prédominent et attisent les premières sensations, quand on s'y est habitué, on peut plonger plus profondément dans Somewhere in between et profiter pleinement des arrangements délicats, de l'alchimie entre la guitare et le piano, des éléments rythmiques qui sonnent comme des battements de cœur, d'un tas de petites choses qui donnent à la blancheur de l'ensemble un teint éclatant. Marqué par le lyrisme de Mélusine, Cloud Cuckoo Land est une goutte de fraîcheur dans ma discothèque tout autant qu'un médicament pour l'âme.

■ Oli



SIBERIAN XP

Animalphabet
(Autoproduction)

Trois Bordelais montent Siberian XP en 2011, Aurélien (batterie), Brice (chant) et Christophe (basse) sortent un premier EP en 2012 mais l'élan est brisé, Aurélien est emporté par la maladie. Le groupe décide de survivre, accueille Julien et remet les pieds en studio (au Secret Place) avec David Thiers (As The Storm, Seeds Of Mary...) pour mettre en boîte Animalphabet. En 6 titres, le groupe démontre l'étendue de son talent, ouvrant son métal à de nombreuses influences, tirant à la fois vers le rock (le chant est aussi doux que clair) et vers des expériences (c'est comme cela qu'il faut prononcer le «XP») qui ne sont pas sans rappeler celles de The Mars Volta (on trouve quelques parties prog/jazzy). À moins qu'ils ne fassent du rock qui tendent vers le métal (la saturation de la guitare, la lourdeur de la basse), peu importe car le terme fourre-tout «alternatif» s'applique dans tous les cas, avec cette sensation que le groupe cherche à brouiller les pistes pour mieux briller. S'il t'en faut encore davantage pour être convaincu, dis-toi qu'ils seraient à leur place pour ouvrir un concert d'Oceansize, Dredg, Chevelle ou Coheed and Cambria. Ça ne suffit pas ? Va mater le clip de «For that crown», le soin accordé à la vidéo est très révélateur de leur travail.

■ Oli



ROOM ME

Anaon
(Autoproduction)

Le premier titre d'Anaon débute à peine, qu'une brume dense et sombre emplit l'espace, des vapeurs pesantes m'entourent et s'entrelacent. Est-ce cette guitare grasse et lourde ou la voix grave et alanguie d'Anne Sophie Remy alias Room Me qui diffusent de telles volutes ? Anaon étant le domaine des défunts pour les Bretons, serait-ce le souffle d'une nécropole qui viendrait me chatouiller le cortex ? Pour ce premier album (après 2 EPs), avec Julien Rosenberger (Loth) au mixage et mastering, Room Me combine l'imaginaire dark de Chelsea Wolfe et l'univers musical de PJ Harvey de la (très bonne) période To bring you my love. Un folk rock, certes pesant et languissant, qui traite de thèmes parfaitement raccords avec cette sensation de brouillard en chantant la souffrance et le désespoir ; mais reste très mélodique et conforme aux standards rock. Exception faite de «The end», plutôt métal et qui termine l'album : un duo avec Jean Claude Vandoom, chanteur du groupe doom Cult Of Occult. 6 minutes de chants et de râles, au paroxysme de cette introspection neurasthénique. Un disque d'un beau noir, de celui qui délasse, qui enivre et qui effraie.

■ Eric

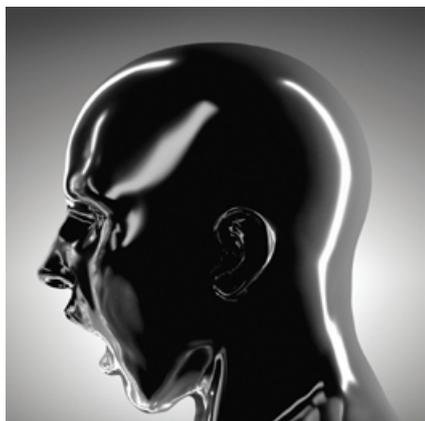


NO METAL IN THIS BATTLE

Paprika
(A Tant Rêver Du Roi / Luik Records)

C'est face à une jolie pochette attirante évoquant les vacances estivales à la plage que je découvre le véritable premier album de No Metal In This Battle, des Luxembourgeois dont on vous avait dit le plus grand bien à l'époque d'Ours, leur deuxième EP de math-post-rock. Si la formule reste toujours instrumentale avec une recherche de narration musicale dans l'intention, le propos a légèrement évolué vers des contrées rythmiques afro. Comme à l'accoutumé, NMITB pose un décorum sonore qui subit au gré du (bon) moment des tensions nerveuses parfois soniques en faisant bourdonner les guitares et basses, sauf que la formation a cette fois-ci affublé la plupart de ses nouveaux titres d'un groove afro-beat si cher à Fela Kuti. Si bien que sur Paprika, le rythme devient roi et rend la musique d'autant plus propice à la danse («On15», «Assfro», «Paprika»), un peu comme le fait actuellement dans un style plus heavy rock les américains de Here Lies Man. Forcément, ça nous parle, et l'on se réjouit que le combo adepte de fusion saisissante n'ait toujours pas placé de métal dans cette bataille.

■ Ted



ORSON HENTSCHEL

Electric stutter
[Denovali Records]

C'est toujours avec un goût inaltérable pour les bizarreries sonores que Denovali Records nous envoie cette fois-ci Orson Hentschel, un compositeur allemand que nous avons découvert il y a deux ans à travers un passionnant premier LP d'ambient électronique minimal nommé Feed the tape. L'année dernière, la sortie d'Electric stutter poursuit sa profonde quête de sons les plus immersifs possibles à travers 55 minutes de paysages instrumentaux alliant sans problème la musique expérimentale contemporaine harmonieuse, le trip-hop, la musique industrielle ou le drone, pour ne citer que ces genres. Si instrumentalement Massive Attack, Portishead et Björk sont les références citées par ce trentenaire de Düsseldorf, elles n'apparaissent à l'évidence que par petites bribes ou se dévoilent progressivement tant l'ambiance générale de ce deuxième LP, quelque part entre une séance brumeuse d'hypnose et la bande son d'un film fantastico-futuriste, reste une charge sonore très complexe à appréhender en premier lieu. Les aficionados du label allemand n'en seront absolument pas surpris, pour le reste, c'est une toute autre histoire..

■ Ted



BLACK STONE CHERRY

Family tree
[Mascot Records]

Black Stone Cherry enchaîne les sorties. Malgré un immonde Kentucky (2016), ils ont su regagner des points avec l'excellent Black to blues (2017), le fait de flirter avec des légendes leur a redonné des idées et voilà donc leur a redonné des idées et voilà donc Family tree, un album sympathique même si on ne retrouvera jamais les sommets de leurs débuts. La dizaine de titres fait la part belle à leurs racines (l'orgue de «New kinda feelin», la petite mélodie bluesy de «I need a woman»...) sans occulter leur fond de commerce qu'est le power-rock de redneck à la Nickelback. Lignes de chant très harmonieuses (lorgnant parfois vers Pearl Jam), solos déchirants, groove balisé, le quatuor ne prend pas de risque mais ne tombe pas pour autant dans la facilité racoleuse, car derrière des morceaux qui sonnent sans forcer se cachent quelques petits trucs bien sentis qu'on attendait pas forcément (la rythmique de «Carry me on down the road», le break de «Get me over you»...) et au final quelques plages très agréables («Bad habit», «Family tree», «Dancin' in the rain» en «duo» avec Warren Haynes du Allman Brothers Band). Pour cette opération «on recolle les morceaux», ils ont même sorti l'artwork le plus réussi de leur discographie.

■ Oli

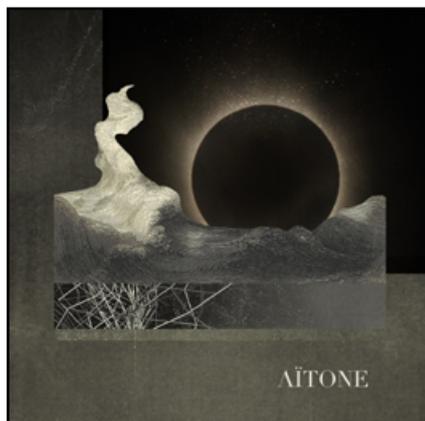


SAINT SADRILL

Building lampshades
[Dur et Doux]

Avant de sortir son tout récent 2-titres live et d'aller l'applaudir (au hasard) le 3 mai au FGO-Barbara lors de la soirée parisienne du collectif-label Dur et Doux, Saint Sadrill nous avait concocté en 2016 un premier disque intitulé Building lampshades avec l'aide d'un ordi, d'une voix, de synthés et d'un sax soprano. Derrière ce nom se cache Antoine Mermet, saxophoniste et vocaliste qui a notamment co-fondé Chromb!. Son premier album solo est un répertoire de pop-songs électroniques portées par des ambiances très souvent sibyllines. Sans laisser totalement de marbre, ses compositions ont au moins le mérite de provoquer l'attention, par ses sons d'abord, et par sa voix terne ensuite. En parcourant le disque, on ressent l'envie irrépressible d'Antoine de jouer à la fois sur des ambiances éthérées («Zero», «To go to go to go») avec un côté très religieux par moment («Yar mum») et sur des aspects plus directs sur lesquels se placent des synthés et des programmations très 70's-80's («Building lampshades») voire plus moderne comme le downtempo minimaliste de «Tree» ou par le biais de cet effet autotune qu'on entend de façon expéditive à la fin de «We gave you a smile». Un univers à explorer qui ne manque pas d'arguments.

■ Ted

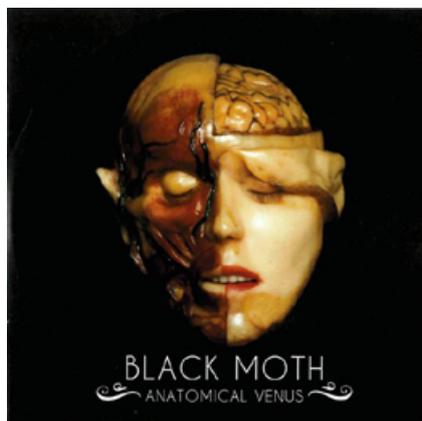


AÏTONE

Aitone
[Modulor]

Aitone, à ne pas confondre avec le groupe électro-dub High Tone mais dont le patronyme a sûrement un rapport étroit avec les cascades du même nom en Corse, est un groupe parisien qui a fait de la pop progressive - située quelque part entre Radiohead et Archive - son cheval de bataille. Remarqué par Fred Chichin des Rita Mitsouko sous le nom Lemon Incest à la fin de sa vie, le groupe a depuis eu le temps de parfaire son œuvre avec un premier album éponyme assez réussi dans l'ensemble. L'univers d'Antoine, l'instigateur du projet, a été soigné : chaque note, chaque intention, chaque arrangement n'est dû au hasard. Il laisse l'auditeur se perdre dans ses plages délicates et rassurantes («Ain't no light», «Boy», «Off duty clowns») ou, au contraire, le sème dans de gentilles embûches par des évolutions imprévues comme ce solo de claviers déjanté sur la fin de «Lights on», cette rythmique lourde de «Fuck around» qui donne du coffre au morceau, ou bien l'apparition du rappeur Rouda sur deux morceaux. L'approche progressive pop d'Aitone rappelle celle de leur concitoyen de Why Mud, mais également le côté pop-folk de Dan San très marqué sur «To the town». Un album propre mais qui souffre un peu de son aspect conventionnel.

■ Ted



BLACK MOTH

Anatomical Venus
[Candlelight Rec. / Spinefarm Rec.]

Imagine : tu trouves une boîte de chocolats estampillée «Stoner and doom from UK», tu choisis le parfum Anatomical Venus. C'est un beau chocolat, bien noir, bien gros, imposant. Tu croques le spécimen, c'est corsé, lourd, piquant mais pas trop violent. En poursuivant la dégustation, tu arrives au cœur du chocolat. Apparaît alors une variation subtile et sympathique, une note plus sucrée mais de caractère, qui relève l'ensemble. C'est l'effet Black Moth. Passons le parallèle cacaoté, et revenons aux sensations auditives à l'écoute de ce troisième LP de ce quintet de Leeds. Ce dernier développe un très bon doom métal, avec quelques insertions stoner et sludge. C'est carré, ça déborde pas du trait. Pour la partie instrumentale, Jim Swainston, Federica Gialanze, Dave Vachon et Dom McCready maîtrisent leur sujet : 10 tracks techniques et mélodiques, bien produits, avec un son aux petits oignons. Mais cette petite saveur «en plus» qui est au cœur de Black Moth, c'est la prestation de Harriet Bevan, chanteuse du groupe. Une belle voix grave et puissante, tout en contrôle, qui parfume superbement le tout. Si tu aimes le chocolat, pardon, le rock noir, amer et intense viens donc piocher un morceau.

■ Eric



ASKING ALEXANDRIA

Asking Alexandria
[Sumerian]

Asking Alexandria sort un album éponyme, un album rouge, rouge comme la couleur du carton que le groupe mérite pour les photos du livret, les gars jouent la carte «beaux gosses», n'aidant pas en cela le métalcore qu'ils défendent à se défaire de l'image que certains lui donnent. Et avec des morceaux comme «Hopelessly hopeful» ou «Under Denver», c'est même sans espoir tant c'est atroce de mièvrerie. Pourtant, leur chanteur Danny Worsnop est revenu aux affaires et le combo cherche toujours à travailler avec d'autres sonorités, un peu d'électro, quelques effets, laissent ici un peu de place au rappeur BingX (trop peu utilisé pour donner de l'intérêt à «Empire») mais peine perdue. Les petits «plus» (l'acoustique «Vultures») ne peuvent rivaliser avec les gros «moins» au rang desquels je ne comprends toujours pas le son de basse (ou son mixage ?), ultra saturé et lourd, il est inaudible et vient saloper bon nombre de parties en tentant d'alourdir le propos en rajoutant un bourdonnement/grésillement qui peut t'interroger sur le fait de faire changer tes enceintes ou ton casque. Dommage parce que Asking Alexandria a des qualités et de bonnes intentions mais quand on joue dans la cour des grands, on ne peut pas faire autant d'erreurs.

■ Oli



THE MADCAPS

Slow down

(Howlin' Banana Records / Modulor / Beast Records)

Il y a des moments comme ça où l'on ressort, parmi la grosse pile de CDs en attente de chronique, ceux qui ont été oubliés. Slow down des Madcaps, sorti il y a un an en fait partie, et comme nous n'avons pas encore créé de rubrique «Désolé pour le retard», un petit «En bref» fera l'affaire. C'est toujours mieux que rien. Le troisième album des Rennais, adeptes d'une pop garage qui rock n'roll orientée à 100% vers les sixties, aurait pu tout à fait sortir à l'époque tant le «coup de bluff» est maîtrisé, même concernant la pochette (bon, sauf pour la prod' qui reste très moderne, faut pas déconner). À l'heure où les 90's sont à l'honneur, The Madcaps s'en branlent et jouent à fond la carte du vintage, ça joue super bien, ça sent la transpiration, ça swingue à tout va, idem pour les influences puisqu'on passe des Kinks aux Beatles («Come» est pas loin de «Ticket to ride» à un moment) en faisant un petit détour avec quelques riffs à la Rolling Stones. J'aurais pu vous citer encore pas mal de références, mais l'idée est là. On ressort de Slow done avec un grand sourire, et si la musique 60's ne te parle pas plus que ça, peut-être vaut-il mieux investir dans ce CD. Pour ceux qui sont un peu plus cultivés, l'intérêt est de suite amoindri..

■ Ted



ROMAIN HUMEAU

Mousquetaire #2

(Seed Bombs Music)

Un pour tous et tous pour un, c'est la devise des mousquetaires. Romain Humeau pour Eiffel et Eiffel pour Romain Humeau, c'est la devise de Mousquetaire #2. Auteur, compositeur, arrangeur, interprète et noyau dur du groupe, Romain Humeau profite que ses compagnons d'aventures aient mis leur parcours commun entre parenthèses, pour proposer son quatrième LP en mode solo. Et ce sont 14 titres inédits qui sont sortis en ce début d'année, 4 mois à peine après le précédent album Mousquetaire #1. Les Ahuris et autres suiveurs, savent que seul ou accompagné de ses acolytes, cet infatigable et proluxe créateur continue d'écrire les belles pages du rock français. Le bon, celui qui mélange le rock anglo-saxon et la chanson française dans une fusion parfaite. Pour cet album, Romain se permet plus de libertés et un (petit) peu plus de digression. Également au niveau des collaborations : avec le rappeur Billyboy sur «Rock the rockers» ; ou avec Slomy alias sa fille Salomé Humeau sur un morceau electro pop «Smartly stupid» qui claque sa bonne humeur. Ne reniant pas sa compagnie mais en fantassin indépendant, le Mousquetaire #2 fait mouche..

■ Eric



OF MICE AND MEN

Defy

(Rise Records)

On en est déjà au cinquième album pour Of Mice & Men qui a encore connu quelques péripéties avec le nouveau départ de son chanteur fondateur Austin Carlile, c'est donc seul que Aaron Pauley (arrivé en 2012 comme bassiste et deuxième chanteur) assure les chants de ce Defy qui vaut le détour. Oui, c'est plutôt un bon album de metalcore qui lorgne allégrement sur le métal alternatif. Il mixe assez bien les parties lourdes et claires, fait sonner les mélodies comme les guitares, envoie du gros riff et gère bien les atmosphères plus délicates, artistiquement, c'est une réussite. Le groupe est tellement à l'aise dans ce qu'il propose qu'il ose reprendre «Money» de Pink Floyd, pas le morceau le plus évident (The Flaming Lips ou Velvet Revolver s'y sont essayés) car facilement identifiable, ils ont gardé la monstrueuse ligne de basse et un chant clair, plus nerveux et avec des guitares aiguës, la cover fonctionne assez bien. L'autre grosse bonne idée, c'est le travail sur le digipak avec un artwork lumineux, scintillant et un booklet qui joue sur les transparences, la grande classe. Of Mice & Men n'a plus grand-chose à voir avec ce qu'il était à l'origine mais c'est peut-être pas plus mal...

■ Oli



HEPTAEDIUM

How long shall I suffer here ?
(Apathia Records)

How long shall I suffer here ?, ouais, tu m'étonnes ! Comment rester sans souffrir face à cet album de «Super Djent-endo» ? Un style qui allie des riffs de métal syncopés puissants à la Meshuggah ou Animals As Leaders avec des programmations rythmiques très diverses (metalcore, nightcore, jungle, blast, glitch...), le tout saupoudré d'étranges sonorités (8-bits/chiptune, nappesténébreuses, sample de jeux vidéos...) pour te donner une idée plus précise de l'univers geek du bonhomme. Oui, car Florent Lambert est Heptaedium, il fait tout tout seul comme Rémi Gallego avec The Algorithm, qui est très probablement l'une de ses influences. Ce voyage synthétique instrumental d'une demi-heure qu'est How long shall I suffer here ? est le troisième essai en trois ans de ce fan de Super Mario (et de baguettes !) qui tient désormais une place au sein du roster d'Apathia Records, adepte de projets musicaux qui te font souvent esquisser un petit rictus tant les intentions sont parfois impertinentes. Heptaedium n'est pas le pire à ce jeu-là (coucou Pryapisme !), mais il en vaut quand même la chandelle.

■ Ted



THE WORLD IS A BEAUTIFUL PLACE & I AM NO LONGER AFRAID TO DIE

Always foreign (Epitaph)

Avec un nom de groupe comme The World Is A Beautiful Place & I Am No Longer Afraid To Die, on peut imaginer que l'originalité réside plus dans le patronyme que la musique proposée par celui-ci. On n'est pas loin de la vérité. Car TWIABP propose de l'indie rock classique, avec quelques pointes pop voire punk rock, mais rien de bien novateur. Il n'empêche, il n'est pas non plus nécessaire de taper dans l'atypique pour être sympathique. Pour ce troisième LP de ce groupe du Connecticut, dont le lineup a autant évolué depuis sa création en 2009 que le visage d'Axl Rose sur la même période, les 11 titres de ce Always foreign nous promettent de ballades cool «Gram» à des morceaux plus rythmés «The future», voire des sonorités Britpop «Fuzz minor». L'ensemble reste bien agréable et mélodique, à l'image de l'artwork doux et coloré, même si les textes traitent de sujets beaucoup plus sombres qu'il n'y paraît. Grâce à The World Is A Beautiful Place & I Am No Longer Afraid To Die, le monde est effectivement un peu plus un bel endroit. Quant à savoir s'ils nous permettent de ne plus avoir peur de la mort, c'est à toi de voir.

■ Eric



BLACK WIZARD

Livin' oblivion
(Listenable Records)

Petits rappels car Black Wizard n'est pas encore référencé au terrier, le quatuor vient de Vancouver (du Canada donc), s'est formé en 2009, a sorti deux albums autoproduits avant de se faire repérer par Listenable Records et de tourner à travers le monde avec bon nombre de groupes métal ou stoner alors qu'eux-mêmes sont fans de Thin Lizzy et œuvrent quelque part entre le Hard Rock et le Heavy à l'ancienne. Pas spécialement amateur de heavy, c'est plus vers les parties stoner/hard (qui dominent l'ensemble) que je me tourne «naturellement», le chant aiguë pouvant de surcroît faire penser à certains vieux titres d'Alice In Chains par leur côté déchirant/larmoyant, un choix assumé qui permet de penser à autre chose qu'aux guitares qui éternisent parfois un peu trop leurs solos («James Wolfe», «Eternal illusion»). Parce que si le groupe a de bonnes idées et manie bien les sonorités (le slow pas trop langoureux «Cascadia»), il tombe aisément dans le piège du stéréotype («Portraits») et quand on pratique un style défriché depuis 50 ans, la moindre erreur ne pardonne pas. Du reste, si tu veux écouter de nouvelles chansons avec l'ambiance Deep Purple au chant et Judas Priest aux grattes, Black Wizard peut faire l'affaire !

■ Oli



WOLFPACK

Loathe
[Beatdown Hardwear Records]

On a beau ne pas être spécialiste et particulièrement fan de Hardcore, on n'est pas à «Détester» («To Loathe» en anglais) ce style et parmi les nombreuses galettes du genre qu'on reçoit, on en trouve toujours une qui sort un peu du lot, ce coup-ci, c'est Wolfpack qu'on met en avant. Ce combo francilien a signé un deal chez les Allemands de Beat Down Hard Wear (Born From Pain, Lionheart...) pour sortir leur deuxième skeud haut en couleurs. Après une petite promenade en stéréo distordue qui n'est pas une simple intro, les choses sérieuses commencent véritablement avec «Oblomov» et si les premiers riffs ont attiré l'oreille, c'est le chant presque clair qui fait la différence entre «chronique» et «pas chronique», il alterne avec le registre hardcore lourd classique et varie les tons, les rythmes et les harmonies (oui, il y en a quelques-unes !). L'autre gros atout de Wolfpack, c'est la richesse des schémas de constructions de leurs titres (plus que la poésie entrevue sur «Les fleurs du mal» qui n'est qu'un clin d'œil à Baudelaire), le combo ne se contente pas d'envoyer du blast et d'alterner deux riffs, non, il syncope au maximum les tempos et malgré des plages assez courtes peut apparaître parfois comme œuvrant dans une version sludge ou doom du HxC. Suffisamment original et bien foutu pour être mis en lumière.

■ Oli



THE TEXAS CHAINSAW DUST LOVERS

Film Noir [Besta Records]

Avec un nom pareil, un tel titre d'album, et un aussi bel artwork, ce n'est pas compliqué de comprendre que le quatrième art a rendez-vous avec le neuvième. The Texas Chainsaw Dust Lovers t'offre pour leur troisième LP, une BOF complète et l'affiche du film. A toi de tourner ou d'imaginer l'histoire. Tu peux utiliser la ballade bluesy «Thank you for the song» en générique d'intro, avec la vieille Ford emmenant les 4 étudiants dans le désert. Il y a «Let it bleed», rock groovy pour illustrer la soirée alcoolisée dans le café déjanté du bled perdu. Mais aussi «Camouflage», stoner rock débridé pour la poursuite entre le serial killer et la deuxième victime. Tu peux utiliser la variation gospel de «Come to the river» pour la séquence avec le pasteur qui prévient les héros que le désert est maudit. Le rock épais de «Mary with a plan», pour la scène où la blonde Ashley se lancerait dans un strip tease endiablé à la station service pour émoûtiller les bouseux du coin. Et pour le générique de fin, terminer par l'évident «End title : film noir», rock aux intonations western avec un crooner enjôleur. Je ne sais pas si le film sera bon, mais la bande son est excellente. Si quelqu'un a le 06 de Tarantino...

■ Eric



ROPOPOROSE

Kernel, foreign hands
[Yotanka Records]

Les Ropoporose ont de la suite dans les idées. Un an après la sortie de leur deuxième album, Kernel, foreign moons, le duo d'indie pop a confié deux de ses titres («None» et «Holy birds») à plusieurs collègues musiciens sévisant plutôt dans la veine électro pour une sortie uniquement numérique. À noter que le dernier titre fait exception puisqu'il s'agit d'un remix d'«Empty headed», titre issu du premier disque. Kernel, foreign hands n'est pas un recueil de remixes insupportables comme on les faisait souvent dans les années 90. Non, là ce sont carrément de nouveaux titres, si bien qu'on ne reconnaît même pas les chansons précitées, c'est tout à leur honneur, d'autant plus que chaque plage cultive son propre univers. Si Geysir fait plus dans la synthpop/electronica, Elsie DX la joue minimaliste-ambient, si Pierre Lambla, le producteur du premier disque a une vision plus expérimentale de «Holy birds», Trois le rend plus entraînant et planant. Parmi les meilleures versions, celle de Chapelier Fou impose sa marque très harmonieuse et rend grâce au duo, tout comme celle de Fred und Luna / UFO Hawaii avec ses guitares granuleuses mêlées dans son univers très éthéré, et enfin Monolithe Noir nous plongeant dans son monde fait d'abysses insoupçonnées.

■ Ted

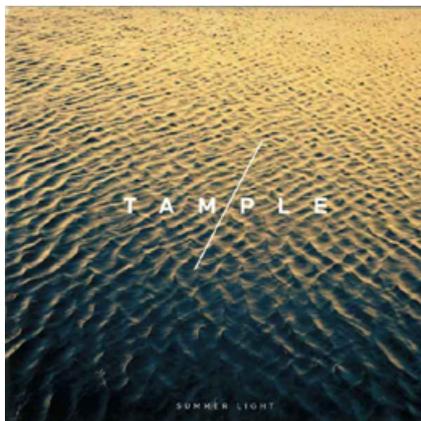


MATIAS AGUAYO & THE DESDEMONAS

Sofarnopolis (Crammed Discs)

Producteur électro et DJ d'origine chilienne ayant grandi en Allemagne, Matias Aguayo s'est laissé tenter par le rock en montant un projet avec The Desdemonas. Ayant déjà collaboré par le passé avec des groupes du même genre comme Battles, c'est dans le rôle de chanteur et multi-instrumentiste que Matias a dévoilé en octobre dernier le disque inaugurant cette collaboration : Sofarnopolis. Ce dernier rappelle en premier lieu Suicide à de nombreux égards : post-punk sombre guidé par une voix habitée par le récit qui se marie avec des synthés aux sons étranges et des programmations bariolées entre ambient et synth-wave. Si Matias et si bavard c'est parce que Sofarnopolis raconte l'histoire d'une bande d'ados dans un monde dystopique, relatée également dans des BD et des vidéos basées sur les dessins de son géniteur. Un projet pluridisciplinaire qui en musique nous laisse d'abord dubitatif tant les ambiances virevoltent de noirceur en excentricité puis finissent petit à petit par nous convaincre même si la lourdeur du propos et sa longueur (plus d'une heure !) n'arrangent pas les choses. Pas facile à digérer donc mais on salue l'audace de cet artiste qui fait fi des conventions.

■ Ted



TEMPLE

Summer light
(Yotanka - Pias)

Qui a encore touché à la manette anti-gravitationnelle ? Dire que Temple joue dans la catégorie musique planante est un euphémisme. Avec nappes de synthés, voix de tête ou douceuse, basse groovy, rythme cool à dansant, sonorités entre indie rock et electro pop, on sent assez rapidement la plante de ses pieds décoller du sol, et on imagine suivre les courants aériens, avec plénitude et béatitude. Pour leur premier album, ce quatuor bordelais propose une musique à la fois légèrement mélancolique comme le très bon «Chimera» en parfait standard indie-rock mais aussi festive (dansante ?) comme «Keep us alive» ou «Runaway». On a même droit à quelques sonorités disco avec «One night stand», mais toujours dans un style léger, vaporeux. Le titre du LP Summer light et la cover sont tout à fait raccord avec l'atmosphère qui s'en dégage. On baigne dans des nappes de photons chaleureuses et sympathiques. Une bande son parfaite pour une fin de journée à la plage cet été, qui se prolongerait en une nuit chaude et intime.

■ Eric



RODRIGO Y GABRIELA

Rodrigo Y Gabriela - Deluxe Edition
(ATO Records)

Rappelez-vous, en 2009, le 'zine décortiquait 11:11, le quatrième album du duo de guitaristes classiques mexicains Rodrigo y Gabriela. Les ayant perdus un peu de vue (sortie de 2 albums entre temps), ils ont fait parler d'eux l'année dernière en rééditant, pour ses 10 ans, une version deluxe de leur premier album éponyme. Ce dernier a subi une session de remastering agrémentée d'un bonus live de l'époque enregistré à Dublin, lieu où tout a commencé pour le duo qui s'y est installé en 1999. Produit par John Leckie (XTC, Radiohead, Muse), ce disque nous permet de mesurer combien le talent des Mexicains, dieux des pirouettes sur guitare sèche, était déjà énorme. Sur le livret du disque, Rod y Gab nous rappelle qu'ils ne font aucunement de flamenco, et que leurs influences sont peut-être à chercher du côté de leurs idoles rock comme Led Zepplin (avec une reprise de «Stairway to heaven») ou Metallica (avec une version remarquable d'«Orion»). Cette réédition a permis de ressortir deux titres bonus, d'abord «Senorita XXX», une B-side sortie à l'origine au Japon, puis «Amuleto» (uniquement incluse dans la version numérique de l'album). Résultat : 1h46 de virtuosité musical, de rythmes effrénés et saccadés, et de petits soli techniques à souhait.

■ Ted

DANI LLAMAS - *DEAD LABOR*



Le troisième album du chanteur de Gas Drummers.

Désormais disponible en vinyl chez **Kicking Records**, **GPS Prod** & **Blackout Prod** & en digital sur le label de Joey Cape, **One Week Records**.

ON TOUR

- 02-04 - **Toulouse** / FR - Le Bikini
- 03-04 - **Lyon** / FR - Les Valseuses
- 04-04 - **Besançon** / FR - Bar de l'U
- 05-04 - **Bern** / CH - Planete Spade
- 06-04 - **Genève** / CH - Urgence Disks
- 07-04 - **TBA** / TBA
- 08-04 - **Montpellier** / FR - Victoire 2



Red Vanette





ALVVAYS AU TRABENDO

LA DATE ÉTAIT MARQUÉE AU FER ROUGE, LE LUNDI 26 FÉVRIER PASSAIT AU TRABENDO À PARIS L'UNE DES RÉFÉRENCES MONDIALES ACTUELLES EN MATIÈRE DE POP RÊVEUSE ET GUILLERETTE, J'AI NOMMÉ ALVVAYS. LES CANADIENS ENCHAÎNAIENT LEUR DEUXIÈME TOURNÉE EUROPÉENNE DEPUIS LA SORTIE EN SEPTEMBRE DERNIER DE LEUR SECOND ALBUM, ANTISOCIALITES. ET ON N'A PAS REGRETTÉ D'ÊTRE VENU !

On le savait, la scène est la deuxième maison de la bande de Molly Rankin, et si l'excentrée salle de la capitale ne met pas trois plombs à se remplir, les Parisiens (parmi lesquels un certain nombre d'anglophones et de Québécois) ont décidé de se bouger les fesses malgré le froid glacial à l'extérieur. Les invités de la soirée sont Spinning Coin, un groupe de Glasgow. Sympathique au début puis vite pénible, cette sorte de «teenage rock band» est portée par un chant alterné selon les titres entre les deux guitaristes dont la justesse ne semble pas être un sujet très pris au sérieux. Musicalement, si l'influence presque naturelle tend vers des pointures écossaises du genre tels que Teenage Fanclub ou The Pastels, on se rend vite à l'évidence que ces charmants garçons de Spinning Coin n'en n'arrivent même pas à leurs chevilles. C'est bien dommage quand on sait le nombre de bonnes découvertes que le public est capable de faire par le biais des premières parties. Et en France, ce n'est pas ce qui manque en la matière. À bon entendre.

Alvvays arrive sur scène à 21h et lance un «Hey» chaloupé histoire de mettre tout le monde dans le bain de la meilleure

des manières. Les Canadiens sont visiblement ravis d'être là et le communiquent régulièrement avec grand sourire à l'audience avec quelques plaisanteries notamment sur le froid. Une bonne partie du show met l'accent sur une relative constance rythmique (la poignante et reposante «Already gone» a-t-elle été volontairement oubliée ?), le groupe balançant une série de tubes indie-pop flamboyants qui vont autant piocher dans le dernier disque («In undertow», «Plimsoll punks») que dans le premier («Adult diversion», «Next of kin»). Tout est réuni pour une bonne soirée d'autant plus que les titres prennent une dimension assez grandiose en concert grâce à leurs tournures plus pêchus et dynamiques dans l'ensemble mais également par le biais de la voix pleine d'aisance et de beauté de la ravissante blonde au pull rayé. Molly est assez complice avec son guitariste, Alec O'Hanley, tandis que le reste de la bande fait preuve d'une timidité confondante en restant concentré sur son instrument comme la claviériste Kerri MacLellan qui, en plus d'être toujours aussi mal fagotée, paraît pour le coup totalement shootée à un produit dont on ignore le nom. Notons à cette occasion la bonne performance de Sheridan Riley,





la nouvelle batteuse issue de la défunte formation indie-rock Avi Buffalo, qui a apposé de manière amusante le mot «drum» sur sa peau de grosse-caisse là où beaucoup des groupes préfèrent rappeler de manière visible au public qui joue sur scène. Et oui, Alvays n'est pas tout à fait formé de membres introvertis, et même si la courte durée de leur set devient frustrant (1h10 somme toute logique vu la longueur totale de leur deux albums confondus), les Torontois auront au moins fait découvrir une B-side («Peckin order») et une reprise d'Elastica avec «Blue». Comprenez bien qu'au vu de ce constat, on a déjà hâte de les revoir.

Merci à Camille & Clémence de PIAS, Anne de Super! et Annabelle du Trabendo

Photos : Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

■ Ted

Set list :

Hey
 Adult diversion
 In undertow
 Plimsoll punks
 Lollipop (Ode to Jim)
 Not my baby
 Saved by a waif
 Forget about life
 Your type
 Ones who love you
 Atop a cake
 Archie, marry me
 Pecking order
 Dreams tonite
 Party police
 Blue (reprise d'Elastica)
 Next of kin

IL Y A 10 ANS : COCOON

From panda mountains (Sober & Gentle)



«On my way», un premier titre folk/ pop, léger et enlevé, Cocoon débute avec un morceau passe-partout, délicatement ingénu, harmonieux et très facile d'accès. Une mise en action idéale pour un mini-album qui n'a alors, qu'à peine commencé à dévoiler ses appareils. Car après ce premier titre qui se savoure avec gourmandise, le jeune duo nous livre le magnifique «Tell me». Une ode envoûtante et mélancolique en forme de folk-song douceuse, enveloppée dans un cocon chaleureux et des ambiances suaves du plus bel effet. Une mélodie gracile qui parcourt ce morceau en filigrane et un chant au diapason où Mark et Morgane évoluent tous deux en parfaite symbiose. Fusionnelle d'un point de vue musical, la relation étroite qui unit les deux membres de Cocoon offre à From panda mountains quelques pépites mélodiques serties d'ambiances feutrées, effleurant chaleureusement l'épiderme avec la grâce des plus grands, Elliott Smith en tête... De quoi nous faire définitivement chavirer.

Lumineuses et élégantes, les cinq compositions formant cet EP sont autant de références à la folk/ pop anglo-saxonnes, mais avec une petite griffe inimitable, un spleen à fleur de peau, cette «french touch» insaisissable qui fait tout le charme de la musique de

Cocoon. Des instrumentations raffinées sur lesquelles vient s'élever un ukulélé inattendu, des atmosphères maniant l'épure comme d'autre tissent la soie ; et des arpèges émouvants traversés de mélodies langoureuses, les deux auvergnats ont trouvé leur voie musicale et n'hésitent pas à affiner toujours plus le trait («June»).

Par les émotions qu'elle dégage et surtout l'élégance de ses ballades folk aux refrains pop au final pas si éloignées d'un Thomas Dybdahl, Cocoon marque durablement les esprits et, à l'heure où tant de groupes ne connaissent que des destins éphémères, on peut penser que ces deux jeunes gens ont ce qu'il faut pour s'installer dans la durée... à condition de savoir garder la tête froide. Dans l'immédiat, peu de choses à redire à l'écoute de ce From panda mountains, Morgane et Mark ont tout l'avenir devant eux. En attendant la suite, forcément prometteuse...

■ Aurelio

W(ho's next) FENEC

STONE TEMPLE PILOTS

DIABLO SWING ORCHESTRA

LA DANSE DU CHIEN

THE SWORD

INSAHN

PINIOL

RED MOURNING

FURIAPOLIS

HOLISPARK

WE INSIST!

FRANCKY GOES TO POINTE-À-PITRE

WINTERFYLLETH

MOS GENERATOR

FILAGO

DISCONNECTED

BLACK RAINBOWS

TURBONEGRO

{...}

TU LIS LE MAG RÉGULIÈREMENT ?

ON A QUELQUES QUESTIONS POUR TOI !

ET C'EST PAR ICI :

[HTTP://WWW.W-FENEC.ORG/CONCOURS/INDEX,272.HTML](http://www.w-fenec.org/concours/index,272.html)



DANS L'OMBRE : KASS

KASS EST UN GARS QU'ON CROISE TOUT LE TEMPS ET DEPUIS PLUS DE 20 ANS. PARCE QU'ON N'A PAS ATTENDU LE W-FENEC POUR ALLER MATER DES CONCERTS ET QU'À L'ÉPOQUE ON DISCUTAIT DÉJÀ AVEC LES ZICOS COMME AVEC LES ADORABLES PERSONNES QUI GRAVITENT AUTOUR D'EUX. KASS EST UN DE CES ÉLECTRONS LIBRES SANS LESQUELS RIEN N'EST POSSIBLE, IL S'OCCUPE DE TOUT/TOUT LE TEMPS, DEPUIS LE BOOKING JUSQU'AU RANGEMENT DU MATOS EN PASSANT PAR LE LINE-CHECK ET LA POSE DE GAFFER.

Quelle est ta formation ?

Le terrain, j'ai commencé assez jeune et y'avait moins de formations sur les métiers de la musique qu'à l'heure actuelle. J'ai commencé en distribuant des flyers et en poussant des caisses de matériel dans les salles. Puis à bosser pour des boîtes de presta son, lumières, scène d'un côté et d'un autre je filais des coups de main à des groupes de potes, Answer au début, Cross 9, Da'Wa, ... en management, booking, promo, à notre échelle, on évoluait en même temps. Puis je partais sur les dates avec eux, c'est entre autres ce qui m'a permis d'apprendre le fonctionnement sur la route et de partir en tournée avec d'autres groupes encore par la suite comme Unswabbed, L'Esprit Du Clan, Agressor, Tagada Jones, Lofo, Kabal, Le Bal des Enragés... Tout en continuant à bosser avec des prestataires ou des salles. Les deux sont complémentaires.

Quel est ton métier ?

Ça dépend ! Aujourd'hui c'est principalement de la régie générale, technique et plateau.

Soit en tournée, avec Tagada Jones, ça fait 10 ans que ça dure, mais aussi le Bal Des Enragés, etc. Et quelques remplacements de temps en temps... Soit au sein d'équipes de festivals comme Les Nuits Secrètes dans le Nord, This Is Not A Love Song à Nîmes, etc. en régie plateau, pour gérer ce qu'il se passe sur scène, accueillir les différents groupes qui s'enchaînent... Si je dois résumer en quelques mots, le taf c'est faire en sorte que chacun dans l'équipe, artiste ou technicien, ait ce qu'il faut pour faire ce qu'il a à faire. Et disons que si tout va bien, c'est normal, si quelque chose foire c'est que je ne l'ai potentiellement pas assez anticipé ! (rires) L'an dernier j'ai fait aussi 2 festivals de jazz en régie technique, à préparer et organiser les besoins des différentes scènes,

c'était une très bonne expérience et ça change d'horizons un peu aussi. J'essaye de ne pas toujours faire la même chose tout le temps. Selon les projets, ça va de la logistique, transports, hébergements à la technique en passant par les horaires de la journée, l'administratif et les impondérables de dernière minute... Mais ce n'est pas forcément le même rôle, poste ou responsabilités selon le projet sur lequel je bosse. Dans tous les cas il y a toujours une équipe sans laquelle on est rien tout seul !

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Principalement toute cette partie logistique pour les régies, tournées, festivals, salles, boîtes de prod, dont on vient de parler. Et en parallèle je fait encore du booking pour Unswabbed, avec Rage Tour. Caler les dates, organiser la tournée, etc.

Ca rapporte ?

J'en vis aujourd'hui. Je travaille pour différents employeurs, les budgets ne sont pas les mêmes dans l'alternatif ou les grosses prods. Y'a aussi des projets de cœur et des responsabilités ou amplitudes qui méritent le salaire en conséquence. Au départ c'est une passion qu'on transforme en métier, mais c'est pas une voie qu'on choisit pour l'argent sinon ce serait un peu du masochisme (rires). J'ai lâché le cursus scolaire à 17 balais pour commencer à bosser dans le spectacle, je ne regrette pas. Au final la chance c'est de trouver assez tôt ce qu'on veut faire j'me dis.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

D'abord en écoutant une cassette que mon grand frère avait oublié chez nos parents, c'était Body Count : Cop killer. Je pensais enregistrer des titres de la radio dessus mais j'ai écouté, j'ai halluciné, c'était foutu ! Ensuite avec les frangins d'Unswabbed, j'étais minot, c'était mon premier concert, à Roubaix / Bar Live, ils n'étaient pas bien vieux non plus d'ailleurs ! C'est devenu des amis, ainsi que Jérôme leur ancien manager/booker, les gars de Out dont il s'occupait aussi, etc. J'ai vite rencontré les gens qui gravitaient là dedans et y'en a une poignée en particulier qui m'ont donné envie de bosser là-dedans. Je leur en dois une !

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Oula, y'en a un paquet ! Mais par exemple une date que j'ai en mémoire : le 21 mai 2005, j'étais avec Cross 9 qui jouaient avec L'Esprit Du Clan et Sore à la Ferme d'en Haut. On se connaissait à peine avec EDC. J'avais juste croisé Shiro et Clem dans une soirée avec JP Cross 9. Pendant le concert d'EDC, Clem, le bassiste, casse son câble, je passais à coté à ce moment-là et lui en ai filé un autre, on a passé ensuite une soirée mémorable tous ensemble. Le lendemain plutôt

que rentrer chez moi je montais dans le camion avec eux, on a fait un crochet pour prendre quelques fringues au vol et c'était parti pour quasi 8 piges d'aventures ! On a enchaîné les dates, une belle expérience et des frangins de cœur.

Ton coup de coeur musical du moment ?

Un seul ? T'es dur ! J'écoute du son tout l'temps... J'ai découvert Vinnie Paz la semaine dernière, un peu par hasard, très bon son ! Sinon en tête de ma liste de lecture ces jours-ci, tu trouveras aussi du Rob Zombie, The Temperance Movement, Kery James, London Grammar, Moscow Death Brigade, Joey Starr, Mos Def ou Dropkick Murphys ...entre autres... Bonne surprise aussi avec un nouveau très bon son de La Phaze, sorti en clip y'a peu.

Coté scène je ne me lasse pas de revoir Franck carter & The Rattlesnakes en live, le show d'Orelsan est vraiment bien et celui d'Avatar au Splendid hier soir m'a mis une petite gifle !! Après j'serai pas objectif en disant ça, mais Tagada Jones et Unswabbed ont encore chauffé les scènes ce week-end et j'm'en lasse pas non plus !

Es-tu accro au web ?

Dire le contraire serait mentir ! Entre la communication par mail et par réseau social. Je navigue tous les jours sur l'internet mondial comme dirait un pote...

A part le rock, tu as d'autres passions ?

La Musique au sens large, du rock bien sur, métal, punk, mais aussi beaucoup de rap / hiphop, et j'en passe. Je suis toujours impressionné par la puissance de certaines photos, par les performances de certains danseurs et danseuses et regarde beaucoup de films aussi. En fait les univers artistiques m'intéressent beaucoup, tant qu'on tombe pas trop dans le cul-cul-ltuel ou l'art content pour rien ! Tant que l'interprétation et la hargne sont là, peu importe le style.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Yes ! Faire la même chose sans faire la même chose. Continuer à rencontrer des gens, apprendre des choses, avoir des expériences variées. Avec une vie de famille en prime qui sait ! Oui c'est compatible... Mon but est ne pas regretter les choix de vie quand je regarderai dans le rétroviseur à 50 berges ...et encore après ! Jusqu'ici ça marche plutôt bien.

Merci Kass ! A bientôt.

Photo : Figeur Intemporel

■ Oli / Team W-Fenec



0418